

300^{ème} anniversaire de la naissance d'Immanuel Kant - 1724/2024

Comprendre Kant dans une perspective dia-matérialiste... et anti-exterministe - Georges Gastaud, novembre 2024

Résumé

Le rapport du matérialisme dialectique authentique au kantisme n'est ni celui, parfois méprisant, d'un « marxisme » sommaire regardant de haut les trois Critiques kantienne, ni celui, platement courtisan, d'un ralliement pur et simple au néokantisme, cette variété d'idéalisme. A travers leur critique hégélienne repensée par Engels, les « antinomies de la raison pure » kantienne mènent à la dialectique objective comme y conduisent, d'une autre façon, l'étude « précritique » de Kant sur les « grandeurs négatives ». Sur le plan moral comme sur le plan esthétique, l'approche marxiste de l'universel tend moins à rejeter le « formalisme » kantien qu'elle n'invite à l'ancrer dans le mouvement de l'histoire. Et surtout, Kant nous aide, dans son Projet de paix perpétuelle, à dépasser l'opposition entre formalisme et matérialisme; en effet, l'impératif absolu de la géopolitique est l'anti-exterminisme qui prohibe toute pratique diplomatique ou guerrière pouvant causer l'anéantissement de l'humanité, sujet de tout droit. Un peu de formalisme éloigne de l'universalisme concret, une compréhension plus fine du formalisme kantien invite aux confluences sans que le matérialisme dialectique ait à se renier en rien

Commémorer le 300^{ème} anniversaire de la naissance d'Immanuel Kant ne peut pas plus consister, pour qui se veut marxiste et rationaliste, à minimiser son génie en stigmatisant son idéalisme « transcendantal », qu'à « récupérer » platement ce maître des Lumières (*bourgeoises*, soit dit sans nuance péjorative) en faisant de lui un précurseur des luttes pour l'égalité socioéconomique, ce qu'il n'était pas. Qu'il suffise ici de *replacer Kant dans le mouvement contradictoire de l'histoire* et de son histoire de manière à voir en lui ce qu'il fut objectivement : un fulgurant précurseur, fût-il passablement inconséquent et hésitant, de la *logique dialectique* et de la *pensée rationnelle, voire matérialiste, du négatif*, un instigateur majeur, parallèlement au cosmologiste et mathématicien français Laplace, de la *cosmologie évolutionniste*, ainsi que l'indépassable théoricien de l'*autonomie morale*, le fondateur d'une *esthétique subtilement universaliste* et le concepteur d'avant-garde d'une « paix perpétuelle » adossée au *refus catégorique des guerres d'extermination*, à la promotion déclarée des *nations souveraines émergentes* et à l'engagement courageux visant à mondialiser... pacifiquement la *gouvernance républicaine*. Tout cela dans la lignée assumée du *Contrat social* de Rousseau, dont Kant était un lecteur passionné, et dans le soutien, fût-il critique, à une Révolution française pour laquelle l'universitaire Kant, si soumis en apparence à la tutelle suspicieuse des rois de Prusse, ne cachait guère sa sympathie¹...

Alors que, rompant avec ses origines révolutionnaires des XVI, XVII et XVIII^{èmes} siècles, la grande bourgeoisie actuelle s'est largement muée en une oligarchie fascisante, semi-obscurantiste, voire *exterministe*, alors que cette classe historiquement à bout de souffle cherche à prendre philosophiquement appui sur les côtés les plus faibles et les plus datés du kantisme (notamment sur l'idéalisme et sur l'agnosticisme étriés inhérents au « criticisme ») pour bloquer l'émergence d'une ontologie et d'une gnoséologie scientifiques et tendanciellement dia-matérialistes, alors qu'une partie du « kantisme » académique occulte, voire interprète à l'envers, les aspects *anti-impérialistes et anti-exterministes avant la lettre* de l'héritage géopolitique kantien, il s'agit ici de signaler brièvement certains aspects forts, voire indépassables de l'œuvre kantien en matière de philosophie générale, d'éthique, d'esthétique, de géopolitique, voire d'appréhension générale de la question

¹ Cf. A. Tosel, *Kant révolutionnaire. Droit et politique*. Suivi de textes choisis de la *Doctrine du Droit* traduits par J.-P. Lefebvre. UER philosophie de Laval.

philosophiquement stratégique entre toutes : celle(s) du *sens* (sens de la nature, sens de l'histoire, voire sens de l'existence).

Soulignons cependant d'emblée que *le présent article est le contraire d'un ralliement aux interprétations « néokantiennes » du marxisme* qui ont jadis fleuri à l'initiative des idéologues de la Deuxième Internationale et qui trouvent, hélas, des adeptes nouveaux à chaque période contre-révolutionnaire de l'histoire quand des « marxistes » timorés et incapables de résister à l'air du temps jugent soudain que « la philosophie marxiste est insuffisante », qu'il convient de « dépasser le matérialisme dialectique » et qu'il faut en un mot réinterpréter le corpus marxiste sur la base d'une gnoséologie idéal-criticiste, « abandonner la métaphysique matérialiste » (comme le proposait le leader révisionniste italien Berlinguer) – c'est-à-dire faire une croix sur la dialectique de la nature – renoncer au matérialisme historique et au socialisme scientifique de manière à réduire le communisme à un vœu pieux ou à une inoffensive utopie morale : en un mot couper le marxisme à la fois du matérialisme spontané des sciences de la nature, le dissocier du combat de classe prolétarien, et pour cela, « réviser » au maximum la doctrine issue de Marx en lui préférant tous les côtés faibles et périmés du kantisme et/ou du néokantisme proprement dits. Notre projet ira à l'inverse de ce révisionnisme théorique teinté d'opportunisme politique puisqu'il s'agit ici de relire Kant d'un œil dia-matérialiste, de ne pas céder un pouce de terrain sur les justes critiques que lui ont successivement portées Hegel puis Engels, tout en prenant largement et respectueusement appui sur l'élan rationaliste-progressiste indénié, et nullement épuisé de nos jours, de l'œuvre de Kant : l'enjeu est en effet de révéler ce qui, dans le marxisme même, que ce soit en acte ou en puissance, et sans que cette orientation théorique ait besoin de renier ses prémisses, répond le mieux aux objectifs théoriques, éthiques et politiques universalistes hautement respectables qu'a toujours défendu Kant.

Le présent article tentera aussi d'indiquer à gros traits comment les faiblesses et les côtés forts de l'œuvre kantien parviennent à faire cohérence (fragilement et momentanément, voire acrobatiquement) : tant il est clair que l'on ne peut concevoir l'œuvre d'un logicien aussi puissant que l'était Kant comme la plate juxtaposition de pièces disparates parmi lesquelles il serait loisible au marxiste contemporain de « faire son marché » au gré de ses préférences subjectives... et des « commandes » inaperçues de l'idéologie bourgeoise dominante.

Table des matières

Pour une critique matérialiste et rationaliste du « criticisme » kantien.....	4
L'agnosticisme, du criticisme kantien aux diverses variantes de « positivisme » et de néopositivisme.....	4
Éléments pour une critique dia-matérialiste du criticisme kantien.....	9
Matérialisme et axiologie.....	25
Morale de l'autonomie et de l'universalité :.....	31
Pour un universalisme esthétique effectif, refuser à la fois le relativisme pseudo-matérialiste et l'académisme grimé en universalisme.....	54
Point de vue de classe et universalisme esthétique.....	55
Académisme contre relativisme : sortir du dilemme	55
Dialectiques du « désintéressement » et de l'« engagement », de l'art « reflet » du réel et de l'art en tant que « belle forme ».....	59

dialectique du désintéressement et de l'engagement de l'artiste.....	60
Dialectique de l'art conçu comme « reflet » et de l'art comme « finalité sans fin ».....	60
Réflexion générale : du kantisme conçu comme équilibre théorique et pratique instable.....	61
De l'héritage dia-matérialiste fortement prometteur mais instable du Kant « précritique ».....	62
La Théorie kantienne du « Ciel ».....	62
Kant, <i>Histoire générale de la nature et théorie du ciel</i> , écrit en 1755 sans nom d'auteur.....	62
La Théorie kantienne des grandeurs négatives.....	62
Regards kantien agnostiques sur l'origine du vivant.....	63

Plus globalement, Kant écrit ceci p. 154 : « *« Que tout dans la science de la nature doive être expliqué naturellement délimite en même temps ses frontières. Car on est parvenu à sa frontière extrême toutes les fois que l'on recourt au dernier de tous ces principes qui puissent encore être garantis par l'expérience. A partir du moment où ces principes manquent et où l'on doit commencer à imaginer de toutes pièces des forces de la matière obéissant à des lois inconnues qui ne sont susceptibles d'aucune preuve, on est déjà sorti de la science de la nature bien que l'on continue à donner le nom de causes à des phénomènes encore naturels, mais en prêtant à ceux-ci des forces dont l'existence ne peut être garantie par rien et même dont la possibilité n'est que difficilement compatible avec la raison ».* Précepte de prudence épistémologique dira-t-on, à ceci près que ce texte fait comme si ce qui n'est pas aujourd'hui susceptible d'expérience ou d'observation ne pouvait pas le devenir demain. Dans le T. II de *Lumières communes* qui est consacré à la théorie matérialiste de la connaissance, nous avons vu que Karl Popper et d'autres épistémologues « critiques » du XXème siècle (mais pas assez pour être matérialistes !) commettent une erreur analogue à celle de Kant : la confusion entre ce que nous ignorons présentement et ce que nous ignorerons toujours qui est la marque d'une concession faite à l'obscurantisme, y compris chez certains hérauts inconséquents des Lumières. Par ex. il ne suit pas du fait qu'une thèse donnée n'est pas aujourd'hui empiriquement réfutable ou « falsifiable », comme dit Popper, qu'il en sera toujours ainsi et nous avons montré à ce sujet qu'*aucune théorie de l'expérience ne peut en imposer a priori à ce qui finira toujours par l'emporter « au dernier tour » : une expérience de la théorie, y compris une expérience de la théorie de l'expérience.* Comme l'avait en effet compris le très avisé Aristote, « *ce n'est pas parce que nous disons la vérité en disant que tu es blanc que tu es blanc, c'est au contraire parce que tu es blanc qu'en disant que tu l'es nous disons la vérité* ». S'il n'en était pas ainsi, si les frontières entre le réfutable et l'irréfutable empiriquement n'étaient pas mouvantes, il n'y aurait pas aujourd'hui de développement à grande échelle de l'*exobiologie*, laquelle cherche en dernière analyse les origines physico-chimico-cosmiques du vivant, ni même de cosmologie s'interrogeant sur la « première seconde de l'univers », sur le caractère fini ou infini de la matière, de l'espace et du temps, sur l'atomicité ou non de la matière, bref, tout ce que les *Antinomies kantiennes de la raison pure* décrétèrent, non pas prudemment mais très imprudemment, définitivement hors de portée de la recherche expérimentale.....

Du dépassement dialectique du criticisme kantien par Hegel.....	65
Engels : un penseur de la « théorie du Ciel » et des « grandeurs négatives » qui aurait lu Hegel ?.	65

Pour une critique dia-matérialiste, dia-réaliste et dia-rationaliste de la gnoséologie kantienne

Pour une critique matérialiste et rationaliste du « criticisme » kantien

L'agnosticisme, du criticisme kantien aux diverses variantes de « positivisme » et de néopositivisme

Marchant selon nos forces sur les brisées du dialecticien idéal-rationaliste Hegel, suivant les traces dia-matérialistes d'Engels, Marx et Lénine, puis, s'agissant de l'espace marxiste francophone, prolongeant les travaux de Politzer, du premier Garaudy et, pour une part au moins, de Lucien Sève, de Jacques Milhau, Eftichios Bitsakis et autre Jean-Paul Jouary, nous définirons la théorie kantienne de la connaissance connue sous le nom de *criticisme* (en référence à la *Critique de la raison pure* parue en 1781) comme la forme classique de l'*agnosticisme* philosophique ; c'est-à-dire comme une variété particulièrement puissante de l'idéalisme (« transcendantal » ou « critique » selon les mots de Kant) préceuse, sinon inspiratrice, du *positivisme comtien*, puis, et nonobstant d'énormes différences d'apparat tenant à l'émergence depuis lors de la linguistique structurale et de la logique mathématique, du *néopositivisme*, voire de l'*empirisme logique* modernes et contemporains.

On qualifie en effet d'*agnosticisme philosophique* toute théorie du connaître (toute « gnoséologie ») qui affirme, en héritière assumée ou non de la *théologie négative* médiévale, que la science ne peut pas connaître le *fond*, l'*essence*, la *nature* profonde de la réalité – quand du reste, ladite gnoséologie agnostique ne va pas jusqu'à nier l'existence même d'une « réalité » indépendante de la pensée, ou du moins de ce qu'on nomme aujourd'hui, notamment depuis les travaux du physicien danois Nils Bohr et son interprétation antiréaliste assumée de la Mécanique quantique (l'« interprétation de Copenhague »), d'une réalité physique indépendante de l'« Observateur » et de ses « mesures » structurellement perturbatrices des micro-objets investigués. Quand n'est contestée « que » la possibilité de *connaître* les déterminations « en elles-mêmes » de la réalité (physique, biologique, sociale...), on a alors affaire à ce que j'appellerai un *agnosticisme simple*, lequel va aujourd'hui jusqu'à l'*indéterminisme physique*, qu'il affirme la radicale *acausalité* intrinsèque (?) des processus microphysiques ou qu'il se contente de déclarer que la structure même de l'expérimentation et du rapport perturbateur entre le sujet (l'« observateur ») et l'objet qu'elle institue interdit à jamais au physicien d'accéder aux structures intrinsèques du monde naturel ou social : donc de faire vraiment œuvre de *science* vu que la science ne mérite pleinement son nom que si elle s'édifie comme une *connaissance démonstrative et explicative de la réalité* (sinon en fait et immédiatement, du moins *en droit et en puissance*)... Quand on va jusqu'au déni total de l'existence hors de la conscience et des équations mathématiques de la physique d'une réalité matérielle et que l'on fait de l'esprit humain, de ses concepts ou de ses « expériences » l'unique substrat du ci-devant « monde réel », on bascule carrément à l'*immatérialisme*, cet idéalisme empiriste radical dont le prototype classique est la doctrine provoquante de l'évêque anglican George Berkeley (XVIII^{ème} siècle). Au nom d'un empirisme radical alors très à la mode, et que Condillac représentait alors en France, ce prélat-philosophe affirmait alors de manière conceptuellement jusqu'au-boutiste que...

« ...être, c'est percevoir ou être perçu »,

... ce qui revient à dire que *la matière n'existe pas* en dehors de nos représentations si bien que toute réalité est *in fine* de nature sensitive, donc d'essence spirituelle et subjective en ce sens qu'elle dépend toujours de la *perception* qu'en a un sujet donné, qu'il s'agisse de Dieu ou, de manière plus médiante et compliquée, de l'humanité percevante. Celle-ci est alors érigée en une sorte de démiurge d'une réalité physique fortement relativisée, déniée et ontologiquement destituée. Sans aller jusqu'à cet idéalisme maximaliste avec lequel certains de ses premiers lecteurs l'avaient initialement confondu, *le kantisme est bel et bien un agnosticisme*, c'est-à-dire un *idéalisme tempéré*, et il suffit pour le vérifier de rappeler plusieurs de ses thèses majeures que combattront peu ou prou par la suite l'idéaliste rationaliste Hegel, puis les matérialistes marxistes, spécialement Engels et Lénine :

- Kant interdit définitivement à l'homme la connaissance de ce qu'il nomme les *choses en soi* (*die Dinge an sich*) : les sciences expérimentales ou observationnelles (physique, astronomie, chimie...) charpentées par les mathématiques ne pourront jamais connaître selon lui que les *phénomènes*, c'est-à-dire des successions répétitives de faits liés entre eux et se présentant à notre expérience sensible (*ta fainomena* signifiant en grec *ce qui apparaît*) dont ils ne sauraient se détacher totalement. Cette option doctrinale exclut certes radicalement « *toute métaphysique future qui voudrait se présenter comme une science* », ce qui porte un coup décisif à l'idéalisme métaphysique traditionnel (celui qui domina l'Âge classique des Descartes, Spinoza, Leibniz et autre Malebranche...); elle exclut du même coup la possibilité pour les sciences empiriques de mériter pleinement leur nom² de sciences, au sens fort et aristotélicien du mot, puisqu'elle leur dénie le droit d'avoir démonstrativement accès à l'être³ et à la racine même des choses, à ce que les « physiciens » milésiens ou Platon appelaient encore la *substance* (ousia) ou à ce que le poète matérialiste latin Lucrèce nommera superbement la *Natura rerum*. De la sorte, la science devient constitutivement impuissante à produire une « ontologie » rationnelle (étymologiquement, une « étude de l'être ») tant soit peu apte à faire pièce à l'antique ontologie *mystique* issue des religions et/ou de la pensée magique. Lesquelles conservent ainsi subrepticement leur monopole ontologique, sinon dans le domaine du savoir, du moins dans le champ d'une « foi » s'assurant comme telle et garantissant une belle rente de situation aux appareils religieux existants. Comme Kant l'avoue du reste dans sa Préface à la seconde édition (1787) de la *Critique de la raison pure*,

« J'ai voulu circonscrire le savoir (Wissenschaft) pour faire place à la croyance (Glauben) ».

Pourtant, ce n'est qu'en apparence et en première instance que cette approche agnosticiste dite « critique » proscrie l'existence d'une ontologie scientifiquement fondée que sa polémique semble péjorativement réduire à la « métaphysique » classique réputée naïvement « dogmatique » et acritique. En réalité, cet « interdit d'ontologie » prononcé consciemment et en première instance par la gnoséologie criticiste-agnosticiste de Kant, et que sur-verrouilleront par la suite le positivisme comtien puis par le néopositivisme et le très sophistiqué « empirisme logique » anglo-saxons, cache mal la manière dont, en seconde instance, *les agnosticismes kantien ou postkantien, positiviste ou néopositiviste, introduisent en contrebande, « en creux » et sans même se l'avouer, une ontologie négative et tendanciellement irrationaliste* qui présente implicitement le fond de l'être comme incurablement mystérieux, voire comme alogique, acausal et irrationnel, les catégories logiques, causalité incluse, ne renvoyant qu'aux structures de l'esprit (*formes a priori de la sensibilité, catégories de l'entendement, Idées régulatrices de la raison* dans le vocabulaire kantien), ou du moins, qu'à ce qu'en langage moderne emprunté notamment à Chomsky, on pourrait appeler les « grammaires génératives » du langage humain, en réalité, les structures éternelles de la pensée. Pour le dire schématiquement, dans une telle perspective, *le réel n'est guère rationnel*⁴, et symétriquement *le*

² Car une science n'est vraiment telle que si elle connaît ou tend à connaître démonstrativement la *réalité*. Dans l'*Allégorie de la Caverne*, Socrate raillait déjà ces gens dont tout l'art est de rattacher savamment des ombres les unes aux autres... Et si la gnoséologie agnosticiste moderne n'était qu'une *schialogie*, une science des ombres ?

³ Ou du moins l'« étant » lui-même. A ce stade la différence entre être et étant, que M. Heidegger a soulignée à juste titre, n'entre que très secondairement en jeu.

⁴ Il lui suffit pour cela d'abriter, ne serait-ce qu'une parcelle d'irrationnel. En matière d'ontologie comme en économie, « *la mauvaise monnaie chasse la bonne* »...

rationnel est si peu réel, la logique demeurant l'apanage de l'esprit ; ou, de manière plus inodore, du « langage » qu'hypostasie démesurément le néopositivisme moderne pour lequel de fait, « *au commencement était le Verbe* » comme le professe l'Evangile johannique. En effet, soit la régularité des « lois » scientifiques décrites par les sciences empiriques renvoie, *in fine*, à la réalité profonde des choses, auquel cas une ontologie rationnelle, dûment explicative (ne serait-ce que par sa visée ultime) et d'ancrage franchement empirique est alors fondée à exister, et dans ce cas l'agnosticisme se dissout aussitôt qu'exprimé, soit la rupture est totale entre la substance, si déliée et interactive fût-elle *en soi* et *pour soi*, et les « phénomènes » : c'est alors le retour en force de l'approche mystico-vaporeuse du réel chère aux religions et aux « théologies négatives » de la Scolastique médiévale, notamment nominaliste, qui, en fait de « modernité scientifique » et de solidité « positive », triomphe au bénéfice du doute, comme eût dit Lucien Sève, et sur le fil, du matérialisme, du rationalisme et du réalisme scientifiques: *Tertium non datur* !

- Dans le même ordre d'idées, la *Critique de la raison pure* (c'est-à-dire, pour le dire vite, la tentative kantienne de réduire drastiquement le champ de compétence de la rationalité philosophique) considère que les « catégories de l'entendement » recensées par Kant telles que *substance, causalité, action réciproque, relation*, etc. sont données *a priori* de manière intangible puisqu'elles ressortissent moins à la nature des choses qu'elles ne tiennent à la configuration native de notre esprit, qu'il soit conçu comme « raison », comme « entendement », comme « sensibilité », voire comme « volonté » à la manière du kantien hétérodoxe qu'était Arthur Schopenhauer : elles font alors figure, comme le pensait Alexandre Philonenko, l'un des plus subtils interprètes de Kant, des inévitables et intangibles « méthodes » structurantes qui nous permettent d'explorer et de répertorier les objets de notre environnement, et dont nous ne saurions nous exempter, cette impossibilité touchant aussi l'exploration de notre propre esprit conçu en tant qu'âme ou que moi substantiel. Exit l'introspection du Je par lui-même qu'avait ouverte Descartes au moyen de son célèbre *Cogito*...

- En outre, les « questions métaphysiques » que se pose la philosophie depuis les *Présocratiques* semblent à Kant insolubles par nature : dans cette partie hautement « sensible » et stratégique de la *Critique de la raison pure* que Kant intitule *Dialectique transcendantale*, et particulièrement dans l'examen qui y figure des *antinomies de la raison pure* qui en sont le cœur, Kant montre ainsi que l'on peut également « démontrer », sans commettre nul paralogisme, que le monde est spatialement fini *ou bien* qu'il est spatialement infini, qu'il est divisible à l'infini (continu) *ou bien* que son organisation repose en définitive sur d'insécables parties discrètes (des *atomes* au sens étymologique), que l'âme humaine est absolument libre *ou bien* que nos choix sont naturellement déterminés, que le monde comporte un commencement absolu dans le temps *ou bien* qu'il a toujours existé... Toutes ces questions méta/physiques, c'est-à-dire extérieures et supérieures au monde physique car échappant à toute expérience possible sont, selon Kant, structurellement insolubles ; pis, elles sont scientifiquement illégitimes et acritiques parce que notre « entendement » (*Verstand*) n'est valablement équipé que pour s'appliquer à l'expérience sensible qui ne peut nous fournir que des phénomènes et non des choses en soi ; or, selon Kant, il ne peut pas exister d'expérience sensible de l'origine radicale et de la totalité des choses (= de l'univers comme tel), encore moins de leur destination ultime ; bref, l'entêtement des philosophes « dogmatiques » pré-kantiens, parmi lesquels les auteurs matérialistes de l'Antiquité et des Lumières figurent selon Kant en bonne place, à poser et à « résoudre » ces questions d'essence prétendument métaphysique, résulterait de leur usage non « critique » de la raison (*Vernunft*) : ils n'auraient pas assez pris soin, avant d'utiliser leur raison, de fixer ses limites natives à la manière d'opticiens mesurant un champ visuel ou à la façon de technologues de pointe mesurant le *bruit* inéliminable généré par tel télescope orbital dans le but d'en éliminer les effets perturbateurs sur les images du ciel obtenues par son usage.

- Dès lors la raison devient selon Kant un lacs d'exigences totalisantes dont on peut viser la satisfaction de plus en plus approchée sans jamais espérer pouvoir fournir de réponse démonstrative et tant soit peu globale aux questions philosophico-scientifiques les plus radicales. Par ex. l'idée d'une connaissance démonstrative de la chaîne des causes physico-chimiques et mécaniques ne peut avoir

qu'une portée heuristique, c'est-à-dire nous obliger à approfondir sans trêve et à repousser de plus en plus loin l'étude des enchaînements causaux naturels sans que l'on puisse espérer saisir l'origine, la structure et la finalité globales, si finalité il y a, du Tout : ses limites spatiales et temporelles, sa forme, sa composition ultime, de nature continue ou atomistique : bref, de même que les concepts généraux de l'entendement, ce que Kant nomme ses « catégories », ne constituent pas la loi intime des choses – ce que les philosophes nomment d'ordinaire l'*essence* – mais seulement les canaux formels, les rails mentaux pour ainsi dire, selon la configuration précontrainte desquels notre recherche est par avance amenée à se déployer. De même, les « Idées » de la raison pure ne sont-elles en rien des *connaissances* comme pouvait encore naïvement le croire le premier Platon auteur de *La République* : leur usage légitime est seulement *régulateur*, ce qui signifie qu'elles fixent à la connaissance une perspective totalisante située à l'infini, et comme telle, inatteignable⁵.

- Ce n'est pas tout : *l'espace et le temps* qui constituent les cadres indispensables de la physique et de l'astronomie, et dont l'arithmétique (qui étudie les successions numériques) et la géométrie (qui scrute les propriétés de l'espace abstraction faite des corps physiques) ne sont pas des propriétés intrinsèques du « monde », dont au contraire elles rendent possibles l'appréhension, ils sont tous deux des *intuitions pures de la sensibilité*, laquelle ne saurait rien se figurer en dehors d'eux. Si bien que sont élégamment expliquées par Kant, au passage, l'universalité et la nécessité troublantes des démonstrations mathématiques ; de ces « intuitions pures » que constituent le temps et l'espace, la physique ne pourra jamais s'abstraire étant donné qu'elle est impossible sans elles. C'est du reste en raison du caractère « a priori » de l'espace et du temps que l'on peut faire de l'arithmétique et de la géométrie et que les conclusions des mathématiciens s'appliquent ensuite sans coup férir (vraiment ?) à la mécanique, à l'astronomie et à la physique. De ce fait l'être des choses ne peut être que *pensé* (Kant parle de *noumène*, un participe passé d'origine grecque), sans jamais être véritablement *connu*.

- Ainsi ne s'étonnera-t-on pas que Kant – et cette tendance agnostique radicale perçait déjà, on y reviendra, dans sa période « précritique » – ait toujours affirmé que la démarche scientifique ne permettrait jamais de connaître, au sens fort du mot, ni *a fortiori* d'expliquer...

- *L'origine radicale du vivant*, c'est-à-dire le lien génétique pouvant relier la nature inerte, régie par des lois de type mécanique et relevant de l'analytique cartésienne, à la nature vivante au sein de laquelle se déploie ce que Kant nommera, fort dialectiquement du reste, une « finalité sans fin »

- *L'origine radicale de la culture*, c'est-à-dire les conditions du passage historique de l'animalité à l'humanité proprement dite,

- *L'origine radicale de la raison humaine* : elle se donne comme un *fait brut* (*factum rationis*) car les catégories de l'entendement, comme les Idées de la raison, sans parler des formes de la sensibilité, sont fixées une fois pour toutes *a priori* et sont en elles-mêmes dénuées de genèse et d'historicité vraies puisque, loin de relever du monde phénoménal, elles contribuent à le constituer ;

- Si bien que, et nous y reviendrons dans les parties de cet article traitant de morale et d'esthétique, voire d'eschatologie (c'est-à-dire des fins ultimes de l'action), il existe un abîme logique insondable entre l'ordre des *faits*, qu'étudie la science empirique soumise à la raison théorique

⁵ Insistons-y : *la science, y compris quand elle est conçue de manière matérialiste, peut intégrer une dose d'agnosticisme relatif*. Par ex. il n'est pas inconcevable que l'on ne puisse jamais « voir » totalement clair dans le big-bang en tant que, par ex., il demeurerait à jamais masqué par ce qu'on appelle en cosmologie « le mur de Planck », pas plus qu'il n'est absurde de penser que l'on ne connaîtra jamais les langues parlées par les hommes premiers faute... d'enregistrements d'époque suffisamment fiables. Bref, pour des raisons *matérielles* que l'on peut *matériellement circonscrire et rationnellement expliquer*, nous ne pourrons jamais connaître ceci ou cela, et du reste quel sens y aurait-il à connaître, par ex., le détail du déroulement évènementiel de toutes choses ? Ce serait aussi stupide que de fabriquer une carte géante à l'échelle de 1/1, comme l'avait compris Borges. L'agnosticisme philosophique est plus violent que cet agnosticisme circonstancié puisqu'il édicte que, en général et absolument, l'esprit humain est ainsi fait qu'il ne pourra jamais passer des phénomènes à l'essence, c'est-à-dire *connaître* au sens fort, la structure du réel.

(laquelle ignore comme telle toute forme de jugement moral ou esthétique), et le domaine des *lois morales*, des *impératifs politiques* ou des *jugements de goût* qui sont *sui generis* et ne sont indéductibles du premier ordre de notions. Comme chez Rousseau, dont Kant admirait le *Contrat social*, l'ordre du *droit* et de ce que nous nommerions aujourd'hui les « valeurs » s'oppose catégoriquement à l'ordre du *fait* décrit par les lois scientifiques : nulle dialectique, nulle genèse logique ne sont possibles entre ces deux ordres radicalement hétérogènes et déjà, comme on sait, Rousseau refusait de déduire le droit des rapports de forces physiques ou économiques⁶. Alors que la raison pure est rabattue sur l'étude des « phénomènes » par l'auteur de la *Critique de la raison pure*, la *Raison pure pratique* est pleinement chez elle et s'impose souverainement et indéracinablement dans celui des valeurs morales et de l'impératif catégorique : « *Tu dois donc tu peux !* ».

- Dès lors, prosrites par Kant du champ théorique interdit à la théologie « rationnelle » et à la métaphysique (on ne pourra jamais prouver l'existence de Dieu, ni la Création absolue du monde, ni l'existence d'une substance spirituelle immortelle, ni celle d'un Sens général de la nature et de l'histoire), les thèses traditionnelles du spiritualisme religieux font retour sur le char triomphal de la *raison pratique* et du *jugement esthétique* : non parce que la religion fonderait et commanderait nos engagements moraux ou pratiques, lesquels valent inconditionnellement et par eux-mêmes (sans quoi, inspirés par la peur de Dieu ou par l'espoir de récompenses célestes, nos actions seraient intéressées, donc... amoraux : qui ne veut que sauver son âme, et non pas faire le bien pour lui-même, la perdra !), mais parce qu'il nous faut donner *par surcroît* un sens à ces engagements, si bien que nous avons comme un *devoir d'espérance*. Il nous faudra donc agir « comme si » Dieu existait et veillait discrètement sur le monde, « comme si » la volonté de l'homme était l'origine purement spirituelle de ses actes, « comme s' » il existait un au-delà où le Juste pût être récompensé et où le méchant pût s'amender... même s'il ne faut pas faire le bien « pour » aller au paradis ou « pour » éviter l'enfer, en tout cas pas seulement pour cela, mais uniquement, ou plutôt, principalement, par *respect pur et simple de la loi morale*, c'est-à-dire en tout *désintéressement*.

Du kantisme au comtisme – Comme nous l'indiquions ci-dessus, cette approche agnosticiste chère au Kant de la période « critique » revivra sous une autre forme chez le polytechnicien français Auguste Comte, secrétaire du penseur « industrialiste » Saint-Simon et rédacteur de l'imposant *Cours de philosophie positive* dans la première moitié du XIX^{ème} siècle. Pour Comte comme pour ses lointains, et pas toujours reconnaissants émules néopositivistes anglo-saxons du XX^{ème} siècle, il faut renoncer à connaître la *cause* des choses, la science ne permettant que de repérer l'existence « factuelle » de successions régulières de phénomènes ou, comme dira Bertrand Russell, d'« événements ». Si bien que le savant moderne doit reléguer la naïve question *Pourquoi ?* aux oubliettes de la métaphysique et qu'il lui faudra définitivement se contenter de *décrire précisément* le réel en examinant le *comment* des phénomènes, ce comment s'exprimant si possible sous la forme d'équations mathématiques et de « lois » scientifiques dont la nécessité logique, préciseront les logiciens Russell ou Whitehead, siège entièrement dans les consécutions logiques bien formées et « ayant un sens » de MM. les scientifiques. De la sorte, pensent Comte, mais aussi ses successeurs néopositivistes ou empirio-logiciens anglo-saxons, on pourra *prévoir le déroulement des phénomènes*, donc agir sur eux au profit de l'industrie et de la technique : et finalement, c'est tout ce qui compte⁷. La science est donc dénuée de dimension ontologique et ne comporte qu'une portée pragmatique qui fait l'affaire, sinon des grands Encyclopédistes bourgeois prérévolutionnaires comme Diderot et d'Alembert, puis du marxisme prolétarien (cœur possible de nouvelles lumières *populaires*), du moins de l'industrie capitaliste naissante dont Saint-Simon et son secrétaire Auguste Comte furent les apôtres : *savoir pour prévoir; prévoir pour agir...* Et agir pour accumuler sans fin(s) du profit, ajoutera malicieusement l'auteur combien plus « critique », du *Capital* !

⁶ Cf. L. I, chap. III du *Contrat social*.

⁷ En réalité, on ne pourra pas même prévoir avec certitude puisque, *in fine*, les consécutions logiques sont dans nos têtes et dans notre langage, il n'y a pas, au sens fort du mot, de logique des choses. Déjà David Hume, le philosophe écossais qui avait, selon ses termes, réveillé Kant de son « sommeil dogmatique », affirmait qu'on ne peut en toute rigueur être certain que l'eau bouillera demain à 100 ° sous prétexte que c'est ce qu'elle a fait un million de fois auparavant sous nos yeux. Dans *Lumières communes*, nous avons réfuté ce sophisme irrationaliste et antiréaliste.

Chez Comte, cet agnosticisme de principe se traduira par un baroque empilement de tabous épistémiques et heuristiques dont pas un n'aura résisté par la suite au développement scientifique effectif. Après Kant, et sans du reste l'avoir vraiment lu, l'auteur du *Discours sur l'esprit positif* jugera ainsi, non pas transitoirement mais définitivement, « chimérique » et « métaphysique » toute recherche portant sur...

- la *chimie des étoiles* et des autres astres à travers, notamment la captation et l'analyse de leur spectre lumineux⁸, lesquelles commençaient pourtant à poindre au XIX^{ème} siècle à travers l'émergente spectroscopie ; ne parlons même pas de la période actuelle où des sondes spatiales vont prélever *in situ* des échantillons de sol cométaire, lunaire, martien, voire des projections hydriques d'Encelade, et où des télescopes orbitaux tels que *JWST* permettent d'établir la présence d'une molécule stratégique (pour comprendre l'émergence du vivant...) comme le méthylum à l'intérieur de la lointaine nébuleuse d'Orion...
- Une possible *origine physico-chimique du vivant*, décrétée par Comte définitivement hors de portée de nos observations
- *L'évolution des espèces biologiques*, et plus encore, la genèse évolutionniste de l'espèce humaine
- *L'origine censément biologique de la culture humaine*, c'est-à-dire la liaison entre sciences naturelles et sciences sociales
- La formation de la pensée humaine à partir du fonctionnement matériel du cerveau et des activités du petit enfant,
- La possibilité de fonder une *psychologie scientifique* (Comte fut cependant l'un des fondateurs de la sociologie, qu'il ne savait toutefois pas articuler à l'économie politique), sachant que l'auteur du *Discours sur l'esprit positif* renvoie cette dernière à la vieille méthode introspective...

Cela ne signifiant nullement, du reste, que Comte soit un philosophe des sciences négligeable. Il a notamment eu le mérite, comme l'a relevé l'éminent épistémologue et chimiste soviétique Boniface Kedrov, de produire la *première classification objective, ou mieux, objectale des sciences*, en entendant par la, non pas que la taxinomie comtienne des sciences soit complète et rigoureuse, mais que Comte fut objectivement le premier à avoir classé les sciences de manière à la fois objectale (non à partir de leurs méthodes mais à partir de leurs objets d'étude respectifs) et historique, c'est-à-dire selon le degré de généralité de leur objet qui coïncide du reste *grosso modo* avec leur ordre d'apparition historique, allant des maths à la sociologie en passant par la mécanique, l'astronomie, la physique, la chimie, la biologie et la sociologie. Il est toutefois à regretter que les interdits heuristiques énumérés ci-dessus aient empêché le peu dialecticien Comte de saisir les *emboitements* et les transitions génétiques objectives entre phénomènes physiques et chimiques, phénomènes chimiques et biologiques, phénomènes biologiques et « sociologiques » : pour y parvenir plus tard, il aura fallu disposer de l'acception dia-matérialiste de la catégorie de *saut qualitatif* et de l'articulation claire du matérialisme dialectique au matérialisme historique qui forme le cœur de *L'Idéologie allemande*, le texte fondateur du marxisme, puis celui de *Dialectique de la nature* d'Engels. C'est donc à Marx, et surtout à Engels, que reviendra par la suite le mérite d'avoir les premiers compris à grands traits comment s'articulent et s'engendrent en cascade les différentes strates qualitatives et les divers stades évolutifs, *du reste non linéaires* (« buissonnements », interactions, rétroactions de toutes sortes y abondent) du monde réel, et sur cette base, celles non moins buissonnantes du savoir scientifique lui-même : notamment il faudra que la logique hégélienne nous ait rendus capables de saisir comment on peut *logico-génétiquement* passer des principes physiques (eux-mêmes finement stratifiés et articulés aux principes mécanistiques) aux principes chimiques, des interactions chimiques au monde organique et de l'évolution des espèces par sélection naturelle au monde socioculturel humain via l'étude du travail et des divers « modes de production » qui ponctuent et structurent le devenir humain.

⁸ A noter que, lorsque les empiristes et autres positivistes anglais de la fin du XIX^{ème} siècle accepteront enfin pleinement la spectroscopie, ce sera pour en donner... une explication *spirite* réhabilitant « scientifiquement » la croyance aux spectres (tel fut par ex., à l'amusement d'Engels, le cas de Crookes et Wallace, deux grands savants d'alors !)

Éléments pour une critique dia-matérialiste du criticisme kantien

Dans ces conditions, *l'approche criticiste qu'ont prolongée le positivisme français, puis le néopositivisme anglo-saxon, est à la fois progressiste en tant que critique rédhibitoire de la métaphysique classique, cette rationalisation de la théologie, et réactionnaire dans son insidieux soutien concomitant à la pensée religieuse* ; en creusant à l'extrême le fossé entre « chose en soi » et « phénomène », donc en cultivant l'idée d'une radicale étrangeté ontologique du monde, *le criticisme ménage en effet la croyance religieuse et prétend corseter, arbitrairement et a priori, le développement du savoir scientifique*. Lénine ne cessera du reste de fustiger l'agnosticisme moderne issu de Kant⁹ comme un grand producteur d'« *ignorabimus* » (un verbe latin signifiant *nous ignorerons*, sous-entendu : *toujours*) condamnant la science à se détourner des questions scientifiques centrales ; cela empêche *a priori* de départager expérimentalement et démonstrativement les *conceptions du monde* magico-idéalistes de leurs rivales matérialistes, rationalistes et progressistes... et interdit du même coup à ces dernières de « faire jonction » avec les avancées scientifiques par avance amputées de toute portée philosophico-culturelle ; donc, de toute possibilité pour la science de faire culturellement sa jonction avec le processus d'émancipation sociopolitique en devenant le socle de nouvelles *Lumières communes* et en rendant « la philosophie populaire » comme y appelaient jadis d'Alembert ou Condorcet. Or, comme l'avait remarqué Lucien Sève, cet « acquittement au bénéfice du doute » des conceptions religieuses du monde par le positivisme est tout ce que ces dernières demandent à l'époque moderne tant il est vrai que les religions ont prudemment renoncé depuis longtemps à s'autodécerner un label de démontrabilité... Récapitulons alors :

iii. Aspects progressistes du criticisme :

L'approche agnostique du criticisme est néanmoins progressiste en ceci qu'elle...

- ... *périme décisivement la vieille métaphysique idéaliste*, cette servante « rationnelle » de la théologie judéo-chrétienne et/ou musulmane, hindouiste, bouddhiste ou autre. Kant montre ainsi cruellement la *vacuité de la « preuve ontologique de l'existence de Dieu »* qui, d'Anselme de Cantorbéry à Descartes, prétendait déduire l'existence de Dieu de la seule analyse de son concept (« *Dieu est parfait, l'existence est une perfection, donc Dieu existe* », c'est ce qu'on appelle la « preuve ontologique »). En effet, l'existence n'étant pas un simple prédicat logique, un attribut – on n'est pas « étant » comme on est solide ou gazeux –, le fait que le concept de Dieu soit celui d'un être parfait n'implique nullement qu'il existe ; de manière générale on ne peut passer directement du concept à l'existence, pour être attestée, celle-ci nécessite une *expérience*, donc un passage par le double tamis des intuitions de notre sensibilité et des « catégories » de notre entendement.
 - ... *prouve que le Cogito cartésien est impuissant à démontrer l'existence et à explorer l'éventuel contenu d'un Je substantiel*, et encore moins celle d'une âme immortelle détachable du corps. Le Cogito prouve simplement que notre esprit est structuré de façon telle que, comme l'écrit Kant, « *le Je pense accompagne toutes mes représentations* » et que je ne puis, par ex., me représenter moi-même comme non existant (ce qui rend inévitable l'angoisse de mort...). C'est ce type de limite et d'encadrement absolus à nos représentations que l'on appelle dès lors un « transcendantal » (on qualifie entre autres le kantisme d'*idéalisme transcendantal*).
 - ... *porte un coup fatal au systématisme débridé des grandes métaphysiques du XVIIème siècle* (Descartes, Spinoza, Leibniz, Malebranche) puisque la totalisation du savoir n'est qu'un idéal de la raison et que l'on ne peut répondre scientifiquement, affirme Kant, aux questions portant sur l'*origine radicale du monde*, sur le mode de relation des choses à la totalité et à l'infini, pas plus qu'à la question des *destinées* ultimes du tout (question du sens de l'étant), ce type de questionnement ne
- ⁹ Et sans doute de l'empirio-sceptique écossais David Hume qui, de l'aveu de Kant, influa décisivement sur lui en le tirant « de son sommeil dogmatique ».

pouvant faire l'objet que d'une « foi rationnelle » (*Vernunftglaube*) et se sachant clairement telle. Ce faisant, Kant ouvre un large champ à la *science empirique*, qu'il affranchit de la tutelle métaphysico-religieuse, du moins à un premier niveau, même si, selon nous, il ne ferme la porte à une forme *rustique* de la métaphysique que pour l'ouvrir grande à une autre forme plus subtile.

iii. Aspects réactionnaires du criticisme.

Pour autant *le criticisme est, en dernière analyse, profondément conservateur* et c'est sur cet aspect faible de la doctrine que prennent appui de nos jours ceux qui, à la suite de Sartre (et de sa *Critique de la raison dialectique*) et en défense consciente ou inassumée de l'idéalisme philosophique, qualifient compulsivement et péjorativement de « non critique » ou de « précritique » la conception rationaliste-matérialiste selon laquelle (pour peu du moins que l'on fasse l'effort constant de dialectiser, c'est-à-dire d'enrichir, de diversifier et, du même mouvement, d'universaliser sans cesse les idées de matière, de réalité et de rationalité), *le monde réel est rationnel et la pensée rationnelle est*, au moins potentiellement, *réaliste*. En effet, Kant...

• ... *circonscrit étroitement la science tout en ménageant la foi religieuse* (« *ich musste die Wissenschaft beschränken, um dem Glauben Platz zu machen* », déclarait-il dans sa Préface à la *Critique de la raison pure*). Le criticisme porte en effet une forme de *compromis historique* idéologique coupant en deux, comme St Martin, le manteau de l'*Aufklärung*: à la science on abandonnera le monde des phénomènes, c'est-à-dire le monde de la matière se mouvant dans l'espace et le temps, ces « intuitions » pures de notre sensibilité ; mais globalement, le fond des choses nous échappera à jamais, la causalité elle-même est de nature phénoménale. Si bien qu'un « loup » continue de hanter le paysage épistémologique et que, par ailleurs, toutes les questions morales, politiques et esthétiques ressortissant du domaine des valeurs et surtout, du domaine du « sens », échapperont désormais d'office à l'emprise de la science. Les « valeurs » et les « devoirs » y gagneront certes en majesté puisqu'ils deviennent « catégoriques » et absolus, de même que l'universalité présumée du goût esthétique est « sans concept » : *exit* le relativisme moral et politique, comme c'était déjà le cas chez Rousseau. Mais leur ancrage naturel et historique étant d'emblée dénié, leur rationalité même devient un *factum* irréductible et inexplicable et surtout, leur mode d'engrènement dans le monde physique ou sociohistorique est condamné à « patiner » à jamais, si j'ose m'exprimer ainsi. Encore une fois, si la morale n'est pas de ce monde, comment peut-on espérer le moraliser avec succès ? Et comment les idéaux moraux, esthétiques et politiques peuvent-ils alors devenir autre chose que de doucereuses utopies ou que de pathétiques auto-proclamations qui, soit se délecteront perversément de leur impuissance masochiste, soit – comme c'est souvent le cas des politiciens bourgeois, et particulièrement des sociaux-démocrates et de leurs « valeurs » purement décoratives et rhétoriques – ne servent jamais qu'à parer d'atours vertueux le plus vulgaire des pragmatismes. Car *opportunisme sordide et idéalisme éthéré ont toujours fait bon ménage* tout en feignant de se mépriser l'un l'autre : en effet, si *la perfection n'est pas de ce monde*, comme dit un dicton insidieusement métaphysique, son concept ne nous sert qu'à rêver tandis que le monde n'a lui, fort sordidement, qu'à continuer tranquillement comme devant...

Naturellement, Kant sent bien qu'il lui faut réduire ce fossé de quelque manière : car comment pourrions-nous, sans contradiction logique, devoir viser obstinément cet impossible auquel pourtant, comme dit le dicton, nul ne peut être tenu sans injustice ? D'une part Kant souligne alors que l'impératif moral ne mérite l'épithète glorieuse de « catégorique » que parce qu'il commande que tout soit fait pour que la loi soit *pratiquement* respectée et pas seulement reconnue en paroles : pas question, comme Pascal le reprochait jadis aux jésuites, de « *sauver les actions en purifiant les intentions* » ! Mais cette obligation de viser des résultats et de tout faire pour les obtenir ne serait-elle pas contradictoire, voire franchement sadique, s'il s'avérait que le monde réel, celui des phénomènes étudiés par la science, aménagé par les politiques et travaillé par les techniciens, s'opposât radicalement par sa structure même – celles de la nature extérieure, celle de l'histoire humaine ou celle

de notre nature pécheresse –, à nos plus nobles efforts moraux et politiques ? Car enfin, on ne saurait faire un devoir de mettre en pratique la loi morale s'il est établi que ce commandement mène à l'autodestruction de l'homme, et avec lui, à l'anéantissement du sujet de la loi morale¹⁰ ! Il faudra donc *supposer*, dans le devenir de la nature comme dans l'histoire elle-même, quelque tendance discrètement immanente à favoriser les fins morales, politiques, voire esthétiques de l'humanité : ce qui réhabilitera une forme de *providentialisme* qui n'est pas sans évoquer les « vertus théologiques » de foi, d'espérance et de charité chères au christianisme. Reste donc à espérer, à ce stade, qu'il existe aussi un Bon Dieu pour les Lumières...

• ... *déstabilise subtilement l'idée d'objectivité scientifique* (tout en croyant la refonder). Le criticisme n'a certes rien d'un relativisme ou d'un subjectivisme vulgaires et il remanie radicalement l'idée d'objectivité scientifique en montrant qu'elle est moins inhérente aux choses qu'à la manière de les approcher conformément à nos catégories et aux limites transcendantales – et néanmoins universelles – que comporte notre esprit : au fond, la science est moins affaire d'objectivité que d'objectivation, ce qui déplace l'attention des épistémologues de la structure du monde extérieur pour la reporter sur nos méthodes. Mais du coup, la structure même du réel nous reste inaccessible et avec elle toute idée d'ontologie à la fois rationnelle et empirique, en un mot, scientifique. Or cette manœuvre idéologique du kantisme s'avère *faussement critique* car, si elle sépare la science de l'ontologie, donc de la visée la plus haute que les scientifiques puissent se fixer (comprendre !), elle coupe aussi symétriquement l'ontologie de tout étayage scientifique et donc, elle se livre d'avance pieds et poings liés à la vieille ontologie mystique, magique ou religieuse : car *nul ne saurait se passer totalement d'ontologie*, y compris ceux qui croient la fustiger, de sorte que toute philosophie comporte une forme consciente *ou pas* d'ontologie : la brèche est ainsi ouverte à cette *Schwärmerei* que Kant, le censeur rationaliste de l'illuminé Swedenborg, a toujours refusée.

C'est cette pente insidieusement mystique de l'empirisme et de l'agnosticisme « scientifiques » que dénoncera du reste Engels dans un texte fort amusant et trop peu étudié de *Dialectique de la nature* qui est intitulé « La science de la nature dans le monde des esprits » : il y raille la manière dont d'éminents savants anglais censément empiristes de la fin du XIX^{ème} siècle, comme le grand naturaliste Wallace, co-inventeur avec Darwin de la théorie moderne de l'évolution, ou le grand Crookes, pionnier de la spectroscopie et de l'astrochimie, s'adonnaient par ailleurs naïvement aux « tables tournantes » et au spiritisme alors très à la mode dans la bonne société. Du moins la métaphysique classique des Descartes, Spinoza et autre Leibniz invalidée par Kant entendait-elle rester, elle, de A à Z sur le terrain de la rationalité démonstrative, et Spinoza se gaussait-il de la croyance aux fantômes défendue par son jeune et naïf correspondant Hugo Boxel¹¹ !

• ... *invalide les problèmes de limites et de « transitions de phases » ontologique* comme ce sera le cas chez Comte, nous l'avons vu, de manière encore plus marquée que chez Kant : car chez eux, les transitions révolutionnaires menant de la nature inerte à la nature vivante (mécanisme/finalisme), et de celle-ci à la culture humaine sont déclarées outrepasser définitivement les limites de notre raison ;

¹⁰ Certes, pour Kant la loi morale s'applique et s'appliquerait à tout sujet raisonnable, y compris, s'il en existait, à des extraterrestres intelligents. Mais l'objection revient au moins aussi longtemps que l'existence de sujets raisonnables non humains (en clair, des extraterrestres) n'est pas attestée : l'homme est précieux, non seulement à l'homme, mais à la morale et au droit eux-mêmes (et la raison la plus forte, ontologiquement parlant, est qu'une forme sans matière est aussi impossible qu'une matière informe, comme l'a jadis prouvé Aristote). L'universalisme moral ne consiste pas en effet à se dire « *des masses de sujets raisonnables existent sur Terre ou ailleurs et je compte sur eux pour faire ce qui est juste quand bien je m'exempte de respecter la loi* », mais au contraire : serais-je seul dans l'univers à faire mon devoir que cette tâche m'incomberait *encore plus fortement* car je ferais alors ce que *tous* auraient dû faire et tout Juste est d'abord un Témoin, moralement, il joue le rôle que jouent les Céphéides, ces « chandelles » célestes, dans le domaine de la cosmologie. L'universalisme moral consistera donc, non pas à faire ce que tout le monde fait moutonnairement, mais à faire ce que chacun *devrait* faire pour qu'existât une nature morale cohérente. C'est en ce sens qu'*il existe un devoir permanent d'avant-garde*, le péché politique capital dont dépendent tous les autres étant la *veulerie*, celle de ces « frères » humains qu'évoque, avec compassion du reste, un poème de Nazim Hikmet, qui courent à l'abattoir, et s'empressent même pour « passer » les premiers sous le couteau du boucher (*La plus étrange des créatures*) ...

¹¹ Cf. à ce sujet l'opus percutant d'Alain Billecoq, *Spinoza et les spectres*.

• ... *dénie l'objectivité forte des lois de la nature* ; dans la lignée de l'empirio-sceptique écossais David Hume, Kant fait de la causalité, non pas une loi très générale (si diverses qu'en soient les modalités) de la *Natura rerum*, la nature/origine des choses, mais une simple catégorie de l'entendement humain. Sans toujours nier formellement l'existence d'une causalité objective, les positivistes contesteront l'idée que l'on puisse l'appréhender rationnellement : pour eux, la science « positive » se borne à enregistrer l'existence de concomitances ou de consécutives spatio-temporelles s'exprimant surtout sous la forme d'implications. A l'arrivée, le néopositivisme « logique » enclora la nécessité, dont les modalités foisonnent dans la nature et circonscrivent sans doute même certaines « plages » de contingence réglée, dans la forme logique de l'implication si bien que, à l'arrivée, la philosophie anglo-saxonne contemporaine se résumera à n'être plus qu'une réflexion hyper-techniciste sur le langage. Autrement dit, dans un pur formalisme dont le fin mot, hésitant entre mysticisme et obscurantisme, consistera à dire après Ludwig Wittgenstein que « *ce dont on ne peut parler, il faut le taire* » (c'est beau comme du Pierre Dac¹² !).

• ... *fige dans l'apriorisme la conception du temps, de l'espace, de la matière*, Kant allant jusqu'à faire des deux premiers nommés des « formes (censément intangibles) de la sensibilité. A l'inverse, le matérialisme dialectique insistera avec Lénine sur l' « *unité de la dialectique, de la logique et de la théorie de la connaissance* », il construira et remodelera sans cesse les catégories ordonnant la cognition humaine à partir de la pratique (expérimentale, technique, politique selon les cas), et plus précisément, à partir de la pratique *de la réalité* ; avec la « psychologie génétique » moderne initiée de fort diverses manières par Freud, Wallon, Piaget, Vygotski, Leontiev..., le matérialisme dialectique concevra l'esprit humain comme le résultat mouvant d'une incessante construction dans laquelle le rôle dominant « en dernière instance », appartient non pas à un *Je transcendantal* tombé du Ciel, ni même à une toute-puissante « Praxis » fétichisée, mais à notre maîtresse à tous dès lors qu'il s'agit de connaître le monde et/ou de le transformer : la réalité physique ou sociale elle-même qui, en dernière analyse, structure notre pratique *de la réalité* et notre pensée *de la pratique*. Car c'est évidemment à nous d'ajuster sans cesse nos catégories et nos méthodes au monde réel (que nous voulons connaître et éventuellement, changer), car, comme dit Lénine, « *les faits sont têtus* », et non pas à la réalité de s'adapter bien gentiment et à tout jamais à nos catégories fixées *a priori* comme y prétend l' « idéalisme transcendantal », la critique des catégories et la méthodologie elles-mêmes devant se mettre à l'épreuve du réel¹³, ce juge-arbitre ultime de nos connaissances comme des méthodes

¹² Je préfère à tout prendre le flamboyant : « *parler pour ne rien dire et ne rien dire pour parler sont les deux principes majeurs de ceux qui feraient mieux de la fermer avant de l'ouvrir* ».

¹³ Y compris des rapports du sujet à l'objet en tant qu'ils sont eux-mêmes des... réalités matérielles ! – Prenons un exemple : le réalisme naïf dira par ex. *aujourd'hui, le ciel est bleu*. Cela comporte une part de vérité qu'il serait pédant de contester, mais n'en comporte pas moins une part d'illusion : car « bleu » n'est pas une propriété inhérente à « ciel » mais le nom que je donne à une réaction neurosensorielle de mon appareil visuel à l'objet « ciel » ; du reste un daltonien verrait ce même ciel autrement que moi (sauf si c'est moi qui daltonise). Donc « bleu », la couleur est *subjective*. Se dessine ici le *second degré critique* qui renvoie la couleur au *sujet percevant et parlant*. Mais cette « critique » reste elle-même encore naïve. Si je vois le ciel « bleu », il n'y a là de ma part aucun arbitraire subjectif car, d'une part, le ciel renvoie alors en direction de mon nerf optique des rayons dont la longueur d'onde correspond objectivement à celle du bleu (on peut la mesurer et quantifier de la même manière, qu'on soit ou non daltonien !), d'autre part, si je vois « bleu » et non « rouge », c'est que ma rétine est matériellement conformée d'une certaine manière en termes d'arrangement cellulaire des « cônes » et des « bâtonnets ». En conséquence, si l'on peut, au *second degré*, « subjectiver » la couleur, on doit aussi, au *troisième degré objectiver cette subjectivité* et c'est ce que font, d'une part les physiciens spécialistes de l'optique, d'autre part les ophtalmologues et neurologues spécialistes du cristallin, de la rétine, voire des aires visuelles, etc., sans parler des « historiens de la couleur » comme Michel Pastoureau. Si, donc, un peu de critique conduit à « subjectiviser » notre connaissance, une autocritique la rematérialise et permet de la contrôler elle-même expérimentalement, objectivement et au second degré : c'est la négation de la négation qui conduit dialectiquement du réalisme naïf (affirmation) à l'idéalisme critique (négation), puis à la négation de la négation (réalisme critique).

C'est comme cela que fonctionne l'optique moderne quand elle a à traiter, par ex., du fonctionnement des télescopes spatiaux comme Hubble ou *JWST* : les responsables de l'instrument s'astreignent régulièrement à obturer ses capteurs externes pour objectiver le « bruit » interne généré par l'appareil et rectifier ainsi les images-témoins reçues des confins de l'Univers ou des nébuleuses proches de la Voie lactée... (cf. par ex. chez Dunod l'opus *Destination Orion* écrit par l'astrophysicien Olivier Berné à propos de l'exploration au moyen de *JWST* de la nébuleuse d'Orion : p. 72 et 73 de ce livre, l'auteur montre comment les images captées par *JWST* dans le grand infrarouge sont ensuite recodées en couleurs visibles de

nécessaires pour les construire. *Pas étonnant dès lors que l'idéalisme universitaire, ce vieil ennemi du matérialisme, continue d'encenser cet aspect faible et tendanciellement obscurantiste du kantisme...*

iii. Réfutation de l'apriorisme agnostique inhérent à l'« idéalisme transcendantal » kantien –

Nous ne rappellerons pas ici le détail de la réfutation hégélienne, puis marxo-engelsienne et léninienne, de l'agnosticisme kantien. Certes, Hegel penchait vers l'idéalisme, mais il n'en restait pas moins un rationaliste et un réaliste pour lequel « *le réel est rationnel, le rationnel est réel* », et c'est sur ce plan que sa doctrine demeure un allié et un support indéfectibles du marxisme, ce qu'avait immédiatement saisi Lénine. En tant que tel, Hegel ne pouvait supporter la « solution » kantienne au problème de la connaissance car elle revient, qu'on le veuille ou non, à « déréaliser » la raison tout en dérationnalisant le réel au risque d'ouvrir sur une forme inassumée d'*ontologie négative* faisant la part belle au *mystère*, donc à l'irrationalité native de l'être et au non-réalisme foncier de la raison : deux manières inacceptables d'infirmer radicalement et *a posteriori* le projet philosophique *rationaliste, réaliste et matérialiste* né de Thalès et de l'école milésienne des « Physiciens » antiques. Hegel montrera donc notamment, contre Kant, que...

• *L'opposition kantienne entre phénomène et chose en soi ne vaut qu'en première instance.* En réalité, le phénomène *exprime*, certes de manière unilatérale s'il est pris isolément, l'essence du phénomène et symétriquement, l'essence elle-même ne trône pas dans un énigmatique et inaccessible au-delà : elle se constitue comme la *totalité réglée des phénomènes*, comme leur loi matricielle de manifestation, voire de cohabitation et/ou de succession. La magistrale seconde partie de la *Grande Logique* hégélienne portant sur *L'Essence*, que Lénine a naguère annotée avec enthousiasme, offre une réfutation détaillée de la gnoséologie et de l'(anti-)ontologie kantienne ; elle débouche sur une *dialectique de l'essence et de ses manifestations* que doivent s'approprier les jeunes philosophes et savants dia-matérialistes, dia-rationalistes et dia-réalistes, y compris ceux qui, physiciens et/ou philosophes, veulent, sans pour autant la jeter aux orties, dépasser l'« Interprétation de Copenhague » de la Mécanique quantique (chère à Bohr et à Heisenberg), comprendre *et concevoir* dialectiquement le prétendu « indéterminisme » quantique¹⁴, saisir la nature de part en part *interactive* du monde microphysique, y compris sans doute des ainsi-dites particules, et accéder à la révolution ontologique hautement paradoxale que la Quantique comporte en réalité. De ce point de vue, la science contemporaine offre pas mal de grain à moudre, tant du côté de Mmes Farouki (épistémologue) et Auffèves (physicienne, toutes deux grenobloises) qui, s'affranchissant de l'Interprétation de Copenhague sans pinailler pour autant sur l'« incomplétude » jamais démontrée de la Quantique, montrent, à l'instar des mathématiciens oxfordiens David Eckert et ... travaillant ces matières de leur côté et dans l'ignorance du travail des premières citées, que les faits physiques, et pas seulement l'option philosophique tranchée *a priori*, non seulement autorisent, mais prescrivent une interprétation ontologique (et dia-matérialiste, mais les auteurs cités n'écriront sans doute jamais cet adjectif compromettant...) et nullement agnostique des phénomènes quantiques, si paradoxaux soient-ils. Nous avons du reste développé précisément ces points dans le T. III de *Lumières communes* ainsi que dans un numéro spécial de la revue *Etincelles*.

• *Engels, puis Lénine montreront qu'aucune espèce d'Ignorabimus (« nous ignorerons ! ») ne tient jamais bien longtemps face aux progrès des sciences* : il est obscurantiste de déduire du fait que « nous ignorons » l'idée que « nous ignorerons » toujours, comme ose le faire l'agnosticisme, cet héritier « moderne » du scepticisme antique. Le mouvement des sciences montre que les limites de la connaissance sont relatives et mobiles, et non pas fixes et absolues à la manière des castes indiennes, pour reprendre un mot d'Alexandre Herzen. La relativité même de la vérité, lorsqu'elle devient

manière à conserver sous leurs nouvelles apparences les différences *objectives* dévoilant les propriétés réelles des objets observés, par ex. leurs écarts de température. Certes, l'observation « traduit » la réalité en données subjectivement perceptibles, mais il existe de bonnes et de mauvaises traductions, c'est-à-dire plus ou moins fidèles au texte, entendons : à la réalité observée.

¹⁴ Comme s'y sont employés naguère Paul Langevin et son gendre, le jeune physicien communiste ami de Politzer Jacques Solomon.

consciente d'elle-même, cesse d'être une objection au savoir et se transforme en un puissant tremplin relançant la marche vers la vérité absolue, conçue comme une asymptote que l'on n'atteint sans doute jamais (*encore que* : il faut voir au cas par cas...) mais dont on peut s'approcher sans cesse ; en effet, si je sais relativiser ma connaissance, la rapporter aux limites théoriques, expérimentales, observationnelles qui sont encore les miennes au temps T, je puis du même coup *objectiver ces limites*, m'affranchir d'un faux absolu aliénant et tenter d'élargir les cadres de mon savoir qui sont aussi ceux de mon *ignorance*... *sue* : une vieille dialectique de l'ignorance *sue* et du savoir ignoré que maîtrisait déjà Socrate !

Le paradigme classique de ce socratisme épistémique est fourni par la Relativité d'Einstein (restreinte et générale) : cet admirateur non repent de Newton n'a nullement aboli le newtonisme et il s'en est suffisamment expliqué. Einstein a seulement relativisé et circonscrit l'approche de Newton en montrant que l'approche classique des relations physico-mathématiques entre masse, temps et espace ne valait pleinement que si l'on faisait abstraction du fait que *c* est un invariant physique, ce que démontrait observationnellement l'expérience de Morley-Michelson : en conséquence, *le newtonisme est un cas particulier* – pleinement, voire *absolument* valide en tant que tel – de la Relativité restreinte et générale en tant qu'elle examine les relations entre *c* d'une part, la matière-espace-temps d'autre part *dans le cas général* d'une étude du mouvement physique, étude que ne pouvait évidemment produire Newton. Il s'avère alors que l'approche newtonienne, ce cas particulier de la Relativité générale, est pleinement pertinent dans le cadre des conditions physiques courantes. L'« erreur » de Newton, si l'on peut parler ainsi, n'est donc pas d'avoir formulé, comme il l'a génialement fait, les lois de l'attraction universelle, son erreur est – mais il ne pouvait faire autrement à son époque – d'avoir indûment généralisé un cas particulier, ce qui l'a amené à propager une série d'illusions épistémologiques de type idéaliste-métaphysique, que ce soit en se figurant l'espace et le temps comme des invariants immatériels (des « *sensoria Dei* », dit Newton : *des organes des sens de Dieu* !), ou en concevant la masse comme détachable du mouvement, donc de l'énergie au sens large du mot. Bref, tout cela aura conduit à dématérialiser l'espace et le temps tout en « dés-énergisant » la matière et en démassifiant l'énergie, toutes conceptions qui confèrent à la Mécanique classique pré-relativiste sa rigidité toute métaphysique. Au contraire, la nouvelle physique relativiste *élargissait* la connaissance physique en passant du particulier au général et, du même coup, elle permettait un magnifique progrès *philosophique* de la physique en posant la matière, l'espace et le temps, voire l'énergie, comme des données connexes et covariantes selon certaines proportions fixées par la théorie : re-matérialisation de l'espace et du temps, covariance des deux dimensions du mouvement physique (l'« espace-temps » relativiste), dynamisation de la masse soudée à l'énergie, matérialisation de cette dernière à travers la fulgurante équation dia-matérialiste $E = mc^2$... Avec en prime de saisissants effets de connexion dia-matérialiste entre recherches physiques, recherches cosmologiques et recherches géométriques ainsi que les avaient pressentis Gauss ou Riemann, et peut-être bien Leibniz avant eux tous...

En effet, les géomètres antérieurs à la révolution mathématique introduite au XIX^{ème} siècle par Gauss-Bolyai-Riemann-Lobatchevski (pionniers des géométries non euclidiennes) ne se sont nullement trompés en nous léguant l'édifice marmoréen de la « géométrie euclidienne », ce Parthénon des mathématiques antiques. Simplement, ils n'ont pas compris que *cette géométrie est un cas particulier qui décrit de manière juste les propriétés d'un espace dénué de courbure positive ou négative* ; dès lors ils n'ont pas pleinement saisi ce qu'est en réalité l'axiomatique mathématique puisqu'ils prenaient les axiomes pour des évidences absolues, pour des intuitions pures de l'esprit, alors que les axiomatiques géométriques sont susceptibles de diversité, voire de variation réglée, et avec elles les théorèmes que l'on en déduit en fonction des axiomatiques que l'on se choisit. Ce qui, loin de détruire notre approche scientifique de l'espace ne fait que l'élargir tout en arrimant la mathématique à la physique, non pas « du dehors » (comme on le fait dans les lycées en « appliquant » à la physique les résultats de l'analyse et de l'algèbre) mais d'une manière immanente comme avait du reste commencé à le faire Descartes avec sa géométrie analytique, tout en fondant ce mixte épistémique génial qu'est la Mécanique cartésienne. Si bien que, encore une fois, *la marche de la*

recherche vers la vérité absolue ne résulte pas d'un déni du relatif, mais d'une auto-relativisation de la vérité relative, modalité dominante de la « négation de la négation » dans le champ épistémologique.

Enfin, dans le cas plus simple où j'ai simplement commis *aujourd'hui* une erreur absolue (« *la Terre est plate* ») que je rectifie demain (« *c'est un sphéroïde* »), il ne s'agit en rien d'une objection à l'idée du progrès scientifique puisqu'alors la vérité n'a nullement changé de contenu, donc ne s'est en rien reniée pour la joie ricaneuse du sceptique : au contraire, en m'autocritiquant j'ai seulement perdu une erreur et gagné deux vérités, la première étant que je m'étais trompé (et il sera alors judicieux de se demander pourquoi !), la seconde apportant une meilleure connaissance de l'objet que méconnaissait ma bévue antérieure. Déjà Platon expliquait jadis qu'il est paradoxalement « *moins avantageux de réfuter que d'être réfuté* » puisque celui qui est réfuté perd une erreur tout en gagnant deux vérités (même s'il subit, en compensation, une blessure d'amour-propre, mais c'est un autre sujet...), la vérité sur la vérité et la vérité sur son erreur passée...

- *La science affronte et résout, ou tend à résoudre, des questions d'origine* que Kant, Comte, puis leurs épigones respectifs néo-kantiens, néo-positivistes et, *in fine*, structuralistes, avaient déclarées définitivement situées hors de sa portée, voire totalement « dénuées de sens » car ne se mettant pas d'emblée au garde-à-vous devant l'on ne sait quelle syntaxe scientifique fixée *a priori* par Oxford et Cambridge. Par ex. la question cosmogonique par excellence de l'origine de l'univers, qu'il s'agisse de l'ainsi-dit *big-bang* (« grande explosion ») ou de sa rebondissante alternative, celle d'un *big-crunch* (« grand écroulement », s.-e. « de l'Univers ») aussitôt suivi d'un *big-bounce* (« grand rebond »), entre depuis longtemps de plain-pied dans le champ des recherches empiriques « empiriquement réfutables » au sens de Karl Popper comme le montrait déjà en détail le grand livre classique de Jacques Merleau-Ponty intitulé *Cosmologie du XXème siècle*.

De même Engels, conseillé par son ami Schorlemmer, un militant socialiste allemand pionnier de la biochimie, avait-il plus qu'entrevu, dans sa *Dialectique de la nature* notamment, que l'on pourrait de plus en plus investiguer scientifiquement et *expérimentalement* la question de l'origination du vivant dans l'inerte, et c'est cette hypothèse hautement matérialiste qu'ont ensuite commencé d'explorer au XXème siècle les biologistes Oparine en URSS et Miller aux USA. Le fait que l'on ait aujourd'hui immensément débordé les timides expériences d'Oparine sur les « coacervats » et que la question de l'origine du vivant se pose désormais *aussi* à travers les méga-explorations cosmochimiques des petits corps solaires, des recherches astrophysiques sur la Nébuleuse d'Orion (mise en évidence de la molécule du méthylum cosmique via le télescope orbital *JWST* par l'équipe d'Olivier Berné à Toulouse) ou des recherches désormais foisonnantes d'exoplanétologie et d'exobiologie, ne dévalue en rien la proposition philosophico-heuristique d'Engels. Lequel eût sans doute été ravi d'apprendre que le vivant n'a pas que des origines étroitement chimico-géologiques mais qu'il faut sans doute chercher très loin et très large ses conditions matérielles d'émergence, pas forcément seulement terrestres. A noter qu'il ne s'agit nullement ici de pur réductionnisme (de réduction plate du domaine biologique aux domaines ontologiques du mécanique ou du chimique) car, comme nous l'avons montré au chap. IV de nos *Lumières communes* (T. III), la transition de phase ontique dont il s'agit ici est de l'ordre du « saut qualitatif », et non de la continuité plate de type mécanistique comme celle qu'envisageaient initialement Descartes ou La Mettrie dans leurs (brillantes, mais simplistes) théories respectives de l'« animal-machine » ou de l'« Homme-machine ».

Il serait superflu de gloser ici sur d'autres « sauts qualitatifs » matérialistes du même ordre tels que ceux qui, bousculant les interdits néo-criticistes ou néopositivistes, sont aujourd'hui puissamment investigués par des scientifiques n'ayant cure des tabous obscurantistes de l'agnosticisme. Par ex. la science préhistorique, désormais puissamment secondée par la Paléanthropologie et outillée par toutes sortes d'outils informatiques, paléogénétiques, stratigraphiques, etc., explore chaque jour davantage la manière dont la lignée de Sapiens et autre Néandertal, et peut-être, sous des formes très rudimentaires, tels ou tels hominins bien plus anciens sculpteurs de silex ont franchi sans s'en douter

le Rubicon séparant la nature de la culture en prenant appui sur le « cadre anatomique » pour le déborder et pour susciter ce faisant le travail social, la culture, l'héritage, le langage articulé, la technique léguée et patiemment améliorée (ou parfois, perdue et dégradée...) de génération en génération, etc. Même le « for intérieur », cet ultime bastion du spiritualisme censé n'être accessible qu'à Dieu (« *intimior intimio meo* » selon Saint Augustin) est aujourd'hui assiégé de manière très diverse par toutes sortes d'approches scientifiques, qu'il s'agisse des sciences neurocognitives (on pense aux travaux d'A.T. Damasio sur la conscience), de la psychanalyse attestant que « *l'inconscient est structuré comme un langage* », de la psychologie marxiste soviétique ou française (Vygotsky, Leontiev, Wallon...) travaillant les rapports entre les pratiques animales ou humaines et les reflets mentaux qui leur répondent, et ridiculise l'idée même d'un Je transcendantal insensible en son fond à l'historicité et aux pratiques humaines.

- Quoi qu'en ait dit Kant dans ses *Antinomies de la raison pure, la science empirique contemporaine n'exclut plus de résoudre, résout peu à peu*, ou du moins entreprend de traiter de manière de plus en plus empirico-calculatoire *des questions réputées à jamais « spéculatives »* par le (néo-)positivisme et par les épigones de Kant : on pense aux questions de la divisibilité infinie ou pas de la matière, de la texture profonde de l'espace ou du temps (la matière, l'espace, le temps, sont-ils ou pas constitués d'atomes insécables de masse, de durée, voire d'étendue ?) et le débat fait rage en physique des particules, voire en cosmologie, voire à cette intersection stratégique de la micro- et de la macrophysique que sont certaines théories physico-mathématiques d'avant-garde (théorie des cordes, Gravitation quantique à boucles chère à Carlo Rovelli ou à Alain Barrau, et à l'arrière-plan, cosmologie du « grand rebond », géométrie non commutative d'Alain Connes...), entre cosmophysiciens adeptes du continu et cosmophysiciens partisans d'une approche discontinuiste de ce qu'il faut bien appeler la « substance », ou l'« étoffe » de la nature. Le fait que les grandes théories qui permettraient de répondre à ce questionnement radical ne soient pas encore testables, ou pas entièrement testables empiriquement, n'interdit nullement de penser qu'elles puissent le devenir quand l'outillage théorico-observationnel aura assez progressé : ainsi sont finalement devenus « réfutables empiriquement », pour parler comme Popper, un autre agnosticiste célèbre, l'*antimatière* prédite par Dirac ou ce *boson de Higgs* que les physiciens tenaient pour incurablement spéculatifs et qui ont finalement pointé leur museau empirique l'un et l'autre sitôt que nos moyens théorico-observationnels l'ont eu permis (c'est ce qu'Engels appelait la « *transformation progressive de la chose en soi en chose pour nous* »). Comme quoi, la stimulante et partiellement dia-matérialiste conception poppérienne de la « réfutabilité empirique » (*falsifiabilité*) ne vaut... absolument qu'à condition d'ajouter que la frontière entre théories métaphysico-spéculatives et théories empirico-scientifiques (Comte eût dit « positives ») est historiquement, conceptuellement et technologiquement mobile, donc qu'il est vain, idéaliste et... pas « empirique » du tout, de décréter *a priori* que telle hypothèse est ou n'est pas « à jamais empiriquement réfutable »¹⁵.

Il en va de même par ex. de la question de la limitation ou de l'illimitation de l'Univers dans le temps et l'espace. Une question dont Kant estimait la résolution, voire l'étude, à jamais hors de portée de la science empirique. Pour ne prendre qu'un exemple schématique, s'il devenait enfin possible de mesurer pleinement la densité moyenne de la matière présente dans l'Univers, c'est-à-dire pour le dire vite, son dosage interne de « plein » et de « vide », on pourrait savoir si un jour les forces répulsives (aujourd'hui souvent associées à la fort hypothétique « énergie noire ») pourraient ou non être contrebalancées, voire vaincues par la force d'attraction (aujourd'hui éventuellement renforcées par la « matière noire » censée cerner et imbiber les galaxies) qui, comme on sait depuis Newton, agit proportionnellement à la masse des corps concernés ; auquel cas l'espace atteindrait un jour un maximum de l'expansion qui l'amènerait alors à se rétracter jusqu'à s'effondrer finalement sur une

¹⁵ Bien entendu, il existe aussi des théories structurellement non-empiriques ou mieux, anti-empiriques ; mon professeur de khâgne Henri Passeron, un passionné de logique, les nommait des « Basilics », du nom de cet animal médiéval mythique dont la seule propriété connue était censément de foudroyer aussitôt toute personne qui l'aperçût ; si bien que, à jamais, nul ne pourra empiriquement prouver que les Basilics n'existent pas, ni qu'à l'inverse ils existent puisque ceux qui les voient meurent sans pouvoir témoigner et que ceux qui ne les ont pas vus n'ont qu'à continuer à chercher !

tête d'épingle... et à « rebondir » en une nouvelle phase expansive conformément à certaines lois de physique quantique. Ce serait notamment le cas si l'hypothèse atomiste qu'il existe bien des « boucles » d'espace (chères à des physiciens-théoriciens comme Barrau, Bojowald ou Rovelli, et travaillées aussi par Connes et sa géométrie non commutative) en venait à être pleinement validée. Cela réglerait, ou du moins, ferait avancer le traitement scientifique, et pas seulement logico-philosophique, de la question de l'origine de l'univers : car un univers à « grands rebonds/grands effondrements successifs » (on disait jadis « à pulsations ») relançant sur un plan scientifique l'hypothèse héraclitienne des « embrasements » et des « extinctions » alternées du cosmos, aurait évidemment une charge matérialiste tout autre que l'hypothèse contraire d'un commencement absolu de la matière-espace-temps évoquant évidemment l'augustinisme ou le créationnisme biblique ou coranique.

A noter du reste que, conformément à l'exigence de fluidité conceptuelle que cultive le matérialisme dialectique, il y a de fortes chances pour qu'il n'y ait pas au final à opposer sèchement en termes de *ou bien, ou bien* métaphysique le continuisme et le discontinuisme physique puisqu'il est logiquement possible de les articuler par le truchement de la catégorie engelsienne de *saut qualitatif* ; il est improbable aussi qu'il faille finalement « choisir », comme il a fallu le faire au moment de la Révolution copernicienne, entre le « monde clos » de la finitude spatio-temporelle et l'univers infini d'un cosmos sans fin ni commencement, l'éternité étant peut-être sans cesse pulsée et comme reconstituée d'une infinité chatoyante et peut-être « multiverselle » de commencements et de fins. Il n'est pas moins incertain qu'il faille sèchement opposer les forces attractives liées au « plein » et les forces répulsives, type « énergie noire », plus ou moins censément liées au « vide » puisque la physique contemporaine corrèle fortement, et fort dynamiquement, ces deux notions que Démocrite, Epicure ou Lucrèce séparaient encore métaphysiquement, par ex. en pensant dynamiquement le « vide quantique » et son incessante création/annihilation de « particules virtuelles ». Nous voulons simplement signaler ici que la barrière infranchissable que les philosophes agnosticistes classiques (Kant, Comte), que les épistémologues bourgeois actuels (du type Popper ou Kuhn, par-delà les divergences secondaires qui les opposent entre eux) ont voulu ériger entre les concepts « spéculatifs » de la philosophie et les approches « empiriques » de la science, est en train de tomber ; et elle tombera de plus en plus, comme on le voit à l'ardeur juvénile, et parfois quelque peu rustique aux yeux des philosophes académiques, que mettent de nombreux grands savants contemporains à s'aventurer sur le terrain de la philosophie et des conceptions du monde à l'heure où se développe ce que Jean-Pierre Luminet appelle la « cosmologie de haute précision ». Rappelons que de nombreuses avancées majeures de la science ont été provoquées par des génies poly-talentueux qui, comme Descartes ou Pascal, Leibniz ou Newton, Einstein ou Heisenberg, Langevin ou de Broglie, n'ont pas craint de « tenir les deux bouts de la chaîne » théorique en nourrissant leur réflexion scientifique de leur réflexion philosophique de haute volée et réciproquement.

En conclusion sur ce point, nous dirions ceci : le scientisme classique et son faux-nez « modéré » qu'est le positivisme ont prétendu dévaluer et rétrécir l'ambition philosophique au profit de « la science » : en réalité, ils ont fourni à la classe dominante, ainsi qu'au bourgeois sommeillant dans la tête de nombre de savants académiques, les arguments *philosophiques* qui leur ont permis d'opérer la *clôture sur elle-même* de la science moderne en vue de la neutraliser idéologiquement et d'en faire la pourvoyeuse sous-rétribuée, indéfiniment segmentée et culturellement marginalisée de la rationalité industrielle, agricole, financière, halieutique, communicationnelle et guerrière du *vandalisme* capitalo-impérialiste actuel, et c'est ce que finirent par comprendre, en réagissant courageusement en conséquence, ces hommes d'honneur qu'étaient Einstein, Grothendieck ou Oppenheimer : *ce scientisme-là*, le matérialisme dialectique doit résolument le combattre, moins parce qu'il rabougrit la philosophie, parce qu'il prétend sevrer de ses sources scientifiques de toujours, que parce qu'il *castre la science* de ses liens millénaires avec la philosophie, et que, sous le rideau de fumée d'un formalisme logico-scolastique dissuasif, il sape l'antique interaction méthodique et mutuellement nourricière de la science empirique et de la « grande logique » philosophique. Laquelle ne peut à son tour renaître et cesser d'être le bavardage pseudo-littéraire, bien-pensant et subjectiviste qui meuble les palabres

« philosophiques » à la Enthoven ou à la Onfray de France-Culture, qu'en redonnant corps à une *grande philosophie matérialiste des mathématiques*, qu'en explorant sans œillères les dialectiques naturalistes à l'œuvre dans les recherches stratégiques contemporaines (Connes, Lafforgue, Barrau, Rovelli, Luminet, Chardin, Cassé, Tort, Suing, Coppens, Archambault de Beaune, Damasio, etc.), qu'en étudiant sans prévention la théorie dia-matérialiste de la connaissance (quasi interdite d'Université !), qu'en pratiquant à grande échelle ce que M. Jean-Marc Lévy-Leblond appelle la « critique de sciences » et qui incite à l'examen rationaliste des idéologies (anti-)scientifiques ; et sans doute aussi, comme l'avaient vu Engels, puis l'épistémologue soviétique Kedrov, à une *classification dynamique des sciences* dont la réactivation permettrait aujourd'hui de relancer le chantier par essence permanent du *synopsis* des connaissances scientifiques existantes ; donc aussi, et *a contrario*, des ignorances persistantes et des recherches interdisciplinaires stratégiques à lancer d'un commun accord.

Ce qui nous conduit du reste à prôner le refus équidistant du *dogmatisme*, qui mènerait le matérialisme dialectique à dégénérer en un système spéculatif à l'ancienne, comme ce fut jadis le cas du « diamat » jdanovien, et d'un relativisme désormais très « tendance » qui se plait à réduire la science à un inextricable fouillis où nul ne sait jamais tant soit peu *globalement*, comme le notait déjà le mathématicien Jean-Pierre Kahane parlant de la recherche mathématique, ce que l'on sait vraiment et ce que l'on ignore tout-à-fait¹⁶. Sans un tel effort proprement révolutionnaire, il sera impossible *politiquement* de nourrir une nouvelle orientation scientifique démocratique qui était pourtant l'objectif lumineux de Kant (« *Sapere aude !* »), c'est-à-dire impossible de susciter et de partager de *nouvelles Lumières communes* formant le socle culturel d'une *nouvelle hégémonie progressiste*, au sens de Gramsci, et le « fond de l'air » idéologique demeurera durablement obscurantiste, voire fascisant et exterministe. Si bien qu'aujourd'hui, sous l'apparence sympa d'un « foisonnement buissonnant », sévit la dictature directe ou pas sur la recherche des marchés capitalistes et des Etats impérialistes – que ce soit au moyen des « commandes » du complexe militaro-industriel ou par le biais indirect de la mise en compétition permanente pour les financements étatico-capitalistes des projets de recherche souvent pré-arbitrés par les « grandes revues scientifiques » *Science* et *Nature* (à prononcer à l'anglaise, et sans accent *frenchy, please !*). Et, plus insidieusement, par le double filtre uniformisant de la langue et de la culture anglo-saxonnes archi-dominantes...

Cependant, on entrevoit de plus en plus aujourd'hui la possibilité encore balbutiante d'un *scientisme de bon aloi* qui permettrait à la fois aux philosophes de chercher dans la science de quoi trancher, ou du moins renouveler, leurs redondantes controverses classiques (ce que Kant appelait ses *antinomies*), et aux scientifiques d'accroître l'impact de leurs résultats en matière de *Lumières partagées* et de *nouvel encyclopédisme* héritier de Diderot/d'Alembert tout en surplombant l'obscure division du travail sociale et idéologique, et pas seulement technique, à laquelle les nécessités de la spécialisation disciplinaire, de la rigueur méthodologique et de l'érudition, mais aussi les pesanteurs parasitaires de la *respectabilité académique* et de l'*idéologie bourgeoise inconsciente* l'avaient condamnée depuis le XIX^e siècle, et dont la scolastique néopositiviste contemporaine est l'expression rabougriante et désormais très datée.

- ... *redessine*, non sans béances inévitables, *les bribes* néanmoins signifiantes à la manière d'un puzzle incomplet mais « parlant », d'un « grand récit » de *l'histoire de la matière-univers, du vivant et de l'humain* : ce « grand récit » que le *postmodernisme*, cet avatar du positivisme cultivant le désenchantement réac (« *La chaire est triste hélas, et j'ai lu tous les livres* (sauf ceux de Marx) ! »), le déni de toute approche matérialiste du *sens*¹⁷, le retrait militant, l'« Adieu au prolétariat » (Gorz) et le relativisme blasé, a voulu forclore en l'inscrivant au rôle infamant des religions au rang desquelles il

¹⁶ Le « peuple souverain » est ainsi mis hors d'état de *mettre son nez là-dedans d'une manière instruite* : *bonjour la démagogie populiste !*

¹⁷ Dans le chapitre de *Lumières communes* portant sur l'axiologie matérialiste (T. 5, chap. 1), nous avons montré que le choix n'est nullement entre une approche néo-religieuse du sens, un « providentialisme », et le déni nihiliste et pseudo-matérialiste de toute idée de sens.

rangeait le marxisme (cette « religion sécularisée », sic) et l'idée engelho-gramscienne de « conception du monde » ; c'est-à-dire en abandonnant de fait la réflexion sur le sens et sur la continuité historique aux seuls théologiens et assimilés, par ex. au stimulant Teilhard de Chardin (admirables par ailleurs !), aux penseurs hitléro-compatibles comme Heidegger ou aux déprimants « philosophes de l'absurde » à la Camus.

- Encore chez Kant subsistait-il l'idée d'une forme de Providence, certes impossible à prouver, mais veillant peut-être sur la nature et sur l'histoire de manière à permettre à l'homme d'avancer vers les lumières et d'accomplir ses devoirs moraux sans trop désespérer de l'effet produit à long terme par l'abnégation des gens de bien. Encore Auguste Comte, qui vivait une époque contradictoirement très révolutionnaire (*Trois Glorieuses*, 1848, Commune...) et très contre-révolutionnaire (Thermidor, la Restauration, le coup d'Etat de Napoléon III, la répression versaillaise de la Commune...) proposait-il encore une philosophie de l'histoire, si simpliste que fût sa « loi des trois états » censée mener continûment vers le progrès. Or, non seulement la conception marxiste (et hégélienne donc !) du « progrès » a d'emblée été bien moins platement linéaire et continuiste que ne l'était le progressisme naïf des Lumières bourgeoises (car le marxisme intègre l'idée du négatif, voire du *négatif radical*¹⁸), mais il est aberrant de déclarer qu'en somme, l'alternative se réduirait à notre époque à choisir entre un « grand récit » mythique¹⁹ et infantilisant et un chaos sans queue ni tête, une représentation de l'histoire, voire de la cosmogonie et de l'évolution naturelle digne du récit « *raconté par un idiot et qui ne signifie rien* » qu'évoque Macbeth avant de partir livrer son ultime combat de damné désespéré. Comment continuer à rabâcher ce refrain postmoderniste éculé en un moment où, non seulement la « cosmologie de précision » armée d'outils merveilleux comme *Hubble*, *JWST* ou *Euclides*, cartographie le cosmos, reconstitue avec rigueur son passé, scrute l'émergence des particules, voire des diverses forces physiques élémentaires, épie l'irruption successive des éléments chimiques au cœur des étoiles ou des supernovas, où l'histoire du système solaire et *a fortiori*, celle de la Terre deviennent de plus en plus traçables (et Kant fut pionnier en la matière avec sa *Théorie du Ciel*), où pièce après pièce, la question de l'émergence du vivant – et peut-être pas seulement du vivant sur Terre (cf l'essor de l'exoplanétologie et de l'exobiologie !) – devient toujours plus appréhendable « empiriquement » par cent canaux différents, où la science préhistorique éclaire comme jamais, même si la linéarité des processus d'homínisation est moins flagrante qu'on a pu le croire jadis, le passé biologique et l'émergence socioculturelle et sociohistorique de Sapiens. Une époque, de ce point de vue enthousiasmante où, qui plus est, tous ces « petits », « moyens » et « très grands récits » *scientifiquement nourris, sinon totalement achevés*, tendent à s'emboîter l'un dans l'autre comme des matriochkas, à dessiner en pointillés les linéaments internes d'une classification *objectale* des savoirs, et peut-être même à esquisser un ou plusieurs *sens*²⁰ pensables des processus considérés ? Toutes choses qui ne peuvent pas ne pas intéresser une philosophie se portant à la hauteur de notre temps. Nous renvoyons à ce sujet le lecteur au chapitre de notre livre *Dialectique de la nature : vers un grand Rebond ?* (Delga, 2023) intitulé *La fin des Grands Récits, vraiment ?* ainsi qu'au T. III de *Lumières communes (Sciences et dialectique de la nature)* et aux articles dédiés parus dans *Etincelles*, notamment sur Teilhard de Chardin.

18 Sans exclure l'idée d'un possible échec final de la révolution prolétarienne mondiale, ce qui mènerait l'humanité au triomphe glaciaire de l'exterminisme : *le négatif peut hélas remporter la finale*, mais le fait même qu'il existe du « négatif » et du « positif » dans l'histoire, voire dans l'évolution naturelle, montre que le pessimisme historique le plus accablant réactive l'idée de sens au moment même où il croit l'invalider radicalement !

19 Que ne s'interdit nullement la bourgeoisie quand il s'agit par ex. de présenter la « construction européenne » et l'« Union transatlantique » comme le sens lumineux de l'histoire, le vieux « roman national français » républicain étant balayé, non pas au profit d'une étude scientifique de l'histoire de France dans l'esprit fort peu mythologique du matérialisme historique, mais au profit d'un *Grand Récit européen et/ou atlantique* où Charlemagne, la *Mitteleuropa* des Habsburg, le Débarquement US salvateur et le trio Schuman-Adenauer-De Gasperi ont remplacé Jeanne d'Arc, Jaurès et Moulin ! Bref, *ce qu'on reproche au « grand roman national français », c'est moins d'être un roman national que d'être un roman national*. Voilà où s'arrête une « déconstruction » qui ne déconstruit jamais que le passé (qu'il est courageux de s'en prendre aux puissants d'hier pour courtiser les puissants du jour !) que pour mieux fortifier les mythologies du présent ; à commencer par l'idée même de « déconstruction », purgée de toute ce qu'elle avait de stimulant chez Derrida.

20 ... ou contre-sens, voire non-sens *objectifs*, et nullement rêvés, car qui dit sens ne dit pas sens unique !

- ... *fluidifie dialectiquement et repense ontiquement*, au rebours de ce que propose l'*Esthétique transcendantale* de Kant, les notions d'*espace et le temps*. Car si pour l'éminent physicien newtonien qu'était Kant, l'espace et le temps sont des invariants indépendants de la réalité matérielle (des corps) et immanents à l'esprit humain (de même que les catégories de l'entendement et que les Idées de la raison pure), ce qui les cantonne de fait dans la sphère subjectale, la Relativité d'Einstein d'une part, la psychologie génétique du XXème siècle d'autre part (Vygotsky, Wallon, Freud, Piaget...) ont à la fois dialectisé et rematérialisé ces notions cardinales de la Mécanique, mais aussi de l'approche des fonctions sensori-motrices humaines. D'une part, Einstein s'est servi de la géométrie de Minkowski pour connecter l'espace au temps en produisant la notion moderne de l'espace-temps, puis il s'est saisi de la souple géométrie de Riemann pour introduire la variation dans les cadres spatio-temporels que Newton, puis Kant, avaient cru devoir dissocier radicalement des masses et des processus matériels. La physique relativiste a ainsi arrimé lesdits cadres spatio-temporels à la matière conçue *stricto sensu*, si bien qu'un physicien plus récent comme Gilles Cohen-Tannoudji, propose carrément de parler désormais, de manière ouvertement dia-matérialiste, de *matière-espace-temps*. D'autre part l'approche éminemment constructiviste et dynamique du psychisme qui caractérise la psychologie du XXème siècle a permis d'établir que les catégories d'espace et de temps, comme celle de « substance » (la catégorie cognitive de la « *permanence de l'objet* » eût dit Jean Piaget) sont construites au cours de l'enfance, donc éminemment variables et non pas innées et immuables. Ce qui du reste ne fait pas disparaître l'astucieuse approche kantienne des « transcendants » de la connaissance, mais montre que cette approche doit être, non pas abandonnée mais repensée à partir de nos *opérations* sur les objets... Lesquelles dépendent à leur tour de la nature et de la configuration des objets eux-mêmes car, pour nous faire entendre, on ne travaille pas le bois comme on forge le fer : qui peut en effet douter que les mesures covariantes de temps, de masse et d'espace que permet de prédire la Relativité générale, par ex. à propos de la parallaxe de Mercure, de tel trou noir galactique géant ou de tel effet de « lentille cosmique » déformant l'image télescopique du ciel profond, existent tout-à-fait indépendamment de ce que notre esprit se figure ou ne se figure pas à leur sujet ? C'est même à comprendre comment se construisent et fonctionnent les « transcendants » mentaux (notamment perceptifs) propres à chaque type d'animal en fonction de ses modes d'activité ordinaires, espèce humaine comprise, que le psychologue soviétique Alexis Leontiev a consacré les brillantes recherches de psychologie matérialiste qu'expose son *Essai sur le développement du psychisme* récemment republié chez Delga : il n'aura pas dû pour cela renoncer à l'idée de transcendantal, il a plutôt dû repenser et dynamiser cette dernière à partir du concept marxiste éminemment non-kantien de *reflet psychique de l'activité pratique*.

Conclusion d'étape : pour un bilan dia-matérialiste de la Critique kantienne de la raison théorique

Plutôt que de résumer fastidieusement nos remarques précédentes, nous suggérons au lecteur de parcourir ou de relire successivement...

a) ... le passage intitulé *Critique de l'épistémologie kantienne* dans le T. 1 des très utiles *Textes choisis* de Hegel que Lefèbvre et Guterman ont publiés en 1968 dans la collection *Idées* de Gallimard (p. 65, par ex.) ;

b) ... le commentaire, que j'ai moi-même proposé du passage de Kant à Hegel (puis de Hegel à Marx-Engels) dans le T.1 de *Lumières communes*. Cf. en particulier l'éclairante *Lettre à Charles Grave* où Kant expose la ligne stratégique de sa novation philosophique « critique ».

Pris ensemble, ces deux écrits, l'un de Hegel sur Kant, l'autre de Kant sur lui-même, dessinent de manière frappante la *dynamique historique d'ensemble qui fut celle de la grande philosophie allemande classique* et qui a finalement débouché sur la dialectique révolutionnaire de Marx-Engels : confrontée à ce résultat aussi déplaisant qu'imprévu, l'« idéologie allemande » (au sens large, il faudrait y intégrer le Danois Kierkegaard) a tenté de contre-attaquer et de renverser la vapeur dans un sens réactionnaire avec Schopenhauer, Nietzsche et Heidegger (ce dernier devant pour cela renier

minablement son ami Husserl) ; cela par une forme d'auto-destruction de la raison classique allemande, de rupture culturelle totale avec l'élément logico-scientifique, qui disparaît presque entièrement chez Kierkegaard, Nietzsche ou Heidegger, et d'une polémique ultra-réactionnaire obsédante contre le rationalisme, les Lumières, « la » technique et la démocratie que dénonceront lucidement et parallèlement par la suite le marxiste hongrois Lukács et le marxiste français Georges Politzer. Kant se conçoit en effet comme le lucide liquidateur newtonien de la grande métaphysique du XVIIème siècle, celle des Descartes, Spinoza, Leibniz et Malebranche, voire Hobbes, c'est-à-dire de leur tentative de grand style de relancer la culture philosophique héritée d'Aristote/Ptolémée mais frappée au cœur, avec le finalisme aristotélicien, par la survenue de la Révolution galiléo-copernicienne. Dans sa concise épistole à C. Grave, Kant suggère en effet que la clé de son « criticisme » est la « dialectique transcendante » elle-même centrée sur les « antinomies de la raison pure » qui constituent en somme la plaque tournante de la *Critique de la raison pure*. Surmontant son néo-leibniziannisme initial (il fut élève du post-leibnizien Wolff), ne sachant finalement que faire de ses très anticipatrices études « précritiques » (en particulier de l'*Essai pour introduire en philosophie le concept de grandeur négative*), Kant constate que, faute de pouvoir jeter l'ancre dans l'expérience sensible, les grands débats métaphysiques que nous avons énumérés plus haut²¹ ne pourront jamais être menés à bien et que, si l'on campe sur le terrain stérile de la spéculation (de la « raison pure ») au lieu de se replier sur l'étude des « phénomènes », on peut scandaleusement « prouver » à la fois les deux thèses métaphysiques opposées à la manière des sophistes et des sceptiques antiques ; et c'est bien ce que fait Kant tour à tour dans les « Antinomies » que présente sa dialectique transcendante à deux battants. Si bien que le logicien rigoureux qu'était Kant est alors confronté au « scandale de la raison entrant en contradiction avec elle-même », et pis encore, à cette irritante « dialectique transcendante » qui oblige la raison pure à réitérer sans cesse illusoirement, telle Sisyphe ahanant sous son rocher, des débats métaphysiques redondants dont il est pourtant établi – la *Critique de la raison pure* n'y changera rien et Kant en est conscient ! – qu'ils n'ont aucune conclusion scientifique possible ! Pour sortir de ce double « scandale », il n'y avait d'autre ressource, aura loyalement cru Kant, que l'agnosticisme « critique » dont nous avons vu qu'il s'avèrera pire que le mal auquel il voulait remédier ; et que, par une cruelle ruse de l'histoire des sciences, ses interdits heuristiques les plus « critiques » (repris et aggravés par le « positivisme » et portant notamment sur les questions d'origine) se seront vite fracassés sur de cruels démentis... observationnels ouvrant aux sciences des continents insoupçonnés !

Quels ont alors été les « points de butée » auxquels s'est heurté Kant et qu'auront par la suite tenté de franchir Hegel (de manière inconséquente car encore idéaliste), puis Engels et Marx, l'histoire au long cours de la philosophie résultant d'un « travail du négatif » bien plus « cumulatif » et constructif qu'il n'est académiquement bien vu de le reconnaître ?

Le premier point est que dans son brillant essai « précritique » sur le bon usage des « grandeurs négatives en philosophie »²², Kant s'est contenté de dissocier la plate contradiction logique traditionnelle de l'opposition dynamique entre forces opposées ; il a ainsi raté l'importance stratégique de la *négation de la négation*, et avec elle d'une possible contradiction dialectique, dynamique *et matérielle*, voire *physico-mathématique* associant ontologiquement attraction et répulsion, positif et négatif, conscient et inconscient, etc. ; du même coup Kant aura manqué le « branchement » possible et proprement dia-matérialiste entre le monde formel de la logique et le monde matériel des antagonismes de forces, c'est-à-dire ce que Hegel appellera la « *contradiction comme racine de toute vie et de tout mouvement* ». Un appareillage logique sans lequel il eût été impossible à Marx de professer un jour que la lutte des classes est motrice de l'histoire...

21 Le monde a-t-il été créé ou existe-t-il de toute éternité ? Est-il fini ou infini spatialement et temporellement ? Est-il divisible à l'infini, donc continu, ou bien composé d'indivisibles ? L'homme dispose-t-il d'un libre arbitre ou ses actes sont-ils tous déterminés par l'enchaînement mécanique des causes ?

22 Alors qu'il s'agit d'un fulgurant texte pré-dialectique et quasi matérialiste : même la possibilité d'un inconscient psychique s'y dessine en creux !

Le second point, c'est que, pour reprendre les mots cruels (et assez injustes, du reste) de Hegel à l'encontre de Kant, ce dernier *a manqué de courage théorique* en faisant preuve d'un excès de « *tendresse pour les choses* » qu'il a voulu garantir à tout prix de la contradiction. Au lieu de saisir que la contradiction travaille la « raison pure » elle-même et de chercher les voies d'une *Grande Logique dia-réaliste*²³, le criticisme aura préféré séparer la raison de la contradiction et la « Critique », cette rationalité sèche, a au contraire conçu la Dialectique comme une logique de l'illusoire. Kant a donc déchargé « les choses », la réalité, le monde, l'être, de la méchante contradiction, et il a renvoyé cette dernière aux illusions à la fois subjectives... et rationnelles d'une « dialectique transcendante », c'est-à-dire qu'il en a chargé en définitive la raison « pure », ce noyau dur de la pensée !

A l'inverse, Hegel s'attribue, non sans raison, l'audace intellectuelle d'avoir réinstallé le contradictoire au cœur d'une grande logique redynamisant la raison, la nature et l'histoire. Or, cette dynamisation de la logique ne pouvait être en aucune façon un dynamitage pur et simple car, comme nous l'avons montré au chap. IV du T.1 de *Lumières communes*, la dialectique ne confère pas au dialecticien le privilège ridicule de « se » contredire en affirmant froidement qu'*un jeune vieillard assis-debout est en train de déchiffrer sans le lire un livre pas encore écrit*. En effet, *la dialectique ne détruit pas le principe de non-contradiction*, ce pilier de la logique formelle classique depuis Parménide et Aristote : elle le refonde ontologiquement et le redynamise dans la lignée du dernier Platon, non pas celui de la « Théorie des Idées » incurablement métaphysique que défend encore *La République*, notamment son dernier livre, mais celui du puissant dialogue intitulé *Le Sophiste* qui s'achève sur le constat que « *l'étant, c'est l'autre* » et qu'il faut concevoir solidairement ces « genres » cousins de l'étant que constituent le Mouvement, le Repos, le Même et l'Autre, ou *non-être de relation*. Cette redynamisation de la, ou plutôt « du » Logique permet aussi la rationalisation de la contradiction, elle est inséparable de l'élaboration par Hegel de la catégorie stratégique de *négation de la négation* qui solidarise l'identité et la différence, qui loge l'infini au cœur de la finitude et qui montre le caractère dynamique de toute identité : l'identité est processuelle et le processus n'est pas nécessairement facteur de reniement dés-identificateur. Par ex. le développement spiral qu'évoque le hégélianisme n'est pas plus le développement linéaire plat de l'évolutionnisme bourgeois, type Marquis de Condorcet, qu'il n'est sot sautellement sur place ou morne éternel retour du même.

Comme on le voit, le « criticisme » est encore trop métaphysique, dogmatique... et insuffisamment « critique ». Le matérialisme dialectique concevra la « critique », voire la « *Critique de la Critique critique* » pour reprendre l'expression sarcastique de Marx, de manière plus conséquente. D'une part, pour sortir du criticisme kantien, il faudra, non pas le bousculer du dehors, à partir d'un regard surplombant, mais, à l'instar de ce qu'a fait Hegel à propos de Kant, *pousser sa logique jusqu'à son terme, c'est-à-dire... jusqu'à en sortir* ; et pour cela, il faudra commencer par *déduire les catégories kantienne*s (et ci-devant aristotéliennes !) *les unes des autres*, donc produire une « Grande Logique » déroulant et articulant ce que Hegel appellera l'*auto-développement de la chose même* ; puis déborder cette Grande Logique encore idéaliste en lui associant des notions post-hégéliennes, voire radicalement non hégéliennes comme celles de *reflet cognitif*, de *dialectique cognitive du concret et de l'abstrait*²⁴, de contradiction *antagonique ou non antagonique* (Marx, Lénine, Mao, Sève...), voire, suprême blasphème qui épouvante encore tant de « matérialistes » contemporains, de *dialectique de la nature* et d'ontologie dia-matérialiste dûment appuyée sur le développement des sciences fondamentales.

23 Au risque d'aboutir à cette dialectique objective que Lénine définira, dans ses *Cahiers sur la Logique* de Hegel, comme l'« *étude de la contradiction dans l'essence même des choses* ».

24 Cf sur ce point la lumineuse *Introduction à la méthode de la science économique* écrite par Marx en 1857. Débordant la logique hégélienne comme Hegel avait su déborder la gnoséologie kantienne, Marx met en parallèle une dialectique subjectale, celle du savant économiste qui part des abstractions pour aboutir à un « concret de pensée » (*Gedankeskonkretum*) reproduisant le développement sur le plan mental, et une dialectique objectale, celle du développement historique réel, qui permet à l'économiste matérialiste de fonder ses abstractions scientifiques telles que « argent », « marchandise », « travail abstrait », sur des processus d'abstraction et de généralisation à l'œuvre dans les processus historiques réels. Bref, il existe à la fois, et de manière croisée, du « concret de pensée » et de l'« abstraction réelle » si bien que l'ontologie de l'abstraction vient étayer la théorie matérialiste du connaître, et vice-versa...

Enfin il faut saisir que la critique objective véritable n'est pas tant celle que produit, de l'extérieur, un distingué Critique, fût-il l'un de ces pédants « Critiques critiques » Jeunes-Hégéliens dont se gaussèrent Engels et Marx. De la sorte, *toute critique réellement ajustée est autocritique de la Chose même* : elle est saisie du développement dialectique objectif de « la chose même » qui est soumise à critique : c'est-à-dire saisie conceptuelle de son *autodynamique* essentielle de manière à s'emparer solidement du fil rouge révolutionnaire par lequel une réalité *naît, se développe et meurt* en s'autodétruisant, en se laissant détruire du dehors, ou en passant dans une autre réalité plus riche en vertu de ses puissances immanentes ; par ex. il faut comprendre, comme l'a fait génialement le *Manifeste du Parti communiste*, comment « *la bourgeoisie produit elle-même ses propres fossoyeurs* » en la personne des prolétaires ou comment, à notre époque, le capitalisme exterministe tend également à *fossoyer ses propres producteurs*, prolétaires et paysans, quitte à aggraver ses contradictions systémiques²⁵. Si bien que la critique du kantisme ne consistera pas à pourfendre à longueur de temps Kant et le « néokantisme » : elle doit plutôt partir des contradictions théorico-culturelles que Kant avait objectivement à traiter et dont son génie n'est pas totalement venu à bout, contradictions que Hegel d'abord, sur des bases idéalistes, puis Marx et Engels sur des bases matérialistes ont reprises en prolongeant tour à tour, puis en « débordant » l'effort inconséquemment rationaliste dont l'agnosticisme kantien fut un moment progressiste, en ce qu'il invalida la métaphysique, ma aussi un moment profondément instable et désormais partiellement révolu.

De l'universalisation de l'universalisme pratique

Mais Kant ne fut pas seulement l'architecte de la grandiose *Critique de la raison pure* qui porte pour l'essentiel sur la théorie de la connaissance. On lui doit aussi des travaux révolutionnaires sur l'éthique (*Critique de la raison pratique, Fondements de la métaphysique des mœurs, Doctrine de la vertu...*), sur la théorie de « *la religion dans les simples limites de la raison* (« blossen Grenzen »), sur la pensée politique (notamment le très sous-estimé *Projet de paix perpétuelle*), l'esthétique (*Critique de la faculté de juger*), dont Kant est pour ainsi dire « le » fondateur, et, plus globalement, sur la philosophie générale du *sens* et de la finalité. Ce serait pure forfanterie pour les marxistes que d'expédier tout cela dans les poubelles de l'histoire en déclarant de manière primitive « *laissons là ce fatras idéaliste !* ». Comme nous venons de le rappeler, le critique marxiste doit, non pas stationner paresseusement « en deçà » ou à côté de son objet d'étude, mais le « transpercer » à la manière des rayons X pour en extraire tout ce que son étude peut apporter de nos jours pour continuer d'avancer vers des Lumières partageables.

La critique marxiste de l'œuvre de Kant est cependant compliquée parce le fait qu'elle a été historiquement perturbée ou parasitée par deux erreurs symétriques : la première, d'esprit dogmatique et sectaire, a consisté à dire que, Marx ayant fondé une philosophie d'orientation scientifique, la « question hégélienne », et a fortiori la question kantienne étaient réglées d'avance si bien que les œuvres respectives de ces deux géants de la pensée ne pouvait plus intéresser, au mieux, que l'histoire de la philosophie prise au sens le plus plat... et le moins philosophique du mot. Andréi Jdanov, l'implacable bolchevik qui parlait – et avec quelle suffisance ! – au nom d'un léninisme philosophique qu'il ne maîtrisait qu'en surface, déclarera même glacialement que « *la question Hegel est réglée* » alors que Lénine avait dûment averti ses camarades, dans ses *Cahiers sur la dialectique*, que « *nul ne peut se dire marxiste sans avoir étudié à fond la Logique de Hegel* »...

La deuxième approche, franchement réformiste, s'est saisie des ainsi-dites « lacunes du marxisme », non pour les combler à partir de ses propres bases dia-matérialistes tout en étendant les études marxistes à de nouveaux sujets, mais pour « revenir à Kant » au sens banalement révisionniste que le réformiste allemand Bernstein donnait à cet adjectif. Très prisé des professeurs sociaux-démocrates de la Deuxième Internationale, ce « retour à Kant », qui fut aussi, à quelques nuances près, celui de certains physiciens quantiques des années 1930, n'aura apporté aucun progrès épistémologique, bien

²⁵ Ou comment à l'inverse, hélas, en phase d'intense putréfaction impérialiste, et en l'absence durable de nouvelles révolutions prolétariennes, *la bourgeoisie (impérialiste) détruit ses propres producteurs* prolétariens !

au contraire : il aura seulement consisté à abandonner le matérialisme et le réalisme philosophiques pour rallier l'agnosticisme kantien (agnosticisme que partagera Heisenberg dans son interprétation de la Mécanique quantique) ; comme Engels, puis Lénine, nous avons ci-dessus rejeté cette approche à la fois néo-kantienne et néopositiviste qui constitue une régression majeure par rapport à l'apport de Hegel, et plus encore par rapport à celui de Marx et d'Engels. Nous avons au contraire tenté de mettre en œuvre méthodiquement ce qu'implique méthodologiquement l'observation d'Engels selon laquelle...

« ... à toute découverte scientifique faisant époque, le matérialisme doit changer de forme ».

De *forme*, donc, et nullement de *contenu* principal, une restriction qui suffit pour combattre à la fois le dogmatisme, qui fétichise et embaume les formes mortes, et le révisionnisme, qui renie les contenus substantiels pour « faire moderne » et se faire adouber par l'idéologie dominante !

Sur le plan éthique et théorico-politique, le *néokantisme* cher à la Deuxième Internationale qui, dans le même temps, enterrait, avec Bernstein puis Kautsky, la *Dialectique de la nature* d'Engels, ou la *Critique du programme de Gotha* de Marx (c'est-à-dire la théorie marxiste de l'Etat !), *n'aura rien apporté de substantiellement neuf* si ce n'est l'idée, fort régressive par rapport au marxisme, que l'ordre des « faits » (notamment socioéconomiques) étant incapable de rendre raison de l'ordre éthico-politique des impératifs catégoriques, le socialisme-communisme est moins une tendance objective du développement historique qu'une pure exigence morale ou, si l'on préfère, qu'un simple idéal régulateur de la raison : on évoquerait plutôt aujourd'hui de manière ronflante ces fameuses « valeurs de gauche » dégoulinantes de « générosité » ostentatoire à la Mitterrand dont se gargarisent régulièrement les réformistes sociaux-démocrates (ou bien les gauchistes amateurs de socialisme utopique) ; ce qui les conduit tout droit à l'idée que, « la perfection n'étant pas de ce monde », et le mesquin et sordide monde réel se situant sur un tout autre plan ontologique que le brillantissime « monde des valeurs » esthétiques, politiques et morales, celles-ci n'ont surtout, dans la pratique, qu'un usage décoratif et rhétorique servant surtout, de manière machiavélique, à faire rêver « le peuple de gauche » le temps d'une élection pour le conduire à « bien voter ». Le scrutin à peine clos, on appellera aussitôt ledit « peuple de gauche », toujours si naïvement docile envers ses chefs bien-aimés, les Mitterrand, les Rocard, les Jospin, les Hollande (les Mélenchon ?), à « faire preuve de réalisme » en se contentant du brouet favori des réformistes : 1/10^{ème} de réformettes sociales, ou à défaut, « sociétales », et 9/10^{èmes} de contre-réformes brutales commanditées par l'UE et par le MEDEF ! Dans la pratique, il faudra surtout accompagner « de gauche » le capitalisme et les guerres impérialistes (pardon, la « défense de la démocratie contre les populismes ») au moyen d'un saupoudrage social accompagné de grandiloquentes leçons de morale et de « bon goût »²⁶. Quant aux accompagnateurs gauchistes de la social-démocratie, trotskistes et autres mouches du coche anarchisantes, ils rêveront les yeux ouverts de « révolution permanente » (en pratique, de... la permanence de la non-révolution !) tout en combattant de fait toute révolution concrète émergeant ici et là avec ses inévitables, mais substantiellement passagères, limites nationales...

Ce n'est évidemment pas de ce côté-là qu'il faut chercher aujourd'hui l'intérêt éthique, esthétique, axiologique ou politique du kantisme et *nul ne proposera ici d'édulcorer le matérialisme historique, ou de relancer le « socialisme utopique » pré-marxiste sous prétexte de revaloriser l'approche*

²⁶ On pense à Mitterrand : après le bref été « social » 1981 surtout destiné à mettre le PCF « dans le vent », cet artiste de la manip politique supprima l'échelle mobile des prix et des salaires (83, « tournant de la rigueur » lié à la décision de créer l'euro et d'aligner le « franc fort » sur le deutsche Mark), fit passer de justesse le Traité de Maastricht avec l'aide de Chirac et Giscard, aida Reagan à implanter ses euromissiles tournés contre l'URSS, perpétua la « Françafrique » néocoloniale (Ruanda), fit abattre par le GIGN le chef de file de la gauche canaque (Eloi Machoro) et soutint les guerres à répétition des USA contre l'Irak, puis contre la Yougoslavie. Et, pour faire diversion à ses trahisons sociales et nationale, ce tortueux personnage qui fut à Jaurès ce que Sarkozy devint à de Gaulle, ouvrit les médias d'Etat au FN pour jeter un os à ronger à la « gauche » militante trahie. Le tout en battant scientifiquement des cils la main sur le cœur, en célébrant les « valeurs de gauche » et en s'arrogeant constamment le monopole de la « générosité », lui qui avait des glaçons dans le sang et qui ne cessa de fréquenter des nazis comme l'ex-milicien Touvier. Il est affolant que le « peuple de gauche n'ait vu que du rose dans tout cela. Résultat, la masse des ouvriers et des employés actuels sont éccœurés par la « gauche » et ne votent plus pour ces caricatures de socialisme et de communisme que sont les apparatchiks euro-formatés du P.« S. » et du P.« C. »F...

kantienne des sphères morale et politique. Avançons ici l'hypothèse rectrice selon laquelle la réflexion kantienne est d'un haut intérêt éthique, théorico-politique et esthétique précisément parce qu'elle « tient » ferme sur la ligne pleinement humaniste de l'autonomie des sujets, des Lumières partagée et de l'universalisme conséquent : sur tous ces points, qui sont de première importance à l'heure des outrecuidants « suprémacisme » trumpiste, de l' « unilatéralisme » étatsunien revendiqué et du cynique « exceptionnalisme » israélien, le marxisme n'a pas à reculer d'un pas sous prétexte de « matérialisme » vulgairement confondu avec un plat relativisme moral, esthétique ou politique « petit-bras » et consternant de platitude. Pourtant, l'exigeante réflexion kantienne ne pouvait donner tout ce qu'elle promettait parce qu'elle manque – et ne pouvait pas manquer dans les conditions théorico-politiques d'émergence qui étaient les siennes – d'une analyse dia-matérialiste des antagonismes de classes et de leur nécessaire dépassement *objectivement* porteur d'universalité *effective*. Ne pouvant aucunement sauter par-dessus l'époque des révolutions libérales bourgeoises, et encore moins faire fonds sur des sciences socio-historiques, socioéconomiques, ethnologiques, psychologiques et anthropologiques alors plus que balbutiantes, ignorant tout de l'analyse matérialiste de la logique capitaliste du reste encore largement latente, l'entreprise axiologique kantienne ne pouvait en effet miser que sur une approche semi-providentialiste du *sens*, ou, plus subtilement, sur une philosophie du « *comme si* »²⁷ (*als ob* en allemand) ; de même qu'elle ne pouvait prendre appui, en pratique, sur l'engagement tendanciellement universaliste du prolétariat international allié aux peuples opprimés en vue de l'avènement d'une société enfin humaine, c'est-à-dire permettant l'accomplissement *effectif* de l'universalisme moral et facilitant matériellement l'accès de tous au Beau ou au Sublime. Le communisme n'est autre chose en effet, quand il est conçu de manière dia-matérialiste, que le *combat de classe prolétarien mené jusqu'à son terme, le seul qui puisse mettre fin de façon non illusoire à la lutte des classes, celui d'une société affranchie de l'exploitation de classe, de l'oppression nationale qui l'accompagne généralement, sans parler de la domination sexuelle dénoncée de manière pionnière par Engels dans L'origine de la famille, de la propriété et de l'Etat.*

Matérialisme et axiologie.

Après Rousseau, dont le *Contrat social* justement admiré par Kant commence à raison par « *écarter tous les faits car ils ne touchent point à la question* », celle des conditions générales et *a priori* d'une société juste, l'auteur de la *Métaphysique des mœurs* a durci l'opposition radicale entre le domaine du *fait*, qui intéresse les sciences empiriques et mathématiques (au sens où il existe des faits géométriques ou astronomiques), et celui du *droit*, qui concerne l'éthique, la politique, voire l'esthétique : de manière plus globale, ce que nous appelons aujourd'hui l'*axiologie*, c'est-à-dire la réflexion philosophique sur les « valeurs » du bien, du beau, du juste et du sublime (« *das Erhabene* » en allemand) n'a que faire, du moins en première instance, de l'ordre empirique des faits car ceux-ci nous présentent en vrac des sociétés, des comportements humains, des spectacles naturels, des tableaux artistiques, etc. justes *et* injustes, beaux *et* laids, bons *et* méchants, justes *et* injustes, grandioses *ou* ignobles, magnifiques *ou* lamentables ; et si nous n'avons pas, pour classer et discriminer axiologiquement ces faits, quelque idée ou intuition préalable de ce qui est bon et de ce qui est mauvais, juste ou injuste, beau ou laid, sublime ou grotesque, etc., sur quelle base non-arbitraire pourrions-nous orienter notre sélection, notre « critique » des faits bons ou mauvais, laids ou sublimes, etc. ? Par ex. on ne saurait déduire les droits fondamentaux de l'homme de ce que les sociétés présentent comme tels, et qui n'est au mieux qu'une jurisprudence (à l'instar de l'antique Code d'Hammourabi...), car on fétichiserait alors ce qui domine de manière écrasante (« *L'homme est né libre*, écrivait Rousseau, *et partout il est dans les fers* »), à savoir le *fait accompli* des tyrans, et surtout, la domination ô combien factuelle des classes dominantes, qui présentent invariablement leurs usurpations, leur impudence assassine et leurs privilèges sordides comme « légitimes » en confondant sciemment leur légalité égoïste avec la « légitimité » : ainsi procède par ex. le *Loup* du fabuliste

²⁷ Agis toujours « comme si » ce que tu fais pouvait comporter un effet naturel ou historique bénéfique... tout en sachant que cette espérance est indémontrable et peut être parfaitement vaine. Par ex. agis « comme si » Dieu et l'au-delà existaient, et comme si tu pouvais accéder post-mortem à une forme de Purgatoire régénérateur mais, a) ne fais pas ce que tu fais pour obtenir une récompense céleste et b) sache qu'il est fort possible que Dieu et l'au-delà n'existent pas.

quand il impose à l'*Agneau* sa « raison du plus fort », qui est comme on sait « toujours la meilleure ». Comme l'indiquait déjà Rousseau dans le fulgurant chap. III du premier livre du *Contrat social*,

« On pourrait trouver une méthode plus conséquente, mais non pas plus avantageuse aux tyrans ».

C'est ainsi que Kant distinguera toujours, comme l'avait déjà entrepris Rousseau, l'*anthropologie* – qui doit viser à propos des faits humains au type d'objectivité universelle qui est celui des sciences naturelles et qui, de ce fait, doit toujours rester « froide » et s'interdire de porter des jugements de valeur sur son objet d'étude – du champ de la *raison pratique* et de la justice, « *ce doute sur le droit qui fonde le droit* », comme dira dialectiquement le philosophe français Alain. Car encore une fois, du seul fait qu'une chose existe et qu'elle domine massivement l'histoire, voire la « préhistoire » humaine, il ne s'ensuit nullement qu'elle soit juste : excellent remède critique contre le conformisme social, donc, que ce *distinguo* réellement central dans le kantisme, comme dans le rousseauisme républicain. Il se pourrait même, à la rigueur, qu'il n'y eût jamais eu de Juste ni d'acte juste – et véritablement *désintéressé*, car tant d'actes « bons » relèvent seulement de l'ostentation de vertu ou de la sirupeuse « bonne conscience » ! – depuis les tout débuts de l'humanité que cela ne changerait rien au contenu et au caractère universellement impérieux de la justice et du devoir moral. Jusque-là, comment le révolutionnaire, voire le réformiste un peu sincère, ne souscriraient-ils pas tous deux à cette injonction rousseauiste-kantienne à l'esprit critique, au non-conformisme et au devoir constant de marcher, comme disaient ensemble Lénine et Zinoviev, mais aussi Romain Rolland en 1914 « contre le courant » ? Seulement, de cette opposition entre ce qui est *de facto* et ce qui vaut *de jure*, découle facilement une approche idéaliste, voire métaphysico-religieuse de la morale, de la politique ou de l'esthétique, un peu dans l'esprit de ce que déclarait Montesquieu, magnifiquement du reste, au début de *L'esprit des lois* :

« Déclarer qu'il n'y a rien de juste et d'injuste que ce qu'énoncent les lois positives, c'est déclarer qu'avant qu'on n'eût tracé le cercle, tous les rayons n'étaient pas égaux ».

Bref, une forme de platonisme séparant l'ordre transcendant des « Idées » pures, qui serait celui du droit, de l'ordre empirique des faits impurs, n'est alors pas loin, ce qui semble rabattre le *distinguo* kantien vers l'utopisme assumé de *La République* platonicienne ou de ses émules modernes (méthodologiquement parlant) du *socialisme utopique* qui, comme Fourier, Cabet et bien d'autres à la suite de Thomas More et de son *Utopie*, n'avaient cure d'étudier précisément les dynamiques contradictoires du monde capitaliste et qui élaboraient en chambre des conceptions politiques égalitaires sans prendre appui, ni sur le puissant levier de la lutte des classes, ni sur le mouvement pratique et « réellement existant » du prolétariat : concrètement par ex., ce type de socialistes ne fera rien pour participer au combat risqué du prolétariat pour les salaires, pour les droits acquis, pour l'organisation de partis et de syndicats de classe nationaux ou internationaux et encore moins pour la création d'Etats ouvriers et paysans défendant crânement leur droit à l'existence : le socialiste utopique parfait se contentera de publier ses rêveries et de les enseigner ex-cathedra aux prolétaires qui voudront bien s'en instruire et c'est à quoi s'emploieront par ex., de manière typiquement paternaliste, l'« industrialiste » Saint-Simon ou son éminent disciple positiviste, le mathématicien Auguste Comte.

Le renversement de ce positionnement idéal-métaphysique doit alors être cherché, semble-t-il, du côté du *réalisme cynique* ou de ce que l'on appelle aujourd'hui la *Realpolitik* ; à l'instar de ce qu'enseignait Machiavel, le très « florentin » auteur du *Prince*, ce « réalisme » ostensiblement anti-idéaliste et anti-utopique se veut « pragmatique » et il entreprend de fonder la grande politique sur « ce qui réussit » indépendamment de toute « idéologie » : on pense à la formule du dirigeant néo-communiste chinois Deng Xiaoping qui, adaptant à sa langue et à son pays la formule du ministre louis-philippard Guizot (grand persécuteur « libéral » de Marx, soit dit en passant !) « *Enrichissez-vous par le travail et par l'épargne !* », déclarait aux communistes chinois des années 1960, au grand dam de Mao (lequel refusait au contraire que la Chine « changeât de couleur » et était prêt à user pour cela de n'importe quels moyens, y compris de procédés se retournant *in fine* contre la finalité poursuivie) :

« Qu'importe qu'un chat soit noir ou blanc pourvu qu'il attrape des souris » !

Une telle approche détruit toute moralité car, non seulement elle sanctifie nécessairement l'opportunisme, le carriérisme, le court-termisme, le pragmatisme myope propres au capitalisme (ce système faussement efficace dont Marx disait qu'il « *ne produit la richesse qu'en épuisant ses deux sources, la Terre et le travailleur* »), et l'idée délétère que « la fin justifie n'importe quel moyen²⁸ », non seulement, comme le souligne Kant, elle sape toute « politique morale » à l'avantage d'une « morale politique » taillée sur mesure pour servir le pouvoir en place quel qu'il soit (est bon, en dernière instance, tout ce qui sert le Prince...), mais elle détruit toute idée conséquente et tant soit peu stable du bien et du mal, du juste et de l'injuste, du beau et du laid, puisqu'il suffit que le pouvoir (ou que les modes esthétiques) change pour que la vertu d'hier se transforme en vice d'aujourd'hui et pour que l'immondice devenu « tendance » supprime le chef-d'œuvre subitement ringardisé, ce que ne favorise que trop notre société bourgeoise en voie de putréfaction généralisée. « Plaisante vérité qu'une rivière borne : vérité en-deçà des Pyrénées, erreur au-delà », notait déjà Pascal dans ses *Pensées* !

Ce qui débouche, non pas sur une approche scientifico-matérialiste de la réalité, comme l'exige le marxisme-léninisme (qui n'est en rien un opportunisme cynique) – la science exigeant par destination l'universalité et l'objectivité de ses énoncés, mais sur un relativisme navrant, suiviste et totalement subjectiviste : triple impasse logique, scientifique et éthico-politique, donc.

En réalité, à y regarder de près, *idéalisme utopiste et réalisme cynique constituent les deux faces de la même pièce métaphysique car un postulat métaphysique implicite ou explicite est commun à l'utopiste et à l'opportuniste* : tous deux se disent en effet que *la perfection n'étant pas de ce monde*, il existe une béance ontique totalement impossible à combler entre l'ordre du concept et celui de la réalité sensible. Simplement l'utopiste en déduit qu'il faut se détourner de ce monde et édifier dans son imagination un îlot de pureté n'existant nulle part (c'est ce que signifie le néologisme grec *Utopia* : *Ou-topia*, l'île qui est « sans lieu »); à l'inverse, et non « au contraire », le pragmatique et le « Realpolitiker » en déduiront qu'« il ne faut plus rêver », qu'il faut « mettre les mains dans le cambouis », « vivre dans la vraie vie » et patauger avec délices dans le Marais et ses éternelles magouilles ! – En réalité, les deux courants, non pas antagoniques mais *symétriques* que forment l'utopisme et le pragmatisme se rejoignent périodiquement quand il s'agit de gagner les élections, puis d'exercer le pouvoir dans une démocratie bourgeoise ordinaire. Là, l'utopie et ses « valeurs » couleront à flots *avant* les élections et l'on verra ainsi Léon Blum, Guy Mollet, François Mitterrand, Lionel Jospin, François Hollande, déverser sans pudeur leur sentimentalisme « valoriel », pleurnicher sur les « plus défavorisés », palabrer sans fin en battant des cils et les yeux tournés vers l'Azur étoilé de l'introuvable « Europe sociale, écologique, pacifique et démocratique », tout cela pour mobiliser, jusqu'à la prochaine trahison, les incurables benêts du « peuple de gauche » ainsi attirés le plus loin possible de ce que devrait être une gauche populaire centrée sur le monde du Travail, donc sur le combat anticapitaliste, antifasciste et antiimpérialiste. Mais sitôt les élections passées, les très

28 Le matérialisme marxiste ne saurait valider cette formule. La fin universelle qu'est le communisme, à savoir l'émancipation solidaire des peuples et des individus, ne peut impliquer que l'usage de moyen qui, à court, à moyen et à long terme, ne détruisent pas et/ou ne dénaturent pas cette finalité. Par ex., si le marxisme accepte la violence révolutionnaire et la dictature du prolétariat, ce n'est pas par goût du sang ou de l'autorité illimitée mais parce que la perspective du fascisme qui accompagne toute contre-révolution réussie, doit être brisée par le prolétariat vainqueur sous peine d'écrasement sanglant de la révolution. La contradiction est alors du côté des contre-révolutionnaires. Cela dit, la dictature du prolétariat doit être régulée, auto-limitée par la nécessité qu'elle ne dégénère pas en pur arbitraire finissant par frapper le prolétariat lui-même tout en permettant à ses ennemis d'investir les appareils du pouvoir ouvrier en finissant, par la rouerie propre à des dirigeants ultra-conformistes comme Eltsine ou Gorbatchev, par installer la contre-révolution à la tête de la révolution., ce qui fut l'essence de la prétendue « perestroïka ». Il faut juste assez de dictature de classe pour rendre possible la démocratie prolétarienne, c'est-à-dire une démocratie de masse pour le peuple travailleur, et juste assez de pluralisme démocratique pour que la contre-révolution n'ait pas, ou presque pas d'espace au sein des organes révolutionnaires : délicat, mais indispensable équilibre : si la dictature prolétarienne devient illimitée, c'est la démocratie populaire qui finit par se dévitaliser car alors les indispensables critiques du camp populaire seront étouffées pendant que les salauds s'infiltreront dans les organes du pouvoir en faisant assaut de conformisme, de dénonciations calomnieuses visant les révolutionnaires les moins dociles. Tout cela résonne, faut-il le dire, avec l'histoire, y compris avec celle des institutions révolutionnaires française sous la Terreur.

décoratives guirlandes rose vif des « valeurs de gauche » sont remisées au grenier... et que vivent alors les compromissions avec le capital, la reptation devant l'impérialisme américain, le clientélisme, les tambouilles et les échanges de clin-d'œil avec l'extrême droite, etc. : je viens là de décrire en bref, on l'avait deviné, les agissements ordinaires de la social-démocratie et de son succédané de plus en plus droitier, le macronisme !

Mais pour le marxisme, c'est-à-dire pour l'approche dia-matérialiste de la réalité sociopolitique adossée à l'élan organisé du prolétariat, le prétendu constat à consonance religieuse selon laquelle « *la perfection n'est pas de ce monde* » (cette « vallée de larmes ») n'est qu'un condensé de pensée métaphysico-religieuse. Disciple sur ce plan de Lucrèce (*rien ne naît de rien, rien ne retourne au néant*), Spinoza (*Dieu, c'est-à-dire la Nature*) et Lavoisier (*rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme*), voire de Hegel en ce qu'il eut de plus rationaliste (*le réel est rationnel, le rationnel est réel*) et surtout d'Engels (*le monde est matière en mouvement et il n'y a pas plus de mouvement sans matière qu'il n'y a de matière sans mouvement*), le dialecticien matérialiste sait que *le réel est tout ce qu'il a à être* et qu'il n'est jamais déclaré « parfait » ou « imparfait » que par rapport aux attentes subjectives infantiles dérisoires de la pensée mythique ainsi que le montre plaisamment Spinoza dans *L'Appendice* au livre I de *L'Ethique*. Le dialecticien matérialiste ne « déplore » donc pas que le réel, la société, etc. soient « déficients » par rapport à l'on ne sait quelles normes subjectives totalement arbitraires (une tempête en Mer celtique se moque de savoir si elle va ou non envoyer par le fond une flottille de thoniers bretons !), il préfère comprendre la logique barométrique des masses d'air tropicales et polaires s'entre-chevauchant et provoquant au passage une tempête du Sud de l'Eire aux côtes du Finistère. La dialectique, que Hegel a déroulée d'un point de vue idéaliste dans sa *Science de la logique*, n'a donc nullement pour but de mesurer un « écart » ontique entre le concept et le réel²⁹, elle sert à saisir *du dedans* le mouvement immanent par lequel une entité ou un processus donnés se développent jusqu'à s'autodétruire et/ou à se surpasser en se redéployant à un niveau plus complexe, plus organisé et, en cela, plus qualitatif, donc plus autonome et « tenant par lui-même » (*selbstständig* dit l'allemand). Dès lors, les valeurs ne sont pas « plaquées » d'en haut sur le réel et les marxistes ne séparent pas radicalement, comme font les idéalistes – et Kant ou Rousseau figurent bien parmi eux de ce point de vue – le « monde réel » du « monde des valeurs », comme si les valeurs n'étaient rien et comme si le sensible ne valait rien. Par ex. c'est ainsi que Marx déclare dans *L'idéologie allemande*, texte marxiste fondateur s'il en fut, que

« Le communisme n'est pas un idéal sur lequel le réel doit se régler ; nous appelons communisme le mouvement réel qui abolit l'état de choses existant ».

A noter que cela ne conduit nullement à régresser par rapport aux justes analyses (en première instance) de Rousseau ou de Kant distinguant sèchement le fait du droit pour combattre le cynisme moral et le conformisme pratique. En effet, le point de vue des marxistes est hautement critique puisqu'il refuse la vision statico-conservatrice du réel et qu'il cherche à saisir en lui le « fil rouge » de son auto-développement, donc de sa possible auto-abolition : c'est-à-dire la seule critique pertinente qui soit, cette *autocritique objective du réel* qui constitue l'essence du processus dialectique et qui advient moins pour abroger la réalité que pour la parachever, puis pour la dépasser selon sa ligne de développement propre (la *logique spéciale de l'objet spécial* dira Marx). Pour cela, il faut dégager, nous dit Lénine « *la contradiction dans l'essence même des choses* » et comprendre comment, en se développant, la chose ou le processus examiné(s) s'affirme(nt) au point de se heurter à ses, à leurs limites, d'être « nié » par elles et/ou de les nier, puis se redéploie selon la *négation de la négation* en s'enrichissant des limites mêmes qu'il vient (ou ne vient pas, s'il a simplement succombé) de s'incorporer, l'identité se concevant alors comme un processus, comme une conquête, et non comme une donnée immédiate que viendrait si fâcheusement bousculer le temps.

On pourra pourtant objecter que cette approche, moins du concept de « valeur » statiquement conçu, que du *processus objectif d' « auto-valorisation » des choses par elles-mêmes* (Marx était un peu

²⁹ ... sinon l'écart *gnoséologique* fort heureusement incommensurable entre le concept de chien et les aboiements de ce tapageur animal : « *le concept de chien n'aboie pas* », dira lapidairement Spinoza !

économiste, semble-t-il...), comme on parle de l'auto-valorisation d'un capital, déplace le problème du fondement des valeurs sans le résoudre ; c'est le problème axiologique du *sens de l'histoire* que discute par ex. Albert Camus dans *L'homme révolté* : pourquoi une chose serait-elle meilleure de se situer dans le courant dominant de l'histoire plutôt qu'à lui faire front puisque, après tout, rien n'indique que demain sera forcément meilleur qu'hier et que, comme nous l'avons vécu, des contre-révolutions peuvent succéder aux révolutions en faisant tourner à l'envers la grande noria de l'histoire ? Or nous avons discuté, et pensons-nous, réglé cette question dans le T. V de *Lumières communes* intitulé *Fin(s) de l'histoire* : c'est bien dans le cours du développement sociohistorique, mais aussi dans le fil du développement des formations de la nature (formations microphysiques, astrophysiques, chimiques, géologiques, biologiques, sociales, psychiques...), ce cours fût-il initialement aveugle et totalement inconscient, que le réel en vient à se « vectoriser » lui-même, soit dans le sens de son auto-affirmation, voire de son auto-dépassement vers plus de complexité, d'universalité et d'autonomie (et dans ce cas on parlera de marche vers le mieux, de révolution, de reformation, de synthèse supérieure, donc d'un *gain de sens* et de *souveraineté sur soi*) soit dans le sens opposé, celui du délitement, de l'implosion, du retour aux éléments dispersés dont il a été tiré, et dans ce cas l'on parlera selon les cas de dissolution, d'*entropie* croissante, voire de *contresens*, de *contre-réforme* ou de *contre-révolution*. C'est ainsi que par ex. Freud finira, non sans résister quelque peu à cette idée, de « pulsion de mort » (*Thanatos*) selon que tel individu bloqué dans son développement et définitivement pris de vertige cèdera à ce qui le décompose ou que, tout au contraire, il tendra à s'enrichir et à s'affirmer davantage tout en se liant davantage aux autres (pulsion de vie ou *Erôs*). De la même manière, le rationaliste Spinoza parlait-il déjà de *conatus* (*effort* en latin) en évoquant ce par quoi un « mode » de la Nature tend à « persévérer dans son être » et à accroître sa « puissance d'agir », la « joie » résultant subjectivement, pour ceux bien sûr qui sont capables de quelque conscience de soi, d'un accroissement de puissance objective tandis que la tristesse accompagnera nécessairement un affaiblissement objectif de l'être.

Dialectiquement parlant, il y a en effet bien de la différence entre un simple délitement, un effritement, voire un anéantissement de sa puissance d'être sous la pression d'attaques extérieures (par ex. un grain de blé se faisant concasser sur une route ou un vieillard finissant d'épuiser son stock de télomères), fussent-elles intériorisées (un individu vaincu par les causes extérieures se déprimera ou se tuera), et une *négation de la négation* conduisant un sportif à franchir ses limites ordinaires, un chercheur à élargir soudain sa problématique, un artisan à trouver un « système » ingénieux pour résoudre un souci technique récurrent, etc. Dans l'un des articles repris dans notre livre *Dialectique de la nature : vers un grand rebond ?* (2023), nous avons même avancé l'hypothèse régulatrice qu'il existe peut-être une *dialectique universelle de la sélection naturelle et de la finalité objective*. Il est en effet étrange que l'on réserve ordinairement la notion darwinienne de sélection naturelle au seul domaine du vivant alors que celle-ci opère forcément très en amont de toute nature vivante et bien plus encore, de tout processus socioculturel : en effet, tout processus ou entité accédant à l'existence est aussitôt plongé dans le maëlstrom incessant du devenir universel si bien que tout ce qui existe ne *dure*, ne se maintient dans l'être, et *a fortiori*, ne se reproduit, que s'il peut d'abord survivre à la pression tenaillante de ce qui l'entoure, donc *s'autonomiser* relativement à son environnement, parvenir à s'enclorre si peu que ce soit sur lui-même de manière à maîtriser en soi ce qui l'environne ; en un mot, à le contrôler (à le *métaboliser* au sens large du mot), à augmenter sa « liberté » relative, bref, à s'endurcir et à s'indurer relativement plus que d'autres, qu'il s'agisse de particules dites élémentaires, de champs physiques, d'ions et d'atomes complets, de galaxies et d'amas de galaxies, d'étoiles, de trous noirs, de formations planétaires ou géologiques ; de la sorte, *la sélection naturelle* (ou la sélection artificielle des espèces zoologiques, botaniques ou bactériennes mise en place après coup par l'homme) *propre aux espèces vivantes et, à l'intérieur d'elles, aux individus qui les composent, n'est au fond qu'un cas particulier de cette sélection naturelle universelle*.

Il n'y a donc pas lieu d'opposer radicalement, comme on le fait trop souvent par ex. en antagonisant Darwin et le non moins grand Lamarck³⁰, l'aveugle sélection naturelle et l'idée de finalité *interne* (pas

³⁰ Chose que ne faisait pas Darwin lui-même !

forcément consciente !), que le Nobel de biologie François Jacob appelait « téléonomie », voire, dans une certaine mesure, à celle d'adaptation lamarckienne au milieu ; en effet, l'apparition d'entités corporelles (par ex. une étoile) ou de flux matériels relativement durables, complexes (fleuves, courants marins, et autres filaments intergalactiques...) et aptes à « vivre leur vie » en s'isolant *relativement* du milieu extérieur, en le contrôlant quelque peu, en échangeant avec lui de manière si peu réglée que ce fût, en médiatisant à l'intérieur d'eux-mêmes (*régulation*) leurs échanges physico-chimiques initialement incontrôlables avec le monde extérieur, donc l'émergence de ce que, au sens très large du mot, on appelle la « vie » (comme on dit « durée de vie d'une étoile », « d'un trou noir », « d'un proton », etc.), donc l'existence de processus auto-régulés et donc, *objectivement* finalisés, totalisés, autocentrés et relativement « invaginés » ou « métabolisés »³¹, est bel et bien le produit nécessaire de la sélection aveugle qui ne peut aller éternellement dans n'importe quelle direction si croissante que soit, si elle l'est, l'« entropie » générale de l'univers. Aucun « miracle » là-dedans, et ce serait même plutôt le processus global inverse, celui d'une augmentation *unilatérale* de l'entropie en tout point de l'univers et à tout moment de son devenir qui serait proprement extraordinaire puisque, bien évidemment, dans le chaos général et relativement *initial* qu'est par hypothèse l'univers matériel si n'y prédomine aucune Volonté divine organisatrice, comment les entités et processus qui trouvent le moyen, statistiquement et sans le faire exprès, de se refermer quelque peu sur eux-mêmes en régulant à l'intérieur leurs échanges avec le dehors (métabolisme au sens large de ce mot...), ne dureraient-ils pas plus longtemps et ne se transformeraient-ils pas selon leur propre « ligne de vie », que ceux qui seraient demeurés intégralement aléatoires et chaotiques à l'intérieur comme à l'extérieur d'eux-mêmes, bref, qui n'auraient accédé à aucune forme d'individualité ou de totalité *quasi* organique sans réguler d'aucune façon à l'avantage de leur persévérance dans l'être (de leur « conatus ») les flux extérieurs et les chocs destructeurs ?

C'est du reste ce que Hegel constatait dans le domaine de l'historicité humaine quand il notait que s'affirme peu à peu en elle l'équivalent d'un sens³², d'une « raison dans l'histoire », même si ni lui, ni *a fortiori* son grand prédécesseur Kant, n'étaient encore en état – comme ce sera à l'inverse le cas de Marx et d'Engels, tous deux fervents évolutionnistes et darwinistes – de reconnaître cette centimillénaire émergence d'un sens extrêmement stratifié de l'évolution dans le domaine de la nature inerte (dialectique de la nature = naturalité du dialectique). Quant au fait que, bien évidemment, cette lente, « patinante », décevante et très précaire émergence du sens s'affirmant contre, *et à partir de*, la *force des choses*, dessine rarement une ligne droite, qu'elle bifurque sans cesse en « buissonnant » autant que l'on voudra, qu'elle s'écroule périodiquement sur elle-même comme un château de cartes, qu'elle génère au petit bonheur énormément de cul-de-sac évolutifs ou historiques, voire de retours en arrière, qu'elle produise *presque* autant de *contre-évolutions* que d'évolutions et presque autant de contre-révolutions que de révolutions ontiques, cela n'est en rien un argument-massue contre l'idée que se dessine, ou, soyons plus prudent, que peut *finir par se dessiner* un sens objectif ; puis peut-être, s'agissant de l'homme historique, un *sens subjectif*, c'est-à-dire signifiant pour l'individu, par ex. pour sa possible émancipation : et de fait l'existence nécessaire d'un volet négatif dans un repère cartésien n'empêche en rien, bien au contraire, que ce repère ne dessine un espace vectoriel faisant « sens » : non pas « bien que », mais *parce que* positif et négatif y opèrent dialectiquement et « pôlairement ».

Il faut donc dépasser l'opposition classique, mais unilatérale, entre matérialité et finalité, entre primat absolu de la matière et surgissement initialement non voulu, et telle forme seconde et toujours dominée et déterminée de la finalité, cette dernière étant généralement réduite à tort à l'idée d'une Providence ou à celle d'un esprit divin tractant vers lui l'ensemble du cosmos³³. Conçu comme l'émergence tâtonnante d'une finalité initialement inconsciente et non voulue, puis se maintenant et se reproduisant peu à peu à l'instar de ce que tente de faire tout vivant, et *a fortiori* de ce que voudrait faire tout pensant, *le sens général ou local résulte naturellement de l'évolution naturelle (et/ou historique) générale*. En témoigne du reste, même si les penseurs « postmodernes » continuent de

31 Selon le mot de l'épistémologue François Dagoguet, éminent penseur du vivant.

32 En gros, celui de la longue prise de conscience par l'homme, à force de souffrances, de sa propre infinitude.

33 On pense au dieu d'Aristote, ce *moteur immobile de l'univers mobile*.

palabrer sur la « mort des Grands Récits », ce nouveau Grand Récit émergent qu'élabore de manière de plus en plus rigoureuse, voire « empiriquement réfutable » à l'heure de la « cosmologie de précision », la science moderne dans ses divers embranchements (cosmogonie des grandes formations célestes, des étoiles, des corps planétaires ou cométaires, et parallèlement, genèse physique des particules, des protons, des atomes, de la chimie émergente des macromolécules organiques, de la Terre, du vivant proprement dit, des ancêtres de l'homme, de la culture humaine émergeant péniblement à son tour, etc.). C'est ce que nous avons tenté d'établir dans notre article *La fin des Grands récits, vraiment ?*³⁴ à propos de la genèse, non pas créationniste mais strictement évolutionniste et ontologiquement ponctuée, des stratifications successives du monde naturel dont les formations socio-historiques propres à l'humanité ne sont qu'une efflorescence tardive, comme l'avait bien vu Engels dans sa fulgurante, ignorée et si sottement décriée *Dialectique de la nature*.

Puisqu'il est établi que l'on peut concilier en principe l'approche matérialiste de la nature (et de l'histoire) avec l'idée d'une finalité dûment située, relativisée, subordonnée et épurée de toute résonance religieuse, comment, plus précisément, réconcilier maintenant l'approche dia-matérialiste avec une morale formelle et quelque peu « formaliste » de l'autonomie telle que celle qu'a proposée Kant ?

Morale de l'autonomie et de l'universalité :

Certes, la référence à l'autonomie morale plénière de la personne et le très légitime primat de l'universalisme éthique nimbent toute l'acception kantienne de la morale et de la politique, la seconde étant très logiquement subordonnée à la première. Du reste, le kantisme prend ouvertement place dans une *philosophie générale des Lumières* (Aufklärung), du progrès historique et de l'humanisme, ce que Mounier, Lacroix et d'autres nommeront par la suite la « personne humaine » apparaissant même comme une fin ultime et absolue de l'action morale (*Agis toujours de manière telle que tu traites l'humanité en toi et en tout autre comme une fin, jamais seulement comme un moyen*) ; ce qui du reste suffit à convaincre d'immoralité l'exploitation de l'homme par l'homme, donc... l'ADN de la société capitaliste ! Comme on voit, ces caractéristiques doctrinales inscrivent la « morale kantienne » dans la même hégémonie culturelle européenne progressiste que celle qui donnera ensuite naissance à la grande politique marxienne. Pourtant, l'affaire n'est pas si simple. En effet, à première vue, il y a incompatibilité *génétique* foncière entre...

- d'une part, la « morale kantienne », qui fonde l'absolu du « devoir » sur le seul respect des *formes* de la loi (*Agis toujours de manière telle que tu puisses ériger la maxime de ton action en loi générale de la nature*), notamment sur la non-contradiction formelle et sur l'universalité de la règle, qui exigent de l'action morale qu'elle soit absolument désintéressée, qui détachent la règle morale de toutes conditions de temps et de lieu (les règles résultent d'« impératifs catégoriques » qui se rient de toute casuistique, par ex. il ne faut jamais mentir), et qui refusent de se soumettre à l'idéal *extérieur et extrinsèque* du bonheur, fût-il partagé,
- et d'autre part l'ainsi-dite « morale communiste »³⁵ qui se sait socio-culturellement située et datée, qui lie ses destinées aux *intérêts de classe* du prolétariat international et qui vise un contenu matériel très précis : ce que, à la suite du jacobin Saint-Just, le premier communiste de l'histoire que fut Gracchus Babeuf appelait le « bonheur commun » et dont il faisait l'alpha et l'oméga de toute politique authentiquement républicaine³⁶ ; de même Marx et Engels feront-ils de l'émancipation humaine globale le but et le moteur du communisme, cette société dans laquelle

« le développement de chacun est la condition du développement de tous » (Manifeste du Parti communiste) ;

34 Cf. *Dialectique de la nature : vers un grand Rebond ?* - Delga 2023, ou www.georges-gastaud.com .

35 Pour mieux parler, l'approche communiste/marxiste de la moralité.

36 « *Le but de la société est le bonheur commun* », proclame la Constitution républicaine de 1793.

Ces oppositions conceptuelles nous paraissent cependant surmontables pourvu que, *côté kantien*, on accepte de procéder à une critique résolue de l'idéalisme qui grève, et non pas qui « fonde » l'éthique kantienne, et que, *côté marxien*, on accepte de surmonter une forme de cynisme machiavélien pseudo « réaliste » (ou efficace à courte échéance mais créant d'insurmontables problèmes à terme !) qui a caractérisé *de fait* la manière de concevoir, et surtout, de pratiquer l'éthique et la politique communistes chez certains épigones de Lénine ; sans parler des dirigeants de la social-démocratie dont nous avons vu plus haut comment ils tordaient à la fois la moralité et l'efficacité politiques.

Commençons par le kantisme : il est beau de fixer à chacun des normes invariables et catégoriques très élevées de non-contradiction, de réciprocité, d'autonomie et d'universalité morales ; mais concrètement – et c'est toujours *hic et nunc* et *in concreto* que l'on agit moralement ou immoralement –, quand on intervient dans le cadre d'une société fondée sur le privilège (esclavage, féodalité), sur l'exploitation économique invisible de l'autre (capitalisme), sur le pillage des autres pays (impérialisme), sur le rabaissement permanent d'un sexe, sur l'humiliation d'autres langues et d'autres cultures, et d'aucuns pourraient peut-être élargir cette liste à la maltraitance exercée depuis des millénaires sur les animaux et leurs écosystèmes, cet « universalisme » éthéré qui ne fait abstraction qu'en théorie et qu'*en imagination* des conditions d'existence des individus et des peuples n'est-il pas d'emblée voué à l'inefficacité ou à l'hypocrisie ? Que signifie *Tu ne voleras pas !* quand on est riche à milliards, que l'on n'a pas besoin de dérober de la nourriture pour vivre douillettement et que, sans même s'en douter, ou pire encore, en feignant de ne pas s'en douter, on vit *objectivement et en pratique* de la tonte de milliers de « moutons » humains, ou quand, à l'inverse, on se nomme Jean Valjean et que l'on est contraint de voler une miche de pain pour apaiser la faim des enfants miséreux de sa sœur ? On renvoie ici au rougeoyant poème rimbaldien *Les effarés* et la critique marxienne de l'universalisme *idéaliste* converge alors avec la fulminante critique des Pharisiens qui fait dire au Nazaréen, dès lors voué à la crucifixion comme le premier des Spartacus venus, qu'*il est plus facile au chameau de passer par un trou d'aiguille qu'au riche d'entrer dans le royaume des cieux...* L'indigent aura certes plus de mal que le nanti à respecter tel commandement « universel », par ex. le « *Tu ne voleras pas* » car *ventre affamé n'a pas d'oreilles*, mais le riche ne pourra respecter, au sens fort de ce verbe, *quelque impératif que ce soit* car il ne saura jamais vraiment si, lui obéissant dans sa forme, comme faisaient les Pharisiens, il ne l'observe pas seulement d'une manière « formelle », au mauvais sens du mot, pour l'apparence et pour la bonne conscience. Il s'en suit pratiquement que seule une société authentiquement en marche vers le communisme où l'universel abstrait de la règle a cessé de couvrir du voile du pharisaïsme social l'avidité des pauvres et l'insolence des repus, avec au beau milieu, des petits-bourgeois s'imaginant vertueux parce qu'ils possèdent assez pour ne pas voler et qu'ils sont trop poltrons pour dépouiller ceux qui ont bien plus qu'eux, est une société authentiquement vertueuse en ceci qu'elle est matériellement organisée pour rendre possible à chacun de faire son devoir sans manquer ce faisant à d'autres impératifs non moins impérieux, notamment sans « conflits de devoirs » obligeant le pauvre à choisir entre sa famille, sa classe, sa patrie, son espèce... Raison pour laquelle la « morale communiste » enjoindra chacun de lutter toujours pour qu'advienne une société sans classes permettant l'égal développement à la fois individuel et solidaire de tous ses membres, donc où la moralité puisse être réellement pratiquée par tous *sans contradiction*. Comme on le voit, si *un peu de formalisme moral « kantien » éloigne du communisme marxiste et prolétarien, un formalisme bien compris y ramène !*

Pire encore, l'universalité et la non-contradiction « morales » ne sont même pas réalisables « formellement » et « abstraitement » dans une société structurellement inégalitaire, en gros dans une société où les moyens de production sont aux mains d'une classe minoritaire et exploiteuse. Si en effet, je rends scrupuleusement au « César » esclavagiste, féodal, capitaliste, impérialiste, fasciste, qui gouverne mon pays, « ce qui est (supposément) à César », il s'en suivra objectivement que je l'aurai pris, ou que je l'aurai aidé à prendre, ce qui est en réalité le fruit du labeur d'une masse d'esclaves, de serfs, de prolétaires, d'« indigènes » coloniaux, de femmes-servantes écrasées qui produisent les biens et les services qui, certes, nominalement, « appartiennent à César »... Et pour cela, j'aurai dû prendre

appui sur quoi, en dernière analyse, sinon sur le droit positif, c'est-à-dire sur ce que l'on appelle droit « en fait », et non pas sur ce « droit en droit » qu'est la justice (cf. la citation d'Alain invoquée ci-dessus) !

Cela se constate aussi à partir de l'exemple en réalité contre-productif qu'avançait Kant dans un opuscule où il répondait à Benjamin Constant³⁷ à propos d'un « *prétendu devoir de mentir par humanité* ». Le philosophe allemand répliquait au Français qu'il ne fallait jamais mentir, pas même à un brigand qui poursuivrait un innocent, et qu'il faudrait obligatoirement informer exactement le bandit, s'il vous demandait où se cachait l'innocent et que vous le sachiez, quitte à informer ensuite la police. Cet exemple grotesque et insoutenable, qu'a justement réfuté jadis Vladimir Jankélévitch, et avant lui, Arthur Schopenhauer, fait éclater le scandale d'une règle morale (*Ne mens jamais car tu ne pourrais vouloir universellement que chacun mentît à chacun*) qui, appliquée de manière indiscriminée, en vient à en dynamiter une autre, non moins importante : car j'ai aussi le devoir catégorique de contrecarrer la malveillance, d'abattre le fascisme, de chasser l'opresseur de mon pays, de ne pas me rendre complice d'un égorgé en chasse... comme j'ai bien évidemment le devoir de ne jamais me transformer en méprisable cafard ou de ne pas couvrir la fuite, si peu que ce soit, de l'innocent persécuté ou du résistant traqué par la Gestapo. Qu'un kantien pût répondre qu'il faudrait d'abord dire la vérité au tueur, puis courir sur le champ alerter la police, cela serait au mieux dérisoire, au pire dégoûtant de tartuferie : qui ne sent jusqu'à l'évidence qu'en 1942, par ex., celui qui planquait chez lui un émetteur radio et qui mentait si besoin aux Allemands à son sujet, fût-ce par omission comme le fit mon père Raymond, « pianiste » d'un réseau gaulliste, méritait alors infiniment plus le nom de « Juste » que le très véridique et fasciste voisin d'immeuble qui dénonça mon père à la Gestapo au risque d'envoyer à la mort un homme de dix-huit ans et toute sa famille !

Poussé aux limites, cet universalisme obstinément abstrait n'est donc pas seulement impraticable ou hypocrite, *il est contradictoire et... non universalisable*, non pas, parce que la règle morale ne serait pas en soi universalisable et non contradictoire (sur ces points, Kant a totalement raison), mais parce que la morale véritable nous commande de nous occuper, non seulement d'accomplir notre action immédiate, « petit-bras » et fort myopement conçue, mais aussi, *politiquement, économiquement, culturellement, socialement, voire écologiquement*, de travailler à ce qu'adviennent les conditions sociohistoriques et socioculturelles, voire environnementales, donc « politiques », permettant aux règles de s'appliquer à tous sans contradiction et en toute réciprocité *véritables*. Ce qui est impossible sans *militer* en prenant appui sur les luttes locales, nationales, internationales du prolétariat allié aux peuples exploités. Bref, c'est aussi pour des raisons formelles que la morale doit prendre en compte les conditions matérielles de son exercice de même que, symétriquement, le matérialisme historique et la militance communiste, et plus globalement, l'engagement « républicain » pris *largo sensu*, doivent concevoir théoriquement et travailler pratiquement les conditions générales permettant la mise en application effectivement non contradictoire et universelle des règles, faute de quoi celles-ci risquent fortement, au moins « aux limites », de s'avérer mensongères ou de nourrir une insupportable, et fautive naïveté : un être pensant digne de ce nom a-t-il en effet le droit, à l'instar de l'Ours du fabuliste, de se désintéresser des suites de son action au point d'envoyer un pavé sur le visage de son maître assoupi pour en chasser la mouche qui risquait de l'éveiller ? La « volonté bonne » (*guter Wille*) que Kant évoque pour montrer que l'action ne vaut que par son respect de la loi et indépendamment de ses conséquences est ici prise à son propre piège car voudrais-je vraiment « sans contradiction » ni exception dire vrai en toutes circonstances s'il en résultait avec une très haute probabilité le meurtre d'autrui, voire l'extermination exhaustive de l'humanité ?

Notons au passage que, en toute rigueur, *le matérialisme marxiste tend à renforcer l'universalisme formel*, voire l'universalisme *abstrait* des règles morales, et non pas à le ruiner, et qu'il valide plus qu'on ne croirait la méthodologie kantienne en matière d'éthique ; en effet, à mieux y regarder, celui qui applique les règles en se moquant totalement de leur effet (« *fais ce que dois, advienne que*

³⁷ *D'un prétendu droit de mentir par humanité (Über ein vermeintes Recht, aus Menschenliebe zu lügen)* est un opuscule de Kant publié en 1797 en réponse à une stimulante critique de son lecteur français B. Constant.

pourra ! », ou encore, dit Kant en latin, *Fiat justitia, pereat mundus*) ne peut que se contredire, soit parce qu'en fait de respect des formes de la loi, il finira par une obéissance mécanique et servile à leur égard (perte de l'autonomie morale du sujet, qui est peut-être la règle des règles, respect obscurantiste et religieux des règles au mauvais sens du mot, au sens *fanatique* du Sacrifice d'Abraham !), soit parce qu'il sera secrètement condamné, comme le janséniste Pascal l'avait justement reproché aux casuistes de son époque, à la pire des mauvaises fois car derrière l'observance méticuleuse et « catégorique » du devoir, le Pharisien sert ses propres intérêts et, comme disait Pascal, il « *justifie les actions en purifiant les intentions* ». Bref, le formaliste absolu est d'abord semblable au janséniste, mais parvenant au terme de son action, il se pourrait bien qu'il ressemblât davantage au jésuite qu'il prétendait combattre !

Continuons par un retour sur l'éthique marxienne, ou par ce que l'on a souvent nommé ainsi « à la louche » : prenant appui sur certains textes de Lénine expliquant que la morale communiste se déduit du but final que poursuivent les communistes, c'est-à-dire la société sans classes, considérant en outre que le marxisme justifie dans certains cas la révolution armée et que, constatant la brutalité inhérente aux antagonismes de classes il justifie la dictature provisoire du prolétariat pour briser la contre-révolution et éviter le massacre des révolutionnaires, certains marxistes en ont déduit, non seulement dans leurs réflexions théoriques mais dans leur pratique politique, que les préceptes moraux du quotidien n'étaient d'aucun poids face aux enjeux d'émancipation sociale et de libération nationale. Or cette conception très politique de la morale s'oppose à la conception très morale de la politique qu'a toujours, non sans raisons, défendue Kant. On vit ainsi dans maints pays socialistes les droits des opposants garantis par la constitution, y compris socialiste, voire les droits statutaires de minoritaires communistes à l'intérieur de leur parti, être bafoués au motif qu'« *on ne fait pas d'omelettes sans casser d'œufs* », comme si les humains, sujets incontournables des droits et devoirs, et à ce titre aussi infiniment respectables que ces derniers, étaient de purs instruments à la disposition de la direction politique, et non pas, comme l'a toujours souligné Kant, des *fins en soi* que l'on ne peut traiter sans immoralité comme des choses. Une certaine acception oblatrice du « communisme de guerre » confondue avec le bolchevisme en général a même pu mener de trop généreux militants à mettre perversement leur point d'honneur à accepter d'être publiquement humiliés, voire fusillés ou pis, déshonorés, en estimant absurdement que leur dignité d'homme, voire que leur dignité de militants prolétariens héroïques ayant tout sacrifié à leur cause n'avait aucune importance au regard d'un « but final » excusant tout et intégrant tout. De jeunes Gardes rouges chinois ont même pu penser que leur plus grand honneur consisterait à se muer en « *petites vis de Mao Zedong* » et l'on a même fait scander auxdits Gardes rouges qu'il valait mieux emprisonner un innocent que laisser un coupable en liberté; car eux, gardes rouges, devaient avant tout « servir le peuple »... Comme si ledit peuple était quelque chose indépendamment des individus qui le composent et de la perspective communiste visant à l'accomplissement égal et plénier de tout homme, visée qui constitue pourtant la fin suprême des communistes ! Disons-le clairement, cette interprétation de la morale communiste fut une grave déviation et, même si elle est historiquement très explicable et qu'elle mérite des circonstances atténuantes au regard de l'extrême tension des forces qu'imposèrent la guerre civile en Russie³⁸, la guerre contre l'exterminisme nazi soutenue par l'Armée rouge, les terribles sacrifices que durent endurer les communistes chinois, coréens, vietnamiens, etc. pour libérer leurs pays respectifs du fascisme et du colonialisme, elle est manifestement contradictoire, non au sens dialectique de ce mot, mais au sens d'une pure et simple absurdité logique. Il ne s'agit évidemment pas ici de réécrire l'histoire du XX^{ème} siècle, et encore moins d'adresser de pédantesques reproches *post-mortem* aux héroïques communistes qui ont vaincu le fascisme et construit de leurs mains, et souvent dans un dénuement complet, la première expérience socialiste de l'histoire; et cela d'autant plus que les marxistes français si volontiers donneurs de leçons n'ont pas su faire la révolution chez eux, laissant du même coup leurs camarades de l'Est à découvert durant sept décennies face à un impérialisme occidental militairement et économiquement plus fort et plus expérimenté qu'eux. Mais à l'inverse il faut refuser les bravades intégristes consistant à confondre l'incontournable défense de l'héritage

³⁸ Cf le livre d'Ostrovski *Et l'acier fut trempé* qui a pour cadre la guerre civile russe, ou *La jeune garde*, le roman de Fadeïev qui se déroule dans le Donbass à l'époque de la résistance communiste de masse à l'(la première) invasion nazie.

communiste du XXème siècle, que dénigrent indignement les révisionnistes, avec la validation acritique de tout ce qui a pu être fait, y compris d'inhumain au nom de ce grand héritage : ni « jeter l'enfant socialiste avec l'eau sale » des agissements odieux ni, à l'inverse, avaliser ces comportements destructifs à long terme sous prétexte de défendre l'héritage révolutionnaire proprement dit ! Comme le dit, dans le roman d'Ostrovski *Et l'acier fut trempé*, l'officier bolchevik véritablement léniniste qui fait fusiller sur place des soldats rouges surpris à violer une ennemie bourgeoise, « *il ne doit pas y avoir une seule tâche sur notre drapeau* » !

Car, si dur qu'il eût été en tant que chef de file de la dictature prolétarienne, Lénine n'a jamais cédé à ce que l'on pourrait appeler un fanatisme politique. Il a toujours respecté l'ennemi vaincu dès lors qu'il déposait les armes et, même au plus fort de la Terreur rouge des années de guerre civile, les formes juridiques élémentaires (par ex. les jurys populaires formés parmi les ouvriers et paysans du lieu) étaient sauvegardées par les bolcheviks ; par ex., Lénine n'a jamais accepté, contrairement à ce que demandait Trotski, que les syndicats soient administrativement soumis à l'Etat ou au Parti sous prétexte d'efficacité politique. Si les socialistes russes non bolcheviks n'étaient pas passés les uns après les autres du côté de la contre-révolution jusqu'à tenter d'assassiner Lénine ou d'abattre l'ambassadeur allemand pour tenter de prolonger la guerre russo-germanique, le projet bolchevik fût resté de mettre en place un *pluralisme socialiste* complet à l'intérieur des soviets victorieux, la lutte des partis se réclamant des ouvriers s'effectuant dans le cadre des nouvelles institutions socialistes. L'insurrection d'Octobre elle-même était la réponse de plus en plus incontournable aux projets de la réaction russe, si rien ne se passait du côté révolutionnaire et que les soviets eussent tardé à assumer la plénitude du pouvoir, soit de rééditer la tentative, fasciste avant la lettre, du Général blanc Kornilov pour prendre le pouvoir en juillet 1917, soit d'ouvrir carrément aux armées du Kaiser la route de Petrograd afin de liquider la jeune République russe. Du reste, la violence armée n'a jamais été un choix premier des révolutionnaires, car ni Robespierre dans la France de 1792, ni Lénine dans la Russie de 1917 ou dans celle de 1905, n'ont jamais fait que répondre par la violence révolutionnaire, puis par la dictature des éléments révolutionnaires les plus déterminés, à la violence *initiale* terrible et illimitée de la contre-révolution vendéenne appuyée par l'Angleterre, ou à celle des Blancs soutenus par tous les impérialistes occidentaux : rappelons que, avant qu'il ne fût devenu indispensable de répondre à la Terreur blanche naissante par la Terreur bleue des républicains, Robespierre, qui s'opposa longtemps au funeste projet de guerre révolutionnaire des Girondins, fut le premier dirigeant français à exiger l'abolition de la peine de mort. Rappelons aussi qu'entre février et Octobre 1917, Lénine fit tout pour permettre un passage pacifique aux mains des soviets alors dirigés par les mencheviks et les « SR ». Encore cette violence révolutionnaire était-elle initialement très mesurée puisque, par ex., à la suite de la prise du Palais d'hiver par les insurgés rouges, les ministres du gouvernement provisoire de Kerenski ont été laissés en liberté contre leur parole d'honneur (aussitôt violée par eux !) de ne pas comploter contre le nouveau pouvoir.

Du reste, tant pour des raisons morales que pour des raisons politiques, Lénine était hostile à l'idée d'une dictature prolétarienne totalement débridée et, si l'on ose dire, « sans lignes rouges » puisque, théoricien de *L'Etat et la révolution*, Oulianov n'eut de cesse de rappeler dans la foulée de Marx, d'une part que

« ... dans notre idéal, il n'y a pas de place pour la violence contre les hommes »,

d'autre part que la dictature du prolétariat a pour fin ultime le *dépérissement de tout Etat*, y compris de l'Etat prolétarien, et que son objectif principal n'est pas de réprimer sans fin la réaction, et encore moins d'opprimer tel ou tel secteur encore peu conscient du peuple travailleur (il faut gagner les éléments retardataires à la révolution, pas les réprimer au risque de les braquer pour longtemps !), mais de permettre l'épanouissement de la démocratie populaire en favorisant l'initiative prolétarienne et la capacité d'auto-organisation des masses : en effet, le but ultime n'est ni le « communisme de guerre » est ce communisme que Marx appelait la société « *des producteurs librement associés* » et que Lénine préférait nommer, dans ses articles ultimes, la « *société des coopérateurs civilisés* » (c'est-à-dire la fin

de l'aliénation salariale, et pas seulement celle de l'exploitation capitaliste). La formule néomachiavélienne *la fin justifie les moyens* doit donc être dialectiquement recadrée : la fin ne justifie *que* ceux des moyens qui ne sont pas radicalement incompatibles avec sa victoire sur les long et moyen termes, elle ne justifie pas la solution de facilité du tout-répressif qui, en dehors des périodes *limitées* d'urgence extrême liées aux guerres civiles doublées de guerres extérieures, ne fait que gonfler les problèmes de long terme en suscitant d'inextinguibles rancunes. Tel est le danger, nous l'avons déjà suggéré, de la redoutable formule maoïste selon laquelle *mieux vaut frapper un innocent plutôt que laisser un coupable dehors* car ce comportement barbare, digne de Simon de Montfort ou de Catherine de Médicis, ne fera jamais à terme que fracturer durablement le peuple, tant pour des raisons éthiques que parce que ce principe d'action confond, de manière fort peu maoïste, ce que Mao appelait « *les contradictions au sein du peuple* » avec les antagonismes objectifs radicaux qui opposent le peuple entier, monde du travail en tête, à la minorité d'exploiteurs toujours prêts à trahir leur pays, voire à mettre en péril l'humanité entière, pour sauver leurs privilèges. Ne jamais oublier, donc, que *le communisme prolétarien s'inscrit dans le droit fil des Lumières, qu'il élargit et qu'il révolutionnarise et qu'il est une forme de l'universalisme humaniste*, et même l'une des formes plus conséquentes qui soient : de même en effet qu'un militaire tant soit peu civilisé considérera toujours comme sacrée la personne d'un prisonnier de guerre désarmé qui, du fait qu'il a déposé les armes, cesse aussitôt d'être l'agent de l'Etat ennemi et redevient un simple particulier recouvrant ses droits humains universels (cf Rousseau, *Contrat social*, I, IV), de même ne faudra-t-il pas persécuter un élément issu de la bourgeoisie dès lors qu'il aurait définitivement cessé de s'accrocher à la propriété privée des grands moyens de production, qu'il serait devenu un travailleur parmi d'autres (ce qui est un *honneur* que lui fait la nouvelle classe dirigeante : un honneur qu'il lui faut mériter !) et qu'il a renoncé à toute velléité de renverser le pouvoir populaire pour recouvrer « ses » biens et restaurer le régime capitaliste. Bref, dans tous les cas, la contradiction logique est dans le camp de la classe exploiteuse et c'est elle du reste qui, à son insu, se conduit en meilleur auxiliaire de la lutte des classes et de sa perpétuation sauvage, voire, de nos jours franchement exterministe, puisque celle-ci, par définition, disparaîtrait si les classes, donc leur antagonisme, disparaissaient, chose que vise précisément le communisme : car paradoxalement, ce dernier n'est autre, dialectiquement parlant, que la lutte des classes en tant qu'elle est menée jusqu'à l'extinction complète des classes (des classes, pas des individus qui les composent, faut-il le dire), donc jusqu'à l'émancipation plénière des individus³⁹ !

De ce point de vue, il y a bien *compatibilité foncière du kantisme moral et de la politique, voire de l'éthique marxienne bien conçue, c'est-à-dire conçue conformément à sa ligne générale de principe*. Certes, la réflexion de Kant, qui a vécu la majeure partie de son âge avant la Révolution bourgeoise française, n'allait pas jusqu'à mettre en cause la propriété privée des moyens de production et c'était déjà fort courageux pour lui, qui vivait en Prusse sous un roi ennemi de la République française, de se réclamer *philosophiquement* du gouvernement républicain, du droit international et de la paix entre les nations, même s'il ne pouvait encore saisir que ces objectifs ne deviendraient un jour accessibles, du moins sans « tromperie sur la marchandise », que par l'abolition révolutionnaire de la domination, non seulement féodale-monarchique, mais aussi bourgeoise et capitaliste : ce qui impliquera que des intellectuels d'un nouveau type, bien distincts des universitaires d'Etat prussien *ou autres*, des penseurs-militants tels que Marx, Lénine, Gramsci, Castro, etc. se tournent concrètement vers le prolétariat, qu'ils inscrivent organiquement leur production théorique dans sa lutte générale et qu'ils contribuent à construire une critique scientifique de l'économie politique et une philosophie diamatérialiste capables de concevoir le dépassement révolutionnaire de la société bourgeoise. Mais sur la visée globale, comment ne pas saisir que le commandement kantien prescrivant de toujours traiter l'homme comme une fin, « jamais seulement comme un moyen », de penser la forme de la loi comme celle d'un universel, de confondre la loi elle-même avec le respect par le sujet moral de sa propre autonomie par principe égale à celle de tout autre, *et d'autre part* la visée d'une société communiste tendant à la désaliénation générale, sont portées par le même souffle libérateur que celui

³⁹ Lesquels peuvent seulement commencer à devenir des « hommes complets », comme eût dit Hemingway, qu'à partir du moment où ils ne sont plus « classés », c'est-à-dire enfermés, mutilés, castrés de mille et un possibles par la division de la société en classes, en corporations fermées, en nationalités hostiles, etc.

qu'alimentèrent successivement les révolutions démocratiques bourgeoises initialement en quête d'appuis plébéiens, puis les révolutions prolétariennes cherchant à faire en sorte que, comme l'écrivait le poète communal Eugène Pottier, « l'Internationale » pût devenir « le genre humain » ?

On peut toutefois se demander si, sur le fond, le rapprochement « objectif » que nous explorons ici entre les approches kantienne et marxienne de l'éthique n'est pas de pure apparence tant les démarches de Kant et de Marx sont méthodologiquement différentes et tant elles semblent diverger sur leur « intentionnalité » même. Le fond de l'analyse kantienne c'est de rejeter toute « hétéronomie » dans la fondation de l'éthique si bien que Kant repousse catégoriquement de lui donner un fondement religieux : il serait immoral de faire son devoir simplement parce que l'on craint l'enfer et que l'on aspire aux récompenses célestes, par ex. de sacrifier son enfant unique à Dieu, comme ce Dernier l'aurait commandé à Abraham afin de tester sa dévotion à l'aveugle. En réalité, l'agent moral raisonnable est avant tout quelqu'un qui se respecte lui-même, qui veut ce qu'il veut sans se contredire, non seulement en voulant ce qu'il veut, mais en voulant du même coup la maxime universelle de son action de manière telle que cette dernière puisse être librement reconnue par tout autre agent raisonnable ; ajoutons qu'un tel homme n'agit même pas dans le but secret d'être applaudi, ce qui ne serait pas vertu mais vanité : le vrai héros se rit des médailles et ne les obtient que par surcroît s'il les obtient. D'où se déduit ce qu'on appelle, de manière peu appropriée du reste, le « formalisme » moral kantien, lequel n'a rien à voir avec l'observance rituelle d'on ne sait quels « commandements » reçus d'en haut, que ce soit du monde religieux, du monde politique, mais aussi d'une certaine lecture du « sens » de l'histoire, voire de la Nature qui nous dirait ce qui est bon ou mauvais par destination et que l'on n'aurait plus alors qu'à mettre en œuvre à la manière d'enfants obéissant à leurs parents et tuteurs. Il peut donc sembler que, au mieux, il y a convergence, ou mieux, confluence tout extérieure entre l'approche kantienne, inattaquable en elle-même, et les approches ultérieures (et non moins universalistes) de la moralité concrète telles qu'elles ont été proposées par Marx-Engels-Lénine, et avant eux par Hegel, la focale étant alors davantage portée par eux sur le contenu concret de la moralité, les « mœurs » (*Sittlichkeit*) pour Hegel, l'engagement politique prolétarien pour Marx, etc...

Pourtant, il est possible d'établir *en seconde analyse* que l'identification que Kant a visée sur le fond⁴⁰ – celle de la moralité (« *Tu dois* » !) avec son contraire apparent, la liberté (« *Je décide seul* », qui devient vite de nos jours un dérisoire « *I'm a self-made-man* ») – converge bien, *sur l'intention elle-même*, avec ce que vise, sur le fond et en s'en donnant les moyens sociopolitiques, l'approche communiste hautement émancipatrice et coopérativiste de la moralité : la pleine autonomie des sujets se reconnaissant les uns les autres, le tout appuyé sur la mise en commun des moyens de production et dépouillé de l'austérité quelque peu rébarbative que présente la doctrine morale kantienne, du moins à première vue. Pour aller sur le fond, il faut prendre en compte plusieurs données, comme nous l'avons entrepris dans le chapitre de *Lumières communes* consacré à la philosophie morale (T. V, *Fin(s) de l'histoire*),

- *D'abord, la démarche de Kant est moins idéaliste qu'il n'y paraît.* Qu'est-ce qui fait, sur le fond, et anthropologiquement, que des sujets raisonnables de toute époque et de tout lieu, voire – et Kant l'envisage explicitement ! – d'éventuels extraterrestres intelligents – ne peuvent ni ne pourraient, comme tels, partout et toujours, que se soumettre librement à leur exigence d'autonomie, qu'assumer des règles de conduite universalisables et que reconnaître les autres agents moraux comme leurs égaux en dignité et en droits, fussent-ils d'origine néandertalienne ou eussent-ils cinq tentacules ou six yeux ? C'est principalement ce qui fait que, principalement dans le but de *produire et coopérer*, l'homme s'est détaché de la pure animalité en *parlant*, donc en passant de la condition de simple individu biologique défendant sa peau, à l'état exigeant de sujet capable d'écouter et d'interpeller l'autre, de lui répondre, donc de répondre *de* lui-même et de son œuvre devant et pour la collectivité :

⁴⁰ ... et que du reste le théoricien républicain Rousseau avait visé avant lui dans le champ politique (la conscience que « l'obéissance à la loi qu'on s'est donnée est liberté » fonde en raison ce que l'on appelait jadis la « morale républicaine », ou encore la « morale laïque »).

ce qui, comme l'a par la suite montré la linguistique scientifique, notamment l'éminent Emile Benveniste, ne consiste pas seulement à échanger des contenus informatifs, notamment dans le fil du travail productif et coopératif (fût-ce la chasse ou la cueillette *organisées*) sans l'émergence duquel le langage humain n'eût pas eu le moindre fonctionnalité, mais implique en préalable dans toutes les langues du monde la capacité de se situer *tour à tour et réversiblement*, tantôt comme le sujet de l'action et/ou de l'énonciation (et de l'énoncé, « Je »), tantôt comme l'interlocuteur attendant son tour pour parler (« Tu », ou « vous » s'il s'agit d'un inconnu ou d'un inférieur), tantôt comme celui qui apparaît dans le langage quand il est lui-même absent (voire à naître ou défunt !); nécessairement alors, le code de communication doit être également le même (au moment au moins où ils se parlent et en tant qu'ils communiquent sur un objet commun) pour celui qui parle et pour toute personne, valet de ferme ou empereur, à qui il s'adresserait, que les arrangements sociaux conclus entre deux sujets reposeront toujours en dernière analyse sur l'*engagement* des locuteurs-coopérateurs, sur le fait que chacun d'eux voudra encore demain ce qu'il dit vouloir aujourd'hui même si, cinq minutes après l'échange de serments, tel des deux jureurs ne le *désire* déjà plus (car entretemps, il aura « donné sa parole », voire « contresigné » une fois l'écriture instituée). De même les messages échangés seront-ils *formellement* tenus, dans leur *contenu* même, de ne pas grossièrement contredire l'expérience commune (*mauvaise foi, délire, provocation...*), tant cela insulterait l'autre, et s'il arrivait qu'il la contredît, d'expliquer pourquoi cela de manière raisonnée. Même obligation, par respect d'autrui et de soi, de ne jamais se soustraire, sauf avertissement spécial (« ceci est une fiction »), au *principe de réalité*, et de ne pas se contredire lourdement eux-mêmes car le faire serait se moquer de l'interlocuteur⁴¹ avec la certitude de torpiller l'échange présent et à venir : parjure un jour, menteur toujours ! Dit en termes kantien, cela donnera cette dure mais assez juste sentence pourvu que le mot mensonge soit bien spécifié et appliqué avec tact, comme y appelait Jankélévitch : « *le mensonge est un suicide moral* ».

De même, les règles d'action doivent-elles être socialement réciproques ; car, y compris techniquement, tout doit pouvoir être argumenté et contre-argumenté par chacun à un certain niveau, y compris entre le maître et l'esclave (« *Maître, je n'ai pourtant fait que ce que tu m'as commandé !* ») sans que l'autre n'interrompe celui qui parle avant qu'il ait tout dit ; et tout cela au sein d'un espace de parole commun (« plaidable »), arbitré ou arbitrable par un tiers, fût-il idéal ou virtuel, distribuant la parole équitablement et imposant à chacun un « tour » de parole égalitaire⁴². S'il s'agit de relations principalement interindividuelles, dites « privées », on parlera alors de morale conçue *stricto sensu* et, si ces engagements touchent à la collectivité et sont prononcés, directement ou pas, sur le forum ou sur l'agora, fussent-ils dits « virtuels » comme l'est aujourd'hui la Toile, on parlera plutôt de civisme : dans ce cas, le « petit autre » des relations immédiates est solennisé par le Grand Autre de l'engagement politique (la Nation, la Classe, l'Humanité, voire cet Autre idéal dont je suis aussi l'autre...) ou mieux, civique, qui présidait du reste déjà discrètement aux échanges dits privés. Or qu'y a-t-il d'idéaliste dans cette analyse ? Il s'agit bien là de notre condition anthropologique d'agents sociaux sujets de l'échange telle qu'elle résulte en dernière analyse de notre arrachement multimillénaire (et fort loin d'être achevé !) à la condition animale, la question étant de devenir *avec esprit de conséquence* des « gens de parole ». C'est cette *humanisation* de l'homme dont ouvre la possibilité, sans suffire par elle-même à y satisfaire, l'*hominisation*⁴³ en tant qu'elle « lance » le

41 « *Parler pour ne rien dire et ne rien dire pour parler sont les deux principes majeurs de ceux qui feraient mieux de la fermer avant de l'ouvrir* », disait Pierre Dac en plaisantant à demi !

42 On le voit dans le dialogue platonicien *Ménon*. Socrate y montre au riche Ménon que, dès lors qu'il « est grec et parle grec » comme les autres participants au débat engagé sur la vertu, un jeune esclave ignorant des mathématiques est capable, si on l'interroge intelligemment, de retrouver l'essentiel du théorème de Pythagore. Certes, l'idéologie dominante trouvera toujours mille astuces pour piéger la langue commune et par ex. le Maître tutoiera l'esclave et le traitera de « pendard » alors que l'esclave vouvoiera le Maître et usera de mille détours pour lui démontrer sa sottise. Il n'en reste pas moins, le maître et l'esclave doivent parler la « langue commune », la κοινή grecque, et cela suffit pour créer entre eux un espace moral commun. La pire contre-révolution éthique est de briser l'idiome commun.

43 D'où ces formules étranges de « société humaine », de « société sociale » (= socialisme), d'« humanité humaine », qui selon leur concept abstrait, apparaissent d'abord comme des pléonasmes suspects, qui, dans leur réalité vécue actuelle, apparaissent plutôt comme des oxymores troublants, et qui redeviendraient des pléonasmes solaires, enrichis du patient

« décollage » des membres du genre Homo de l'appartenance simple à la sphère biologique. Cela signifie un ensemble de civilisés se respectant eux-mêmes, respectant autrui, respectant pour eux-mêmes et pour d'autres, y compris quand l'Autre prend la forme abstraite d'une collectivité dotée de vouloir collectif, de règles communément acceptées qui puissent s'argumenter devant un tribunal impartial, *fût-il virtuel*, d'êtres raisonnables, etc.⁴⁴ : le meilleur de ces espaces langagiers étant sans doute aujourd'hui offert, non sans distorsions importantes du reste, par la « communauté scientifique », ou peut-être, par la, ou par les communautés musicales ;

• On ne s'étonnera pas dès lors que la démarche de Kant soit, *mutatis mutandis*, l'analogie généraliste de celle de Rousseau fondant le concept moderne et égalitaire de civisme (sans employer ce mot) dans le *Contrat social* : sans les postulats partagés de la liberté, au moins possible ou passée de chacun⁴⁵, d'égalité pleinement reconnue des parlants et des contractants (on ne peut contracter qu'entre pairs libres de leur signature et censément égaux dès lors qu'ils cosignent, *cela fût-il une duperie dans les sociétés de classes*), voire de cette solidarité minimale⁴⁶ entre eux que l'on appelle la « bonne foi ». Il ne saurait donc y avoir ni société, ni engagement réciproque entre l'individu-citoyen et la Cité, ni *a fortiori* accord international tant soit peu crédible et durable entre Etats. C'est si vrai que Rousseau va jusqu'à dire que *tous les hommes et tous les peuples de tous les temps et de tous les pays « savent » ce qu'est en réalité le contrat social*, même s'il vaut mieux, pour éviter les abus, limiter la mauvaise foi et déjouer la rouerie des tyrans, en établir consciemment et méthodiquement les stipulations formelles comme l'a fait Jean-Jacques dans l'opus de 1762 sorti, et pas par hasard, en même temps que son autre traité sulfureux, lui aussi aussitôt interdit de Paris à Genève, *L'Emile, ou de l'éducation*. Bref, *toute morale, fût-elle en apparence purement inter-individuelle, comporte, comme en écho et au second degré, une dimension hautement politique*, au sens civique de cet adjectif⁴⁷, de même que, à l'inverse, *toute société conforme à son essence*⁴⁸ *comporte un socle d'engagement moral en dehors duquel elle ne saurait subsister*.

Bien entendu, et nous y reviendrons, dans les Cités mal constituées, c'est-à-dire dans celles où l'homme est « libre » de battre « sa » femme, où le non-travailleur exploite le(s) travailleur(s), où le « vrai citoyen » méprise le « métèque », où le père exploite ou vend ses fils, où la Cité-capitale humilie et pille la cité dominée, où la caste sacrale fuit l'ombre de l'intouchable, les règles du contrat travail de la négation de la négation, dans une société socialiste marchant vers le communisme. Jaurès ne s'est pas trompé en nommant superbement *L'Humanité* le journal du prolétariat français.

44 Cf. la tragédie d'Eschyle *Les Choéphores*. Elle raconte sur le mode mythologique comment Athènes est passée de l'ordre matriarcal de la vendetta clanique (garanti par les déesses de la vengeance, les Erynnies), à l'ordre langagier et patriarcal de la dispute argumentée devant un tribunal établi par la Cité et présidé par Athéna, la fille chérie de Zeus, celle qui n'a aucune mère, qui n'a épousé aucun homme et qui personnifie la Justice et la Raison (dont l'emblème est la Chouette, qui voit la nuit).

45 Car un esclave « n'a pas de parole » et ne peut signer de son nom, qu'il n'a d'ailleurs pas ; il est donc « hors morale » ; d'ailleurs, le juge d'instruction romain ne l'interrogeait pas, il le faisait d'emblée torturer et lorsqu'un maître venait à être assassiné, tous ses esclaves étaient envoyés dans l'arène. Dans ces conditions, le mode de production esclavagiste est hautement antisocial, si ce n'est autodestructif.

46 Tout civilisé véritable répond à l'appel de son frère humain en danger et chacun sent que passer son chemin en sifflotant quand un être humain se noie dans l'étang voisin est abominable : cela relève de la non-assistance à « personne » ou à peuple en danger, si ce n'est de l'assassinat par omission. Un tel barbare ne se contente pas de « manquer d'humanité », il manque à l'humanité et opère même en réalité un retrait de l'Humanité.

47 Rien de plus hypocrite, du moins dans son principe, que l'« engagement humanitaire » (ou « écologique ») soi-disant « apolitique » que la social-démocratie mitterrandienne a hautement valorisé dans les années 1980 pour faire pièce à l'engagement très politique des communistes dans le sillage des très réactionnaires Coluche, Abbé Pierre et Cie. En réalité, loin de « moraliser la politique », cet engagement « purement moral », bien-pensant et fortement recommandé par les dominants aura fortement contribué à politiser du dedans, et au mauvais sens du mot, l'engagement moral pris au sens étroit du mot. En effet, combien de prétendues O.N.G. sont-elles l'accompagnement « humanitaire » des ingérences impérialistes et jouent-elles en fait le rôle dévolu jadis aux missionnaires religieux qui précédaient ou accompagnaient la colonisation ? En réalité, *la moralité est de part en part politique au sens noble et civique du mot* et ceux qui feignent d'ignorer cette dimension politique accompagnent de fait la privatisation de l'action politique, notamment sociale, et flirtent en permanence avec l'hypocrisie ou avec l'auto-abêtissement de la bonne conscience. En réalité, *dames patronnesses et maîtres patronaux ont toujours fait excellent ménage... contre les militants ouvriers !*

48 D'où provient le mot « socialisme » et l'expression « société socialiste » serait pléonastique si l'expression « société capitaliste » n'était oxymorique.

social ne s'éteignent pas – car les hommes ne sauraient cesser de parler sans cesser par là-même d'être des humains : en attendant que la très contradictoire société de classes n'éclate dans un sens ou dans un autre (écroulement, interminable décadence, guerres civiles, révolution populaire...), la société « tiendra » cahin-caha aussi longtemps que la socialité-moralité continuera de lier fortement à les groupes dominants eux-mêmes : par ex. les dominants spartiates s'imposent des règles fortes, incluant leurs femmes pour mieux dominer les ilotes, par ex. les Athéniens libres de sexe masculin observent entre eux les règles fixes de la « démocratie » dont ils excluent leurs femmes, les « métèques » et les esclaves, sans parler des petites cités grecques exploitées par l'Athènes « humaniste » de Périclès. Pensons *a contrario* au génial roman de Pierre Boulle *La planète des singes* : dès qu'une dame-singe comprend que l'un des hommes capturé par les Singes dominants *parle*, donc raisonne⁴⁹, et que peut-être dès lors, tout autre homme peut parler et penser comme lui (qui sait ?) y compris ces captifs des Singes qui semblent « grogner » comme des bêtes, il devient insupportable aux Singes *de bonne foi* de continuer à chasser et à opprimer les humains. De même est-il devenu impossible aux Espagnols censément chrétiens du XVIème siècle de continuer à traiter les Amérindiens comme des bêtes de somme à leur merci⁵⁰ puisque lesdits « sauvages » parlaient et que, en conséquence, ils étaient bien dotés d'une « âme ». Pensons aussi aux femmes du haut Moyen Âge que certains théologiens archi-obscurantistes prétendaient priver d'âme...

Dès lors, insistons-y, la démarche de Rousseau, et par elle, celle de Kant qui s'en est inspiré en la généralisant, n'a rien d'*intrinsèquement* idéaliste. En effet, ce qu'examinait au fond le *Realpolitiker* Rousseau, ce sont les conditions générales en dehors desquelles une société ne saurait ni se fonder, ni se maintenir longtemps, fût-ce en *feignant* de respecter le Contrat social : l'hypocrisie des sociétés machistes, capitalistes, impérialistes, et a fortiori, exterministes, ne contrevient pas à cette vérité, elle la souligne *a contrario* en soulignant leur scandaleuse *indignité objective*, donc en nourrissant l'indignation subjective au moins latente des Spartacus, des Toussaint Louverture, des frères Robespierre, des Louise Michel, des John Brown, des Clara Zetkin et des Nelson Mandela présents, passés et à venir... Quant à E. Kant, son *Projet de paix perpétuelle* énumère et dénonce par avance tout faux traité de « paix » qui contiendrait en germes les conditions d'une nouvelle guerre encore plus dévastatrice (pensons, non sans anachronisme mais pour fixer les idées, au funeste Traité de Versailles). A ce stade, il s'agit moins de morale que de mécanique, voire de mathématique (une théorie dont les axiomes se contrediraient serait mort-née) si bien que *le formalisme est de nature logico-mathématique, voire de nature mécanistique, avant d'être de nature morale !*

- Pour intégrer au marxisme ce qui précède, il faut se souvenir que *le marxisme n'abolit pas l'absolu et le « transhistorique » en général*, il n'est pas un historicisme échevelé de nature à priver de sens l'idée générale – et généreuse ! – d'« humanité », cette observation dût-elle heurter les « antihumanistes » théoriques s'il en subsiste quelques-uns à notre époque. Comme l'a établi le tome IV de *Lumières communes (Anthropologie et matérialisme historique)*, *L'Idéologie allemande*, texte fondateur du matérialisme historique (et, en filigranes du matérialisme dialectique et de la dialectique de la nature), part de l'indépassable constat anthropologique selon lequel

« ... on peut distinguer les hommes des animaux par la conscience, par la religion et par tout ce que l'on voudra ; eux-mêmes commencent à se distinguer des animaux quand ils commencent à produire leurs moyens d'existence, pas en avant qui résulte de leur complexion corporelle. En produisant leurs moyens d'existence, les hommes produisent indirectement leur vie matérielle. Le mode de production est aussi le mode de production de la vie individuelle des individus ».

Il existe donc bien, pour le marxisme, une base générale, anthropologique de l'existence humaine comme telle, puisque le travail – au sens très large du mot – est fondateur d'humanité et si un peu de

⁴⁹ Ce certificat d'accès au « logos » est fourni par un captif humain dessinant sur le sol un triangle rectangle et écrivant sur le sable l'égalité de Pythagore : ou les mathématiques comme voie d'accès inter-spéciste vers l'universel de la Raison...

⁵⁰ La *Controverse de Valladolid* soutenue par Bartolomeo de Las Casas établira que les Indiens ont une âme, donc sont frères en Christ des colonisateurs !

matérialisme *historique* peut semer le doute sur l'idée d'une anthropologie générale (en la considérant trop vite comme « métaphysique »), beaucoup de matérialisme historique associé à un zeste de dialectique de la nature conduit au contraire à refonder l'anthropologie et à l'articuler à l'idée d'*historicité*. Malheureusement, trop de marxistes contemporains méprisent l'anthropologie scientifique, trop générale et trans-temporelle à leurs yeux, alors que, symétriquement, trop d'anthropologues et de préhistoriens refusent à l'idée d'*historicité* sa portée générale, *fût-ce en puissance et en filigranes*, pour analyser les sociétés humaines, y compris celles qui, en apparence, n'ont « jamais changé »⁵¹. Or, ce produit de l'évolution biologique qu'est la lignée *Homo*, et plus encore sans doute sa relativement récente bifurcation *Sapiens* (ajoutons Neandertal ou Denissova pour faire bon poids !) finit en effet par acquérir, sans que nul dieu ne l'ait voulu, des propriétés anatomiques et phylétiques qui, confrontées à des changements environnementaux précipités (par ex. le recul de la forêt tropicale au profit des savanes), vont l'amener à produire *indirectement* ses moyens d'existence et de consommation, à construire par ex. des outils et des armes de plus en plus « pointus » (c'est le cas de le dire), à le faire dans un cadre coopératif, à conserver et à transmettre ces outils et techniques apprises à la nouvelle génération. Et, pour rendre possible tout cela, le marxiste vietnamien Tran Duc Tao l'a montré, *Homo*, et plus encore *Sapiens*, devront perfectionner aussi leur moyens de communication de manière à se rapporter de plus en plus *médiatement* à la nature extérieure, à l'autre individu (via le langage et la culture du groupe), aux personnes présentes ou absentes (les générations passées et les générations à-naître ont toutes deux, à leur façon, leur mot à dire, l'héritage s'ajoute à l'hérédité biologique comme l'avaient déjà vu Pascal ou Comte...), voire aux outils eux-mêmes, de plus en plus complexes et formant système entre eux, comme le montrera Simondon. C'est du reste pourquoi l'analyse du travail associé au langage, et plus spécifiquement le concept marxiste riche et complexe de « mode de production », ont une importance stratégique dans l'analyse de l'*historicité* humaine dont le fondement anthropologique est dans cette profonde remarque de Marx, que commenteront par la suite subtilement Politzer ou Lucien Sève (il s'agit de la *VIème Thèse ad Feuerbach*),

« L'essence humaine n'est pas une abstraction inhérente à l'individu isolé, dans son essence, elle est l'ensemble des rapports sociaux ».

Le matérialisme historique n'abolit donc pas les fondamentaux anthropologiques de la culture, il se pourrait même qu'il s'adjoignît au darwinisme véritable (Marx et Engels révéraient Darwin !) pour établir que l'émergence proprement *vitale* pour l'homme des structures élémentaires de l'échange social et du comportement moral (les préhistoriens disent plutôt *altruiste*) a joué un rôle grandiose dans le succès évolutif général de notre espèce, dont les petits groupes nomades qui la constituent d'abord sont plus solidaires qu'on ne dit pour, tout d'abord, s'opposer aux autres groupes et aussi bien sûr pour prédater plus efficacement les vivants non humains, voire l'environnement minéral ou hydrique. En effet, contrairement à ce que prétend sottement le « darwinisme social », lequel falsifie grossièrement Darwin pour justifier le *chacun pour soi* capitaliste (comme l'a montré Patrick Tort), Darwin a souligné que la capacité des hommes à coopérer, à hériter de leurs ancêtres et à s'occuper longuement de leurs enfants, donc à les éduquer en leur transmettant les acquis des générations antérieures⁵², a été essentielle pour notre survie et pour notre triomphe évolutif... peut-être bien provisoire du reste. On saisit alors que, dialectiquement, les bases matérielles (biologiques et culturelles) de la moralité/coopération sont le résultat paradoxal d'une sélection naturelle aveugle et,

51 Cette illusion, issue des conceptions structuralistes de Lévi-Strauss, hante les brillants travaux ethnologiques de Philippe Descola. Comme si les ancêtres des Jivaros, forcément venus il y a des millénaires de l'Ancien Continent, avaient toujours sillonné et cultivé la jungle amazonienne, comme si, de leur côté, les « immuables » Inuits n'étaient pas forcément *arrivés* dans le grand Nord et comme si leur société n'avait pas déjà subi la révolution technologique du kayak avec tout ce qu'elle a culturellement comporté pour eux ! *Historiens, soyez plus anthropologues, anthropologues, soyez plus sensibles à l'historicité latente ou du moins passée des sociétés apparemment si « stationnaires » que vous étudiez !*

52 Les petits d'homme naissent prématurés, inachevés, notamment sur les plans moteur, sexuel et cérébral, et leur très longue enfance, comparativement à celle des jeunes d'autres espèces animales, ancre dans le phylum évolutif d'*Homo*, et plus encore de *Sapiens*, le saut qualitatif qui, provoqué par l'évolution naturelle elle-même, a mené de la nature à la culture via le langage et la pensée symbolique : juste rétroaction de la culture sur la nature qui lui donna naissance.

faut-il le dire, parfaitement amoral, puis, pour une part grandissante, de la culture elle-même et de ses exigences... évolutives, une fois que le fait culturel humain est fortement consolidé. Dans ces conditions, la bestialité des sociétés de classes contemporaines périodiquement ravagées par le fascisme, par les génocides, par les guerres impérialistes, par le racisme, par le tabassage des femmes, par le viol des enfants, etc. n'en est que plus choquante : c'est ce qu'exprime en sa résonance oxymorique l'expression « capitalisme sauvage ».

Observons alors que le marxisme, non seulement ne dévalorise pas l'impératif catégorique kantien, mais qu'il tend théoriquement, et qu'il oblige pratiquement, à chercher ses conditions d'universalisation véritable en le dépouillant de ce qu'il a encore chez Kant (homme attachant et grand penseur, mais aussi petit bourgeois étriqué et universitaire provincial typique de l'entre-deux-siècles...) de prudemment protestant, d'inutilement austère, voire de possiblement hypocrite en raison des étroitesse de classe bourgeoises que nous avons signalées plus haut. Ce travail de relativisation dialectique des conditions d'émergence de l'absolu, donc aussi de « dés-absolutisation » des sacrosaintes valeurs occidentales bourgeoises érigées en étalon indépassable de la morale (et en justification permanentes de l'impérialisme !), Hegel l'avait commencé en distinguant notamment l'universel abstrait de l'universel concret, et le marxisme aura parachevé l'entreprise sur les plans conceptuel *et éthique*, d'une part en cherchant théoriquement dans quelle société, débarrassée de l'exploitation de classe, de domination impériale et de despotisme de genre, l'impératif catégorique est possible sans hypocrisie de classe (sans déguisement des valeurs bourgeoises, féodales ou autre en universel « républicain », « chrétien » ou autre...), d'autre part en faisant obligation à chacun, non seulement de ne pas mentir, de ne pas tuer, etc. à l'échelle de ses affaires privées, mais de s'engager ardemment pour qu'advienne une société enfin digne du nom d'humaine : *agis toujours de manière telle que, par ton investissement personnel dans un collectif militant, tu rendes possible, ou du moins constamment concevable et poursuivable, un mode de vie global permettant de respecter la loi morale et de parachever l'humanisation de l'humanité*. Il s'agit bien là, par rapport à l'apport de Kant, d'une plus-value cognitive et plus encore, d'un *surcroît de moralité* (d'un impératif catégorique porté au second degré) en tant que le communisme vise à réaliser les conditions matérielles générales d'une moralité effective alors que le kantisme fait en gros comme si ces conditions étaient déjà réalisées (ou indifférentes) et que l'on n'ait pas réellement à s'en préoccuper ; en effet, les sociétés capitalistes, machistes, impérialistes, etc. rendent impossible le fonctionnement en réciprocité des droits et devoirs et l'universalisation non hypocrite des règles (elles légalisent ce que Marx appellera « le renard libre dans le poulailler libre »), et chaque militant constate chaque jour que, nation par nation ou dans le cadre des rapports internationaux, que *les sociétés capitalistes dominantes parvenues au stade néolibéral ne parviennent même plus à maintenir la fiction de règles générales* tant le révoltant unilatéralisme américain et le sanguinaire suprématisme israélien, sans parler du souverain mépris de l'Union européenne pour les référendums nationaux, sapent en profondeur l'ONU, l'UNESCO, les constitutions nationales existantes et toutes les relations internationales...

En réalité, l'universel concret, c'est-à-dire *in fine* le processus anthropologique d'humanisation s'achevant en processus éthico-politique d'humanisation, constitue un grandiose chantier collectif auquel participe à sa mesure avec joie et fierté, si modeste que soit son apport personnel, chaque militant du mouvement ouvrier et populaire, y compris quand il arrive que, provisoirement ou localement, ce chantier recule, voire menace provisoirement ruine comme c'est le cas dans les périodes contre-révolutionnaires de l'histoire. Du reste, à toute époque, les hommes ont toujours obscurément « su », ou du moins, fortement senti ce qu'était leur devoir⁵³ ; mais ils ne pouvaient réellement l'universaliser en raison des murailles de classes, de discrimination de genres, etc. qui les

⁵³ La conscience morale est ce quasi-instinct social acquis par lequel, sans avoir besoin d'une longue et pédante réflexion, je me sens « membre d'honneur » et « homme de parole » d'un groupe humain d'élection, fût-ce d'une compagnie de voleurs auxquels je suis loyal jusqu'à la mort en « ne balançant pas les copains ». Bien entendu, la conscience morale d'un Jean-Pierre Timbaud, fusillé par les nazis et mourant en criant « *Vive le Parti communiste allemand !* » est infiniment plus large, noble, émancipée des circonstances, sublime en un mot car « universellement universelle », que celle du voyou qui trucidé sans remords des vieilles dames mais qui reste « fidèle à sa bande » jusqu'au tombeau.

opposaient invisiblement : même si cette exigence d'universalité régresse durement à notre époque de fascisation, de broyage des nations et de marche à la guerre mondiale, même si l'exterminisme euro-atlantique impose de plus en plus à l'humanité une forme de quitte ou double mondial, c'est un acquis irréversible – que Kant avait célébré non sans enthousiasme dans la dernière décennie du Siècle des Lumières – que la Révolution française (suivie par la Commune, Octobre 17, Stalingrad, la Longue Marche, le Vietnam, Cuba, etc.) ait pu poser dans les grandes largeurs l'exigence mondiale de *rendre la moralité concrètement possible*, c'est-à-dire de ne plus se contenter d'« interpréter » le monde moralement, donc de sanctifier l'utopisme et/ou le cynisme, mais de *transformer le monde ici et maintenant* ; et la victoire provisoire de la contre-révolution suivi du long martyre des peuples, Palestiniens, Afghans, Irakiens, mais aussi Cubains et Vénézuéliens en tête, qui l'a suivie, ne fait que rendre cette haute exigence plus brûlante que jamais.

• *D'un point de vue méthodologique*, la discussion croisée, du point de vue de l'éthique, du marxisme et du kantisme que nous expérimentons ici aboutit à un résultat que nous avons déjà entrevu et signalé en 1985 quand nous tentions en vain d'éditer notre essai intitulé *Matérialisme et exterminisme* : en effet, *il n'y a pas lieu d'opposer frontalement*, comme ce fut longtemps le cas, *le matérialisme marxien au formalisme⁵⁴ moral de Kant* :

ii. *Du côté marxiste*, nous venons de montrer que le propre de l'approche historico-matérialiste et socialiste-communiste n'était pas de liquider le formalisme moral, mais de le porter au second degré, voire au degré *n*, en introduisant dans l'impératif moral une forte dimension réflexive permettant d'« universaliser l'universel » en le sortant et en l'extrayant de son particularisme bourgeois totalement inaperçu. Certes, il est essentiel de se dire qu'une société socialiste doit avant toutes choses nourrir tout le monde, instruire, loger, chauffer et soigner chacun, fournir à tous l'eau courante à domicile, les transports publics gratuits et l'électricité bon marché, liquider toutes les discriminations grossières qui déshonorent encore notre époque si primitive, toutes choses dont on est encore fort loin, non seulement dans les pays capitalistes riches ou pauvres, mais dans Cuba socialiste assiégée par le blocus US, voire dans la Chine populaire pas encore entièrement instruite et développée ; mais c'est là, en quelque sorte, la tâche élémentaire du communisme et de sa première phase, que la tradition troisième-internationaliste appelle socialisme. Le terme objectif des luttes de classes, ce sans quoi elles ne pourront cesser et sans l'atteinte de quoi elles peuvent même déboucher à brève échéance sur l'anéantissement du genre humain, c'est bien d'en finir, non pas avec l'Histoire, comme l'a sottement écrit F. Fukuyama dans son essai tape-à-l'œil sur la « fin de l'histoire » prétendument induite par la disparition de l'URSS, mais avec la *préhistoire* de l'humanité, cette phase inhumaine du développement humain, où nous clabaudons tous encore, où l'homme n'est encore qu'un « loup pour l'homme », comme disait Hobbes, et où il n'est pas encore devenu ce « dieu pour l'homme » que célébraient par avance Spinoza. Dit autrement, le but est de passer du « règne de la nécessité » au « règne de la liberté » (Marx) en faisant en sorte que « *le développement de chacun devienne la condition du développement de tous* » et que le « *libre jeu des forces humaines devenues à elles-mêmes leur propre fin* » devienne à la fois la fin visible et le carburant concret du développement social. Voilà en réalité une conception de l'humanisation, fin et jamais seulement moyen, que l'époque de Kant ne pouvait guère qu'entrevoir, même si l'« Aufklärer » Kant aspirait à répandre l'instruction et les Lumières, clé de l'émancipation et de l'accès réel de tout homme à la « majorité ». Voilà aussi qui permet de comprendre que l'humanité se développant en chacun(e) dans toutes ses directions, puisse être, non sur le papier mais dans la réalité, ce qu'Aristote appelait une *fin absolue*, et c'est en ce sens, non pas pour limiter l'homme à la satisfaction animale de quelques besoins biologiques, mais pour lui

54 Pour mémoire, nous avons également établi dans le chap. I du T. III de *Lumières communes* que *cette opposition entre matérialisme et formalisme est absurde dans le domaine de la philosophie des mathématiques*. Les maths ne sont pas de bonne facture matérialiste *bien que* formelles mais *parce que* formelles ; et comme, symétriquement, la matière « *ne se perd pas, ne se crée pas et se transforme toujours* » que parce qu'elle respecte certaines formes qui sont *ses* formes qu'expriment souvent si bien les équations. Bref, la « déraisonnable application » des formes mathématiques calculatoirement préétablies aux contenus matériels expérimentalement établis des sciences physico-chimiques n'est pas si mystérieuse qu'on veut bien le dire !

permettre de presque s'égaliser aux dieux, comme y invitera aussi Epicure (dont le sage est *tel un dieu parmi les hommes*) en devenant fin en soi de sa propre action, c'est-à-dire liberté : ce que ne comprend guère Kant quand il fait du bonheur une finalité extérieure à l'action morale. Disant cela, on ne se cantonne nullement là dans un matérialisme grossier et il suffit pour le comprendre de relire l'admirable poème du révolutionnaire afro-cubain Nicolas Guillen intitulé *Tengo* (« *J'ai* ») : un texte qui fait orgueilleusement sentir que l'enjeu même de l'*avoir* (« *J'ai que j'ai ce que j'aurais toujours dû avoir* ») pour un coupeur de canne castriste qui vient d'exproprier la classe exploiteuse au profit du peuple entier, est bien l'*être en tant qu'être*, dit en un mot, l'infinie dignité conquise par le prolétaire.

iii. *Du côté kantien*, il faudrait que les héritiers présomptifs de cet éminent penseur acceptassent d'intégrer le mode de penser dialectique dans l'interprétation de leur doctrine de prédilection : ils constateraient alors que l'injection bien dosée de la pensée historique dans la sphère des impératifs catégoriques produit dans leur contenu même des extensions et des enrichissements formels significatifs, voire des révolutions affectant son contenu. Comment imaginer par ex. que l'élargissement de la loi morale à tous les hommes, donc l'accès de chacun à l'idée de sa propre dignité comme étant indissociable de celle de tout autre, comme l'a d'abord montré la philosophie hégélienne de l'histoire, pourrait ne pas avoir d'effet sur le contenu même de cet impératif ? Qu'elle soit juste ou seulement très schématique et non dénuée ici et là de préjugés coloniaux faisant consensus à l'époque, la logique de l'histoire universelle qu'expose Hegel dans ses *Leçons sur la philosophie de l'histoire* ou dans *La raison dans l'histoire* établit à gros traits que les sociétés humaines doivent successivement passer par l'idée initiale que les hommes ne valent rien face à la nature (animisme, religions de la nature), bref que personne ne vaut rien (du moins, rien d'absolu) et que l'homme est même moins que telle chose érigée en objet sacré (fétichisme), puis par l'idée, égyptienne, chinoise ou mésopotamienne notamment, qu'un seul, le roi-dieu, vaut absolument au point que son « âme », c'est-à-dire sa pensée, voire son corps, lui survivront éternellement : si naïve soit-elle, la croyance en l'immortalité de l'âme, fût-ce seulement celle du Pharaon, exprime l'idée sous-jacente que cet homme par excellence qu'est censément Pharaon est le détenteur d'une valeur infinie (divine, donc, et qui « ne passera pas »). Suivront historiquement, selon Hegel, les sociétés contradictoirement aristocratiques et démocratiques comme Sparte, Athènes ou Rome, pour lesquelles certains sont libres (les citoyens mâles, propriétaires et en état de s'armer) tandis que d'autres, femmes, esclaves, enfants, métèques ou périèques, ne valent pas grand-chose. Enfin, avec l'émergence du libre examen luthérien, de l'humanisme, du rationalisme cartésien puis des Lumières couronnées par la Révolution française, émerge l'idée universaliste enfin adéquatement exprimée que *Liberté, égalité, fraternité pour tous ou bien la mort* !

A cette logique de l'histoire qui conduit, à travers des luttes complexes, à toujours plus d'universalisme concret (de zéro individu à tous en passant par le « quelques-uns » des républiques aristocratiques), le socialisme prolétarien ajoutera l'idée que cette liberté universelle n'est que le masque grimaçant de la domination universelle du Capital si n'advient pas l'égalité sociale impliquant la disparition de l'exploitation capitaliste, de l'oppression sexuelle et du pillage impérialiste. Notre époque est même susceptible d'aller encore plus loin dans cette « universalisation de l'universalisme » puisqu'elle reconnaît d'avance, s'ils existent, la dignité absolue d'extraterrestres intelligents, voire, pourquoi pas, celle de futurs robots rendus capables d'autonomie, de liberté, si ce n'est, le jour venu, de désir et d'émotion ; des robots qu'il faudrait alors traiter en personnes capables d'entendre raison, voire de plaider leur cause devant un tribunal. Or cet élargissement successif de l'idée de dignité personnelle, donc de valeur absolue ou de fin en soi inhérente à certains êtres raisonnables, ne se contente pas d'étendre sans cesse quantitativement le domaine de la moralité, et avec lui, celui des droits et des devoirs afférents. Le mode de penser dialectique nous enseigne en effet que la réalité n'est pas platement fractale, que l'on ne change pas sans cesse d'échelle et de quantité sans finir par changer aussi de qualité, donc de *contenu* déterminé (de « déterminité » dirait Hegel), surtout quand on a pris soin d'introduire dans le formalisme moral la dimension réflexive de l'infini. Nous l'avons vu plus haut, le voyou qui ne « balance » pas son chef de bande quand il est secoué par les flics est, en

ceci du moins, et *formellement*, plus honorable que ne l'est l'indicateur de police qui vend les siens pour protéger ses propres trafics ; mais cela n'empêchera pas pour autant ce « dur de dur » à la Delon d'être désespérément stupide, méchant, et grossièrement inconséquent quand il agressera un jeune de passage étranger à sa cité ou qu'il ira humilier les « meufs » de la cité voisine. Celui qui élargit son horizon au-delà du club de supporters local et qui devient au moins un patriote, au sens républicain du mot, *a fortiori* s'il pense les choses à l'échelle de l'humanité, voire à celle de la succession des générations humaines, et qui, en outre, s'engage, non seulement à « faire son devoir » au sens étroitement vicinal et localiste du mot, mais à œuvrer largement (donc à *militer*) pour que chacun soit en état de faire le sien sans contradiction, donc l'individu devenu camarade qui vibre au rythme du monde au risque de son confort privé, de sa carrière, de sa sécurité ou de sa vie, celui-là est non seulement d'une tout autre trempe morale que le petit malfrat taiseux qui n'a pas « donné » son chef, mais d'un tout autre esprit de conséquence que lui : car il ne tombe pas dans l'illogisme destructif consistant à *particulariser l'universel*, donc à *universaliser le particulier* qui caractérise le chauvinisme, le clanisme, le tribalisme, le communautarisme... ou ce faux internationalisme qu'est aujourd'hui la confiscation de l'idée même de « communauté internationale » au seul profit du bloc euro-atlantique, ce suprématisme occidental s'auto-érigeant en universel de pacotille. Le progrès formel va donc de pair avec l'élargissement des contenus matériels, géographiques, historiques, voire dans le principe, ou s'il est un jour pratiquement possible... intergalactiques (!) comme l'a naguère montré le sympathique film *E.T.* de Steven Spielberg. Kant en vient du reste lui-même à ce type de conclusion quand il professe que la mise en place, ne serait-ce qu'idéale, d'un espace moral au sein duquel règneraient l'égalité, la réciprocité et la solidarité complètes des agents éthiques, que Rousseau appellerait les citoyens, constituerait ce qu'il appelle une « nature » éthique, c'est-à-dire un contenu ou une « matière » morale comportant sa cohérence et sa consistance propres à l'image de la nature physique.

Dans la foulée, l'auteur du *Projet de paix perpétuelle* couronne sa réflexion morale entendue *stricto sensu* par une réflexion théorico-politique (et, indissociablement, éthique...) de haute volée sur les conditions d'émergence d'une société humaine en tous points fondée sur le droit et la réciprocité des devoirs : Kant établit ainsi que la sortie *consolidée* de l'homme hors de l'état de nature, c'est-à-dire la substitution aux rapports interhumains violents et anarchiques inhérents à l'« état de nature », de rapports de droit restructurant à tous les niveaux, d'une part les rapports entre individus tels qu'ils sont médiatisés par l'existence d'un Etat républicain (contrat social proprement dit, et tel que l'entend en gros Rousseau), d'autre part les rapports entre les Républiques constituées et les individus amenés à s'adjoindre à elles⁵⁵, enfin les rapports réguliers et juridiquement articulés entre les nations constituées en Etats (droit international), doit tendre à mettre en place une forme de « paix perpétuelle », c'est-à-dire un état de droit généralisé qui, à bien des égards, serait du reste l'exact contraire de ce que les maîtres de l'impérialisme occidental entendent par « communauté internationale » (des prédateurs contre les prédatés) : la « paix perpétuelle » kantienne signifierait en effet, non seulement l'absence encore toute négative et provisoire de guerres effectives entre Etats, entre individus ou entre Etats et individus, mais la mise en place et la consolidation de rapports juridiques contraignants et positivement constitués entre les nations. Pour cela, il faut par ex. écarter résolument à la fois les ingérences d'un Etat donné dans les affaires d'autres Etats (respect de la souveraineté de chaque pays, refus absolu de machiner du dehors un « changement de régime » ou une prétendue « révolution orange » !) et les pratiques guerrières débridées (« *sans lignes rouges* », dirait aujourd'hui Macron) qui, dans le cours d'un conflit armé, seraient inévitablement de nature à générer une guerre d'extermination (*bellum internecinum*) entre les Etats belligérants par le fait même que de telles pratiques – que je qualifierais de primo-exterministes – détruiraient toute forme de confiance possible entre les contractants éventuels d'un traité de paix ultérieur.

55 Tel est le « droit cosmopolitique » : il fixe les devoirs d'accueil des pays hôtes, donc les droits des immigrants, et concomitamment, le devoir de réserve des immigrants, aucune immigration ne devant servir de tête de pont à une ingérence étrangère ou à l'établissement d'une colonisation. Kant a sans doute en vue la colonisation de l'Afrique ou de l'Amérique par les Européens.

On est ici aux antipodes des agissements euro-atlantistes ou israéliens tendant à pratiquer la surenchère militaire permanente, à tenter d'assassiner, de renverser ou d'enlever des chefs d'Etat ou quasi-chefs d'Etat étrangers jugés hostiles (Castro, Kadhafi, Noriega, Milosevic, voire, actuellement, Nasrallah, Poutine ou les dirigeants nord-coréens...), à assassiner des ambassadeurs exerçant leur mission dans un pays étranger, sans parler des pratiques pires de pseudo « justice internationale » par lesquelles les Etats dominants s'arrogent unilatéralement le « droit de dire le droit » en bafouant les Nations-Unies, en déclarant « persona non grata » le secrétaire général de l'ONU et en transformant la guerre, ce triste expédient auquel recourent des Etats encore provisoirement soumis à l'état de nature entre eux, en « sanctions internationales », en « guerre punitive » ou en pseudo- « opération de police », le chef d'Etat étranger « fautif » étant dans la foulée déclaré hors-la-loi et promis au bûcher ; car dans ces conditions, toute négociation est délibérément rendue impossible, et avec elle, toute forme de désescalade et de retour construit à la paix et tout refus construit de la guerre d'extermination. Kant n'a cure, par ex., de soutenir sur le principe, fût-ce au nom d'une « justice » unilatéralement rendue par les pays dominants, les politiques étatsuniennes de « *Regime Change* » provoqués du dehors (« révolutions orange ») qu'encouragent méthodiquement les USA et leurs suiveurs. J'ai montré cela il y plus de vingt ans dans mon « samizdat rouge » intitulé *Exterminisme et criminalisation* ; il y est établi que Kant fut, avant la lettre, et malgré de lourdes et décevantes concessions au racisme, un penseur anti-impérialiste, voire anticolonialiste, si ce n'est un *précurseur d'avant-garde de l'engagement anti-exterministe*. Qu'on veuille bien se référer à ce sujet au texte ci-joint intitulé *Prévenir la guerre d'extermination, un impératif catégorique de la politique internationale*. Bref, quand on lit avec attention le *Projet de paix* kantien, quand on lui rend son statut d'outil critique et de principe permettant de confronter les réalités géopolitiques présentes aux principes éthico-juridiques universels, et non pas un moyen malhonnête de « justifier » les constructions impérialistes pseudo-pacifiques du type SDN à la Wilson, « construction européenne » à la Monnet, voire Conseil de Sécurité de l'ONU actuelle⁵⁶, on s'aperçoit que cet opuscule kantien non exempt de jargon (le péché mignon de Kant !) fournit des outils conceptuels de valeur pour dénoncer l'exterminisme contemporain, déconstruire les faux-semblants pacifistes de l'oligarchie au pouvoir⁵⁷ ... et fonder de nouvelles institutions internationales capables de garantir la paix mondiale dans le respect des souverainetés nationales, du droit des personnes et aussi, à l'équilibre, des droits et des devoirs des éventuels immigrants.

Ce qui importe surtout à ce stade de l'analyse des rapports entre kantisme et marxisme, c'est de saisir combien, à l'épreuve de l'universalisation concrète qu'impliquent par excellence l'engagement et la critique anti-exterministes, *un formalisme d'inspiration kantienne et un matérialisme marxiste bien compris peuvent et doivent converger objectivement* alors qu'un étiquetage superficiel des doctrines inclinerait plutôt à les opposer platement. Ainsi, lorsque Kant, dans son *Sixième Article préliminaire au Projet de paix perpétuelle*, condamne radicalement la « guerre d'extermination » ainsi que « tous les moyens susceptibles d'y mener » car, souligne-t-il, un tel conflit dénué de lignes rouges finirait par anéantir l' « *espèce humaine, sujet de tout droit* », cela signifie clairement ceci : un formalisme juridico-moral *conséquent* commande catégoriquement de préserver *matériellement* un *contenu* déterminé, en l'occurrence *l'existence charnelle de l'humanité* sans laquelle le prétendu *Tu dois !* d'une géopolitique pseudo-morale mais objectivement exterministe, deviendrait, non seulement sans objet – puisque détruisant à l'arrivée tout sujet du droit international et tout droit international

⁵⁶ L'ONU actuelle est une construction bâtarde. D'un côté, elle donne un poids énorme à quelques Etats qui, *de facto*, peuvent bloquer l'institution à leur aise en bafouant le droit international ; de ce fait, les statuts de l'ONU bafouent le principe d'égalité entre les Etats ; or, Rousseau l'a montré, l'égalité des contractants est la condition fondamentale d'un contrat social (national ou international) légitime. D'un autre côté, l'ONU repose sur une « Charte » globalement progressiste qui, si elle était appliquée, notamment en donnant le pouvoir décisionnaire à l'Assemblée générale des Nations-Unies (où les USA sont régulièrement isolés, ainsi qu'Israël) et non pas au Conseil de sécurité, permettrait vraiment de mettre la guerre hors-la-loi ! Il faut donc apporter à l'ONU un soutien critique et c'est une faute sectaire majeure que de la mettre au même niveau que l'OTAN alors même que les USA font tout leur possible depuis Reagan pour torpiller l'ONU et la « frapper à la caisse » en ne payant pas leurs cotisations à l'organisation internationale pourtant sise à New-York !

⁵⁷ Même si Kant pensait plutôt, dans les conditions d'alors, aux monarches européens ligués pour stranguler la République bourgeoise française naissante !

possible ! –, mais suicidaire sur le plan pratique et contradictoire sur le plan logico-formel : cette « politique morale » objectivement exterministe, car outrepassant par avance toute « ligne rouge » diplomatico-militaire, serait donc proprement *absurde et autodestructive*.

C'est pourtant cet impératif catégorique de la géopolitique mondiale – « *N'entreprends jamais rien qui, dans l'ordre des relations internationales, puisse conduire l'humanité à une guerre d'extermination !* » – qu'osait braver, au nom de la « morale », du « droit » et des « valeurs » occidentales *über alles*, l'idéologue exterministe André Glucksmann, ex-dirigeant maoïste français et ex-« nouveau philosophe » de son état, dans son livre scandaleux de 1984 intitulé *La force du vertige* ; au paroxysme de la crise des euromissiles qui, au mitan des années 1980, opposa le camp capitaliste-impérialiste coalisé derrière Washington au camp socialiste européen, notamment à la RDA alliés à l'URSS, A. Glucksmann prétendait en effet sans rougir que, non seulement le « devoir » absolu d'abattre un ennemi supposé injuste et totalitaire⁵⁸ autorisait les dirigeants occidentaux à courir le risque d'anéantir l'humanité en menaçant Moscou d'une attaque « désarçonnante », « décapitante » ou « désarmante », mais que cette prétendue injonction « morale » de s'apprêter à la guerre nucléaire (!!!) les enjoignait même catégoriquement d'agir ainsi ! Glucksmann Père jugeait donc admissible, voire obligatoire en son principe, que l'Occident courût le risque, au besoin en attaquant l'URSS⁵⁹, d'une « *mort exhaustive de l'humanité* », ou encore, en termes ouvertement prophétiques et vétéro-testamentaires, d'une « *seconde fin de l'humanité* » si tel devait être le prix à payer pour liquider l'URSS assimilée à l'« empire du Mal » dénoncé par Reagan et diabolisé à l'envi sur les chaînes publiques par l'ex-communiste Yves Montand ou par Glucksmann lui-même. A l'adresse du malheureux petit Raphaël Glucksmann Junior, depuis lors devenu le digne héritier de son papa exterministe ainsi que l'icône de la « nouvelle gauche » euro-atlantiste, sinophobe et russophobe, l'anticommuniste intégriste qu'était Glucksmann Père ne craignait même pas de déclarer honteusement :

« Je préfère succomber avec mon enfant que j'aime dans un échange de Pershing et de SS 20 que risquer le voir entraîné dans quelque Sibérie planétaire »...

Un engagement imbattablement fanatique à côté duquel le *Sacrifice d'Abraham*, que tempère il est vrai, dans le texte biblique, le refus final de Yahvé d'agréer l'infanticide du jeune Isaac, n'était qu'un jeu de pouponnière, et qui donne la mesure de la très périlleuse dégénérescence *morale et historique* qu'a atteinte le capitalisme-impérialisme-exterminisme contemporain ; et avec lui la « nouvelle gauche » anticommuniste verdâtre, rosâtre, voire rougeâtre qui accompagne ce monstre historique à l'unisson des fascistes tout en se donnant des allures « sociales », « démocratiques » et « écolos » !

⁵⁸ En l'occurrence il s'agit de la libération du camp d'Auschwitz par l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques libératrice, et au prix de quels sacrifices !

⁵⁹ Les doctrines militaires de l'ère Reagan/Bush reposaient officiellement sur le *first use* ou sur le *first strike* nucléaire des USA, c'est-à-dire sur l'utilisation en premier par le Pentagone de l'arme nucléaire dans un prochain conflit Est/Ouest, voire sur l'engagement d'une « guerre préemptive » contre Moscou (en clair, d'une agression antisoviétique mal déguisée) au moyen d'une frappe nucléaire massive, dite de « décapitation » sur l'URSS. Si pour finir, cela n'a pas eu lieu, c'est parce que, lors de la mort de Brejnev, suivie en cascade par celles d'Andropov et de Tchernenko, la lutte pour le pouvoir à Moscou menée sous la pression mortelle des USA, ce que personne ne dit, a conduit à l'éviction de Michel Romanov, qui voulait persévérer dans la voie « dure » d'Andropov, au profit du capitularde Gorbatchev prêt à engager le « désarmement unilatéral » de l'URSS pour obtenir un rapprochement, y compris idéologique, avec les USA. On a vu à quel prix : celui d'une contre-révolution qui n'a même pas garanti la paix et la sécurité à la Russie postcommuniste...

Bref, n'en déplaise aux naïfs qui croient que l'exterminisme capitaliste n'a jamais été qu'un bluff sans effet tangible, le chantage occidental a eu un résultat hautement politique : la conquête par la bourgeoisie russe et internationale, par liquidateurs gorbatchéviens interposés, du haut appareil d'Etat de l'URSS ! La lutte des classes a pris ici la forme d'une confrontation entre la tendance capitularde du PCUS, dite « novatrice », qui a, objectivement, voire subjectivement (certaines confidences d'Eltsine sont fort claires), agi pour le compte de l'impérialisme international, et la tendance dite « conservatrice » (conservatrice du socialisme) représentée de manière inconséquente par Ligatchev ou par Yannaïev et, de manière plus déterminée, par Pougo ou par Andreïeva.

• *Quel est alors le rapport entre l'impératif catégorique kantien, fût-il mâtiné d'historicité marxienne, et l'idée proprement marxiste, et plus globalement historico-dialectique (hégélienne par ex., voire teilhardienne), qu'il existerait un sens de l'histoire susceptible d'orienter la quête du « bien » éthico-politique ?* Nous allons voir que la pensée dia-matérialiste du sens de l'histoire n'est pas celle d'une contrainte imposée du dehors aux agents moraux et de nature à leur prescrire ce qu'ils ont à faire attendu que l'« *on n'arrête pas le progrès* » (sic), mais celle d'une possible production de formations sociales et/ou naturelles objectivement porteuses de complexité et d'autonomie croissantes, donc pouvant servir de vecteurs objectifs à l'émancipation sans s'y substituer.

- i. *Déjà chez Kant, la pureté diamantine de l'impératif catégorique, qu'il soit géopolitique ou moral au sens étroit du mot, requiert explicitement et complémentaiement une certaine pensée du sens de l'histoire, voire du sens de la nature en général. Il serait en effet, sinon formellement absurde, du moins désespérant et pratiquement décourageant, que le Juste dût absolument, voire aveuglément, « faire son devoir » tout en sachant pertinemment, ou du moins en présumant que, au final, le monde court vers le pire et que le Juste est voué à imiter l'écureuil captif condamné à actionner sans fin une roue dans sa cage pour, au mieux, faire du surplace. On peut certes toujours se consoler (?) en affirmant avec Camus, père de la désolante « philosophie de l'absurde », qu'« *il faut imaginer Sisyphe heureux* », mais n'est-il pas proprement « démoralisant » de se dire que l'ordre éthique est totalement contraire à l'ordre historico-naturel des choses et que, dans ce monde, le méchant gagnera toujours tandis que le Juste sera constamment désavoué par la vie ? Quand Blaise Pascal s'épouvantait au XVIIème siècle que « *le monde (fût) une sphère dont le centre est partout et la circonférence nulle part* », quand cet acteur central de la révolution copernicienne s'exclamait, en spectateur désolé du ciel, devenu gouffre sidéral, « *le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie* », il ne restait plus à Pascal, pour échapper à la désespérance radicale que son dialogue personnel avec le Dieu caché d'Augustin siégeant au plus intime de son âme. En bref, et pour parler le langage de la théologie chrétienne, l'ordre de la « charité » – qui est en gros celui de la morale agissante et du rapport actif avec autrui – est impensable sans les deux autres « vertus théologiques » que sont la Foi et l'Espérance.*

Et en effet, Kant se sort d'abord de cette « misère », comme diraient les Québécois, en recourant à ce qu'il appelle « *la religion dans les simples limites de la raison* »⁶⁰. Il ne s'agit certes pas pour Kant de fonder la moralité et ses « *Tu dois !* » inconditionnels sur l'idée que nos bonnes actions sont comptabilisées au Ciel si bien que « *Dieu nous le rendra au centuple* » au Paradis : en effet ce serait là, d'une part, faire dépendre l'implacabilité de la loi morale de l'hypothèse improuvable qu'il existât un Dieu, une immortalité de l'âme, un libre-arbitre du pécheur (sans quoi Dieu serait injuste en ses jugements sur nous...) et un Jugement dernier, donc relativiser gravement cette loi, et ce serait aussi entacher le respect de la loi morale, qui doit être libre de tout intéressement sensible et ne relève que d'un acte libre de la raison, d'un conditionnement extérieur en termes de récompense (le Paradis) ou de châtiement (l'Enfer), bref de « *donnant-donnant* » passablement écœurant. Pour autant, et dans la mesure même où la raison théorico-scientifique ne saurait rien dire sur la réalité en soi, donc sur l'existence ou pas d'un monde divin subsistant par-delà les phénomènes, il est au fond possible *par surcroît*, comme le fait déjà Rousseau dans sa troisième *Réverie du promeneur solitaire*, d'espérer que Dieu existe, de croire, sans pouvoir le prouver, qu'Il s'intéresse à nos histoires, voire à notre Histoire, et qu'Il récompensera *pour finir* le Juste tout en châtiant le Méchant. Mais notons-le, ce n'est pas alors la religion qui fonde la moralité (« *si tu veux aller au ciel, dis bonjour à la dame !* ») de manière hétéronormée, c'est pour Kant la moralité qui fonde et nourrit l'espérance religieuse et la foi elles-mêmes dans la mesure où il faut faire « *comme si* » Dieu existait et que l'on pût compter sur Sa justice céleste ou terrestre à venir ; et cela même s'il existe quelque fort soupçon... qu'un tel dieu n'existe pas ! Bref, la *religion dans les limites de la raison* chère à Kant n'est pas affaire de récompense *post-mortem* mais,

⁶⁰ *La Religion dans les limites de la simple raison* est le titre en français d'un ouvrage publié en 1793.

plus *logiquement et plus moralement*, elle est affaire de *sens* et de *logique* : il ne se peut que l'obéissance à la loi soit *finale*ment privée de sens, et le service du bien exige, comme dans les bons vieux westerns, que « force reste à la Loi » et que l'action morale révèle un *sens* car au fond, « *tout va mal qui finit mal* ». Le pur formalisme moral se soutient donc nécessairement d'une incontournable préoccupation pour la *destination* de nos actions, ce qui ne peut qu'émousser le tranchant de l'opposition pourtant classique entre formalisme kantien et « conséquentialisme » moral, ce conséquentialisme qu'il est tentant d'attribuer au marxisme. Pour autant, nous ne pouvons avoir la certitude que les *conséquences bénéfiques* à long terme de l'action morale concorderont avec la justesse inflexible de sa *forme* universelle même s'il se dit que Kant lui-même aurait trépassé en murmurant, comme, aux dires de Sophocle, l'aurait Edipe vieillissant : « *Alles ist gut* » : « *Tout est bien* » !

Ce n'est pas tout. Dans son *Histoire universelle considérée d'un point de vue cosmopolitique* comme dans cette œuvre de vieillesse que fut le *Projet de paix*, Kant explique en effet que le cours de la nature, mais aussi pour une part celui de l'histoire humaine, sont ainsi agencés que, sans miracle aucun, ils nous laissent libres de supposer, moins à titre de preuve scientifique qu'à titre d'interprétation, qu'ils comportent l'un et l'autre une *finalité*, même si la science kantienne ne connaît, rigoureusement parlant, que des enchaînements mécaniques de causes et d'effets relevant seuls, en droit, de la démonstration mathématique ou de la méthode expérimentale s'appliquant au monde phénoménal. Par ex. la sphéricité de la Terre associée à sa finitude oblige l'homme, initialement bête brute parmi tant d'autres, à peupler toute la planète au fur et à mesure que notre espèce se multiplie, donc à déployer et à affiner du même coup et *involontairement* toutes ses facultés sous des climats différents, mais aussi à se faire la guerre en raison de la démographie humaine croissante en tant qu'elle est confrontée à la rareté des ressources naturelles. Mais du même coup, et Rousseau allait déjà dans le même sens au chap. VI du livre I du *Contrat social*, l'humanité est menacée d'auto-destruction par sa propre expansion et force lui est alors, sous peine de disparaître, de chercher à sortir de l'état de nature synonyme d'insécurité et d'arbitraire, pour forger des rapports de droits universels régissant les rapports interhumains, c'est-à-dire ce que Kant appelle la paix perpétuelle. Bref, par une sorte de *négation de la négation* avant la lettre, l'universalisation de l'état de guerre – ce que l'Anglais Hobbes appelait déjà un siècle avant Kant la « guerre de tous contre tous », favorise, *pour peu que les hommes s'y mettent vraiment*, l'état de paix universelle sous peine, si les hommes manquent le coche, d'extermination générale : *le pur respect (en fait fort rare) de la loi morale ne saurait donc suffire à son triomphe, il faut aussi, pour qu'émerge le Droit universel, qu'intervienne l'instinct de conservation de l'espèce en tant qu'espèce !* Bref, la nature et l'histoire « aident » les hommes, qui sans cela ne se s'y résoudraient jamais, à pacifier leurs relations par motif d'autoconservation générique. On n'est pas loin alors, quoique sous une forme logico- et empirico-compatible et non pas de manière magico-miraculeuse⁶¹, de ce que les religions ordinaires appellent Providence à ceci près qu'une providence kantienement conçue ne « force » pas la nature ou l'histoire, *si elle existe*, elle ne peut que se couler dans leurs déroulés respectifs ainsi que dans leurs structures mêmes. Malgré tout, un fossé continue à opposer, chez Kant, l'étude scientifique du monde empirique, qui demeure de l'ordre du fait et qui, en toute rigueur exclut les jugements de valeur, du domaine éthico-politique qui relève du droit et des valeurs et qui ne saurait se réduire au factuel.

ii. Nous avons déjà examiné comment le marxisme, sur le plan théorique, et le communisme sur le plan pratique, sont capables d'intégrer l'universalisme, voire le formalisme moral, sur des bases dia-matérialistes et nous n'y reviendrons donc pas *sur un plan très général*. Nous pointerons cependant ici deux ou trois données plus spécifiques montrant que l'analytique kantienne de la morale et l'étude matérialiste de l'histoire, additionnée de dialectique engelsienne de la nature, ne sauraient s'exclure sommairement et que, à défaut de coïncider strictement, elles sont potentiellement et *a minima* deux « compagnes de route » susceptibles de s'épauler l'une l'autre :

⁶¹ C'est le cours de la nature et de l'histoire qui rend la moralité possible, et non l'interruption par Dieu de ce cours, ce que signifie proprement l'idée de miracle.

- *L'anti-exterminisme offre un vaste terrain de convergence entre le formalisme kantien et le matérialisme communiste.* L'analytique marxiste apporte ici ce que le kantisme ne saurait fournir de lui-même, à savoir une analyse *de classes* de l'exterminisme en tant que phase suprême du capitalisme-impérialisme. Entendons par là...

*d'abord, le constat structurel que, pour toutes sortes de raisons que nous avons détaillées dans plusieurs articles récents⁶² ou anciens, le maintien du mode de production obsolète que constitue le capitalisme impérialiste moderne est devenu incompatible avec le développement, voire avec la survie simple de l'humanité, que ce soit pour des raisons socioéconomiques (la course effrénée au profit maximal indissociable de la baisse tendancielle du taux de profit moyen « *épuise les deux sources de la richesse, la Terre et le travailleur* », comme le signalait déjà *Le Capital*), militaires (dominé par l'hégémon étatsunien en déclin, le capitalisme-hégémonisme pousse à une guerre mondiale « sans lignes rouges » qui, si elle éclate, peut détruire le genre humain, voire le vivant terrestre), environnementale (pour juguler l'effet de serre, les méga-pollutions diverses et l'érosion rapide de la biodiversité, il faudrait une planification mondiale démocratiquement définie que ne peut offrir qu'un socialisme-communisme de nouvelle génération), et politico-culturelle (pour faire face aux peuples et au prolétariat de plus en plus rebelles, le capitalisme-hégémonisme n'a d'autre choix que de se fasciser en s'alliant aux pires obscurantismes : néonazis ukrainiens, néo-mussoliniens italiens, islamistes antisyriniens de Daesch, génocideurs de « Tsahal », Secte Falungong de Chine, etc.),

* le constat de court terme que, aussi bien face à la Russie cernée par l'Oncle Sam sur toutes ses frontières Est (de la Baltique aux Dardanelles), Sud (Caucase) et Est (Mer du Japon), que face à la Chine (pressée par l'US Navy de Taiwan aux mers de Corée en passant par la Mer des Philippines), sans parler du déchaînement d'Israël contre Gaza, la Cisjordanie, l'Iran, le Liban et la Syrie, il n'y a plus – dixit Macron – de « ligne rouge » reconnue par les Occidentaux, du reste soutenus par le Japon revanchard et par la Corée du Sud fascisante, dans leur confrontation avec les Etats nucléaires que sont la Chine, l'Iran, la Corée populaire et la Russie, voire demain l'Union indienne. Ajoutons que la Russie actuelle n'est plus l'URSS militairement archi-prudente et culturellement universaliste d'avant 1985, elle est la nouvelle Russie blanche avec à sa tête un président contre-révolutionnaire qui révisé présentement sa doctrine nucléaire et qui déclare officiellement qu'« *un monde sans Russie ne nous intéresse pas* ». Cette dimension pan-destructive croissante du capitalisme moderne revalorise donc *a contrario* le rôle humaniste central du prolétariat international, si ce n'est celui d'une nouvelle *Internationale Communiste et Ouvrière* impulsant un nouveau *front anti-exterministe, contre-hégémonique et anti-impérialiste mondial* (que Y. Andropov appelait dès 1984 le *front de la raison*). Cette caractéristique axiale de notre époque tend ainsi à « rematérialiser » l'héritage kantien, à le munir d'une forte assise prolétarienne et populaire, donc à ancrer concrètement et surtout, *socialement*, l'universel formel kantien. Mais symétriquement, l'analytique marxiste anti-exterministe arrimée au meilleur de l'universalisme/formalisme kantien peut doter le communisme prolétarien moderne d'une portée universaliste sans précédent en le forçant à assumer centralement la lutte pour la survie de l'humanité et en faisant de lui sur tous les terrains le porteur qualifié (mais pas unique) de l'impératif catégorique régulant implicitement toute géopolitique moderne :

Agis toujours de manière telle que, sur tous les terrains, militaire, écologique, économique, culturel, tu fasses le possible et l'impossible pour préserver l'existence et la capacité d'initiative de l'humanité, sujet irremplaçable du droit, du moins jusqu'à nouvel ordre.

Et cela non pas en opposant les tâches anti-exterministes « universalistes » aux objectifs socialistes, prolétariens et révolutionnaires, ainsi que l'a ruineusement fait le néo-munichois Gorbatchev en prétendant naguère « *préférer les valeurs universelles de l'humanité aux intérêts de classe du prolétariat* » (sic) (une devise pseudo-humaniste qui aura finalement desservi à la fois le socialisme, la Russie et la paix mondiale), mais en fusionnant comme jamais l'exigence révolutionnaire à celle de

62 Cf www.georges-gastaud.com, texte appelant à développer un large mouvement international d'études « désexterministes », comme on dit « décolonial ». Cf aussi *Mondialisation capitaliste et projet communiste*, parti IV, Delga 2022.

conservation de l'humanité et de ce qui en est objectivement inséparable, n'en déplaise aux écolo-extermistes tels que la belliqueuse ministre allemande Annalena Baerboke : la *prospérité de la biosphère*. C'est du reste pourquoi cette dimension anti-extermiste de la révolution prolétarienne et populaire moderne et, symétriquement, cette portée distinctivement anticapitaliste et prolétarienne de l'engagement anti-extermiste (contre le militarisme, pour l'environnement, pour le partage universel de nouvelles Lumières, etc.) seront de plus en plus au cœur de ce *socialisme-communisme de nouvelle génération* dont la conquête et la construction constitueront la tâche centrale de notre époque ; si bien que la devise castriste-guévariste « *le socialisme ou la mort !* » ne résonne plus seulement de nos jours comme un appel à l'abnégation militante et à l'héroïsme, mais qu'elle signifie en outre qu'il sera de moins en moins possible de défendre l'humanité et de prolonger la vie sur Terre sans instaurer un socialisme dont la dimension « pro-vie », sans nullement éclipser la tâche classique d'expropriation du Capital, constituera un élément majeur de sa propre refondation...

C'est ici du reste que, en dernière instance, une relecture marxiste de la « politique morale » kantienne devrait garder le dernier mot sur une lecture kantienne, donc tendanciellement idéaliste et révisionniste du marxisme, et cela *y compris pour des raisons « formelles »*. En effet, dans le *Projet de paix perpétuelle*, Kant reprend à son compte la maxime formaliste et anti-« conséquentialiste » qui proclame, en latin,

« *Fiat justitia, pereat mundus* »⁶³ : que justice soit faite, le monde dût-il périr !

La contradiction est éclatante entre cette déclaration kantienne d'esprit hyper-formaliste et qui se rit des effets éventuellement ravageurs pouvant résulter de sa mise à exécution, et l'impératif anti-extermiste catégorique par lequel, comme nous l'avons vu en commentant l'Article préliminaire n°6 du *Projet de paix* kantien, est prohibée toute action politico-militaire susceptible pour un Etat d'infliger un risque d'anéantissement à toute l'humanité : or le formalisme ne saurait, y compris pour des raisons formelles de non-contradiction avec lui-même, se défaire de toute espèce d'intérêt pour les *conséquences* éventuellement pan-destructives d'une intervention étatique justicière dans les affaires du monde vu que cette destruction détruirait... formellement, les conditions de possibilité du formalisme lui-même. Cette contradiction logique ne pouvant décemment provenir du fait que le logicien professionnel qu'était Kant n'aurait pas su rester un peu cohérent, elle ne peut résulter que de ceci : le formalisme d'orientation *idéaliste* et, inconsciemment, bourgeoise de Kant, ne lui fournissait pas les moyens d'identifier un sujet concret de l'action internationale dont l'engagement justicier, du fait même qu'il reposerait en définitive, via l'engagement international du prolétariat, sur les intérêts vitaux de la masse des humains, voire sur les intérêts de l'ensemble des vivants, ne pourrait naturellement pas vouloir son propre anéantissement, bien au contraire. A l'inverse, *il serait très concevable qu'une oligarchie mondiale en bout de course et historiquement porteuse de ce que Lukàcs appelait la « destruction de la Raison », pût s'exclamer*; tel Néron incendiant Rome avant de se suicider « artistement » :

« *Fiat injustitia, pereat mundus !* » ...

- par ailleurs le marxisme n'a pas moins besoin que le kantisme, ou que la doctrine hégélienne, d'établir la possibilité que le cours de la nature ou le cours de l'histoire offrent à l'action politico-morale la possibilité logico-matérielle de se déployer dans un cadre propice à son exercice courant ainsi qu'à ses effets profitables de long terme ; en effet, si le communisme prolétarien est autre chose qu'utopie ou vœu pieux, ou pis encore que communisation du néant, il nécessite lui aussi que la logique, la nature et l'histoire ne soient pas ainsi faites qu'elles interdisent structurellement à l'engagement éthico-politique des militants prolétariens de les chevaucher toutes trois de manière à lui permettre d'échapper au nihilisme historique : et c'est proprement ce que l'on entend là par « sens de l'histoire », voire par « sens de la nature » en tant qu'ils sont l'un et l'autre les bases nécessaires d'un possible « sens de la vie », comme nous l'avons montré dans notre *Sagesse de la révolution* (2011) ou de ce qu'Ernst Bloch appelait, non sans une pointe d'idéalisme néokantien au mauvais sens du mot, le

⁶³ Devise favorablement analysée par Kant dans *Le Projet de paix perpétuelle*.

« principe Espérance ». Mais à l'opposé de Hegel, qui sépare la nature – idéallement privée de toute historicité ! – de l'histoire humaine (symétriquement coupée de toute naturalité !), et qui ne voit dans l'histoire que l'auto-déploiement de la Raison, et plus encore au rebours de Kant, lequel ne put faire mieux que nous inviter à « faire comme si » une forme de providence travaillait sourdement à ameublir la nature et l'histoire, le marxisme, précisément parce qu'il s'est doté des armes théoriques tendanciellement scientifiques et réalistes du *matérialisme dialectique*, de la *dialectique de la nature*, de la *gnoséologie matérialiste de la connaissance* et du *matérialisme historique*, parce que, de la sorte, il n'oppose pas irrémédiablement le droit au fait et le domaine naturel au champ socioculturel, parce qu'aussi il pense le *progress* comme l'effet constatable d'une auto-vectorisation du réel dépassant peu à peu ses propres contradictions motrices, permet en quelque sorte à la philosophie morale et politique de « traverser à gué » les fossés censément insondables que les doctrines idéalistes éthiques et politiques installent à tout bout de champ dans le paysage théorico-politique de l'action. D'une part en effet le matérialisme dialectique permet de « raccorder » l'histoire à la nature puisqu'il fait de la première le résultat, via l'étude du « *travail dans la transformation du singe en homme* » (Engels), donc aussi de l'évolution biologique ; il voit du reste dans cette dernière, et dans l'existence du vivant lui-même, l'effet de l'évolution géologique, du devenir planétologique et plus globalement, de l'évolution cosmique et des mutations qualitatives du monde physico-chimique. Ensuite et surtout, cette dialectique naturelle se recyclant en dialectique matérielle des modes de production historiques n'est en rien guidé par une téléologie. Contrairement à ce qui se produira chez Teilhard de Chardin, où le « point Oméga » divin « attire » en quelque sorte vers lui la nature en évolution ainsi que l'histoire humaine en voie de « planétisation », contrairement aussi à la doctrine kantienne du vivant où la finalité interne des vivants ne peut guère être mieux que supposée, l'approche scientifique matérialiste de l'évolution générale constate que la finalité propre aux vivants, que le biologiste François Jacob nommait leur « téléonomie », est bien un produit, lui-même non finalisé car non voulu ni conçu à l'avance, de l'évolution générale : nul besoin, donc, de se détourner pudiquement de la finalité objective puisque les vivants, en tant qu'ils s'auto-régulent à l'intérieur d'eux-mêmes (comme l'avait vu Cl. Bernard) de manière à réguler leurs échanges avec l'extérieur (« métabolisme »), n'ont nullement à choisir entre une organisation mécanique censément hypermatérialiste et une finalité biologique toujours quelque peu suspecte de surnaturalisme. Enfin et surtout, s'il y a bien production partielle ou totale de sens dans l'histoire cosmique, physico-chimique, biologico-écologique, anthropologique, ce n'est nullement parce que d'emblée et d'en haut un Dieu veillerait sur le devenir du monde et de l'homme, c'est tout bonnement, comme nous l'avons proposé dans un article de notre livre *Dialectique de la nature, vers un grand rebond ?*, l'aveugle sélection naturelle explorée par Darwin dans le champ botanico-zoologique *constitue un processus matériel nécessaire et extrêmement large* par lequel, du chaos largement entropique des formations matérielles éphémères de toute espèce se heurtant incessamment les unes aux autres, émergent et « durent » nécessairement davantage celles de ces formations qui sont capables d'auto-organisation, voire d'autoreproduction, qu'il s'agisse de galaxies, d'étoiles, de planètes, et plus microcosmiquement, de particules durables, et non plus seulement « virtuelles », de noyaux atomiques résistants, d'atomes stabilisés, de molécules et de macromolécules... voire de proto-organismes, plutôt que celles de ces formations naturelles qui ne comportent pas les ressources leur permettant de s'isoler relativement du chaos environnant, de le mettre à distance, d'interférer avec lui de manière régulée, bref, de produire ce que, de manière large, on peut appeler une « vie », comme on parle de la vie d'une comète ou de celle d'un écosystème.

Tout cela, Engels l'avait subodoré dans sa *Dialectique de la nature*, et l'astrophysicien Hubert Reeves, qui ignorait hélas totalement Engels, mais qui avait lu Teilhard, l'avait souligné dans son livre *L'heure de s'énivrer / L'univers a-t-il un sens ?* où il montrait, à l'opposé du superficiel et décourageant fatras nihiliste postmoderne, que la science de pointe fait de plus en plus place à une forme précise de « Grand Récit » : à l'inverse des considérations archi-pessimistes d'un Lévi-Strauss glosant, comme il était de mode dans les années 50/60, sur la « mort thermique de l'univers » et sur le triomphe final et global de l'entropie, les sciences contemporaines, mathématiques en tête, étudient la manière dont les systèmes, y compris les systèmes initialement chaotiques, peuvent s'autoorganiser, durer et s'auto-répliquer en intégrant à eux certaines formes de complexité croissante. On pense par ex. à la

cybernétique émergente des années 50/70, ou aussi à l'étude des « structures dissipatives » par le chimiste des haute volée Ilya Prigogine. Et en effet, combien une société humaine moderne, voire un cerveau de vertébré ordinaire, sont-ils plus qualitativement plus complexes que ne l'est le superamas local du Laniakea qui les ont précédés... et préconditionnés, de plusieurs milliards d'années !

L'émergence du sens est alors concevable au moins de deux manières : d'une part en ceci que cette *complexité évolutive croissante* – au moins à l'échelle locale – permet l'apparition du vivant simple – vraisemblablement plus répandu dans l'univers que ne le prétendait Monod dans *Le hasard et la nécessité* pour les besoins de son règlement de comptes avec le marxisme – et a *fortiori* de l'humain et de ses cent milliards de neurones occupant chaque encéphale, mais aussi en ce que ledit sens se manifeste au second, voir au énième degré : chaque étage qualitatif nouveau émerge de l'état qualitatif précédent et tend ensuite à se le subordonner (par ex. le vivant remodelant la Terre et son climat au moyen de la photosynthèse), mais aussi chaque nouvelle étape évolutive rend possible, certes de manière aussi buissonnante et non linéaire qu'on voudra, à se faire d'autant plus autonome par rapport à son environnement initial qu'elle l'a davantage intégré à son propre fonctionnement interne, qu'elle se l'est en quelque sorte « représenté » en elle-même et que, ce faisant, elle est devenue ontologiquement plus riche et s'est complexifiée. Par ex. le vivant sexué est déjà plus autonome, en général, que les unicellulaires ne connaissant encore que la mitose ou clonage naturel et qui, de ce fait, disparaissent tous sitôt que leur milieu change pour eux de manière défavorable. Par ex. l'homme, son gros cerveau et ses moyens culturels de plus en plus sophistiqués se sont tellement émancipés du milieu initial que Sapiens a colonisé toute la surface du globe, qu'il explore les abysses et qu'il tente même désormais d'explorer les planètes solaires et de percer les secrets du big-bang... *Qui dit intériorisation du milieu externe et capacité de le « rejouer » en soi par le métabolisme ou par la pensée, dit à la fois gain de complexité, gain d'émancipation et gain de sens au moins possible.* Ce qui ne signifie pas que, par un court-circuit franchement ridicule, il faudrait chercher dans l'évolution cosmique, géologique ou biologique ce qui me *prescrirait* ici et maintenant de ne pas mentir ou de ne pas assassiner mon prochain ! Mais sans qu'il soit opportun d'étendre ici ce développement déjà trop long, qui ne voit que cette production de complexité interne, donc d'affranchissement croissant des formations matérielles successives par rapport à leur milieu initial par émergence de ce que C. Bernard appelait *milieu intérieur*, s'accompagne d'une avancée fonctionnelle de la liberté ; en effet, retombée aveugle des processus aveugles de la nature, puis des processus initialement non moins aveugles de l'histoire humaine, cette émancipation grandissante des formations matérielle à l'égard du monde extérieur dont la société humaine, voire la « nature » morale pleinement autonome n'est qu'un cas particulier (et c'est plus vrai encore quand ils sont surplombés par la science, la philosophie et/ou par la planification économique) offre à nos aspirations morales et politiques un tout autre cadre, ne serait-ce qu'en termes de conception progressiste générale du monde – que les vaticinations décourageantes de l'obscurantisme religieux ou du nihilisme « positiviste » !

Pour autant l'analytique kantienne des conditions générales *a priori* du fonctionnement de la subjectivité morale n'en est pas bouleversée. D'une part, l'autonomie de la décision morale n'en demeure pas moins avec sa force motrice propre. A supposer que, comme Rousseau vieillissant et basculant vers la misanthropie, le militant révolutionnaire ne croie plus trop en l'avenir d'une véritable société républicaine, il n'en resterait pas moins qu'il lui faudrait toujours, comme se l'avouait Jean-Jacques dans *Les Rêveries* (conclusion de la *Quatrième Promenade*), cultiver la sagesse et la probité, ne serait-ce que par rapport au respect que chacun se doit à lui-même. Et une réflexion marxisante sur le sens de la nature et de l'histoire aurait d'autant moins à y redire que l'effet de long terme de cette production historico-naturelle serait précisément d'avoir permis l'émergence d'une « nature » morale pleinement autonome et autocentré. En outre, quand on observe le fonctionnement concret du militant révolutionnaire, on s'aperçoit qu'il pratique lui-même à sa façon la « *religion dans les limites de la raison* ». Il croit et espère, plus qu'il ne « sait » que l'émancipation nationale et sociale peut triompher, que les « salauds » ne « l'emporteront pas en paradis », que, comme le disait Dimitrov confronté au triomphe provisoire du nazisme,

« Les contre-révolutions sont des parenthèses de l'histoire, l'avenir appartient aux révolutionnaires »,

... ou encore que, comme l'écrivait Marcel Paul, ouvrier électricien, dirigeant syndical CGT, déporté-résistant puis ministre communiste fondateur d'EDF,

« Il existe en France un noyau révolutionnaire indestructible ».

Et ce qui le lui prouve, ou plutôt, qui l'en persuade, c'est que chaque jour, il se trouvera toujours un brave type quelque part qui, malgré l'égoïsme forcené et la veulerie de masse auxquels nous voue le néolibéralisme, fera toujours quelque part son devoir modestement et en plein désintéressement. En ce sens, comme « Celui qui croyait au Ciel », le révolutionnaire « qui n'y croyait pas », était pourtant lui aussi un croyant, voire un « espérant » qui, du reste, ne manquera pas de se reconforter comme avaient su le faire Romain Rolland en pleine guerre mondiale impérialiste, puis Gramsci en pleine ascension du fascisme, en se raccrochant à la devise « *Pessimisme de l'intelligence, optimisme de la volonté !* ». Il est certes un croyant plus rationnel que le croyant dûment estampillé puisqu'il ne s'en remet pas au Bon Dieu pour faire triompher le « monde nouveau » à sa place et que toujours, comme Kant du reste, il fait surgir l'espérance de l'action et non l'action de l'espérance : tant que, comme Cyrano au moment de succomber, « *Je me bats ! je me bats ! je me bats ! je me bats !* », le combat n'est pas perdu, il ne l'est jamais que quand le dernier soldat a rendu les armes ; et, comme l'écrivait Aragon,

« ... toujours le chœur profond reprend le chant interrompu pour peu que jusqu'au bout, le chanteur a fait ce qu'il a pu »...

Certes, le militant ne mise pas sur l'existence d'un Dieu, ou plutôt, comme les « constructeurs de Dieu » de l'époque de Lénine, les Bogdanov et autre Lounatcharski, il fait de ce Dieu – c'est-à-dire de l'édification d'une subjectivité émancipée – le terme futur de l'histoire, mais c'est aussi une forme de foi que de supposer qu'il existe une forme d'au-delà *naturel, rationnel et historique* où les justes seront, non pas tant récompensés car que leur importe, mais pourront du moins supposer voir le meilleur de leur cause triompher. Kant rejeterait-il du reste cette forme de croyance en l'au-delà non pas céleste, mais terrestre, d'une société émancipatrice construite par notre propre travail et d'autant plus capable de nous rendre heureux que c'est nous qui en serions les auteurs ? Ce serait d'autant plus acceptable par le philosophe de Königsberg que sa « religion dans les limites de la raison » n'a que faire, à l'instar de la religion civique instituée à la même époque par Robespierre pour célébrer l'« Être suprême », des dogmes, des rituels, du clergé institué et de la superstition, qu'elle appelle au contraire à la séparation de l'Etat et des cultes traditionnels (comme c'était du reste déjà en germes dans la confession protestante) puisque le maître-mot d'une telle *Vernunftglaube* (foi rationnelle) est, encore une fois, *autonomie* : autonomie de l'agent moral, autonomie du citoyen, autonomie de la République, autonomie de la loi morale.

Nous ne concluons d'ailleurs pas ce développement sur la morale kantienne sans rappeler que nous avons dès longtemps montré, dans un article de *Raison présente* (Union rationaliste) intitulé *Dialectique et bioéthique*, que ce formalisme d'inspiration kantienne et de portée anti-exterministe peut largement fonctionner en matière de bioéthique, voire de biopolitique. En matière de génie génétique, et pour faire front à la fois, croyons-nous, au transhumanisme technolâtre, qui ne se fixe aucune ligne rouge en matière de mutations génétiques, de PMA, de GPA, voire de marchandisation du vivant, mais aussi face au conservatisme sociétal et religieux qui sanctuarise la « nature humaine » ou l'ADN des plantes comme si l'évolution *naturelle* ne les avait pas déjà cent mille fois bousculées avant nous, nous devrions opposer cet impératif catégorique anti-exterministe :

« Ne fais jamais rien qui soit tel que, en modifiant le génome et l'anatomie de Sapiens, tu détruis ce qui, dans sa complexion corporelle actuelle, lui permet au moins en puissance de s'autodéterminer, d'accéder à l'historicité et, par elle, à l'autonomie et à l'égalité ».

Tel serait entre cent exemples possibles la prédétermination par les deux parents du sexe de leur futur enfant et tout ce qui, de manière directe ou pas, pourrait réduire à zéro le bienheureux aléa spermatique qui empêche encore la « re-production » issue du désir de se muer en production ainsi faite qu'on pût programmer les caractéristiques à venir du nouveau-né, les « usiner » au moyen de procédés machinaux, donc transformer la procréation en un produit marchand. Il s'agit donc de *faire en sorte que l'humanité continue de pouvoir se vouloir elle-même en tant que collectivité au moins virtuelle de sujets libres*, donc, d'interdire tout retour insidieux de l'esclavage – l'achat et la vente des corps vivants –, et cela d'une manière telle que l'impératif kantien

« Agis toujours de telle manière que tu traites l'humanité en toi et chez autrui comme une fin, jamais seulement comme un moyen »...

... puisse régner absolument. Or, si formel et abstrait, donc ahistorique qu'il paraisse, cet impératif est de nature anti-extermiste ; car s'il existe bien des façons de détruire l'humanité, la plus évidente étant d'en supprimer l'existence, de l'exterminer, de l'éliminer en tant qu'espèce, d'autres manières plus insidieuses consistent à déconstruire ce qui, dans sa configuration biologique, est susceptible de rendre l'homme humain, c'est-à-dire de le disposer à l'histoire et à la culture, donc à la construction de soi, à la liberté et à la personnalité. Bien entendu, la nature n'est pas sacro-sainte comme telle et il serait évidemment légitime d'éradiquer les maladies génétiques qui, précisément, entravent radicalement la liberté et l'autonomie des individus, par ex. la myopathie de Duchêne. Dans l'article de *Raison présente* cité plus haut, il s'agit notamment de ce que l'anthropologue André Leroi-Gourhan appelait le « dispositif corporel de l'*Homo sapiens* »⁶⁴ en entendant par là tout ce qui permet *naturellement* à l'homme de se projeter dans la culture et l'historicité, donc d'entreprendre de forger sa propre essence à travers le travail, la technique, l'héritage social, le langage, etc. La tâche de la bioéthique consistera donc à protéger tout ce qui, dans notre « nature », permettait à Blaise Pascal d'affirmer que « *l'homme n'est conçu que pour l'infinité* », c'est-à-dire qu'il est capable principiellement et « ontologiquement » de faire possiblement usage d'une liberté partagée en cocréant un monde humain toujours plus riche et diversifié. Là encore, il n'est guère difficile de percevoir ce qui peut permettre aux approches kantienne et marxienne de converger pour protéger l'humain, et notamment l'enfance, de la chosification insidieuse ou flagrante à laquelle le promet en permanence la course au profit maximal.

Pour un universalisme esthétique effectif, refuser à la fois le relativisme pseudo-matérialiste et l'académisme grimé en universalisme.

Dernière parue des trois grandes critiques kantiennes, la *Critique de la faculté de juger* est généralement reconnue comme le socle marmoréen de l'esthétique moderne, en entendant par-là la réflexion philosophique sur le beau en tant que ce dernier n'est pas seulement et naïvement posé comme inhérent aux objets désignés comme tels mais qu'il relève d'un certain rapport sensible (aisqhsis, *sensation*) entre lesdits objets et les personnes s'adonnant à leur « contemplation ». A première vue, la réflexion marxiste sur le beau, qu'il soit naturel ou culturel, se situe aux antipodes de l'esthétique kantienne puisque le marxisme tend évidemment à souligner le contenu historico-social des œuvres (national, « de classe », etc.), qu'il se défie du « formalisme » esthétique (de l'hypocrisie de classe de « *l'art pour l'art* ») et que, ce faisant, il semble disposer ses partisans à l'historicisme et au relativisme culturel alors que Kant souligne le caractère universel du beau et le « désintéressement » propre à la contemplation esthétique. Pourtant, même si nul ne propose de

⁶⁴ Laquelle comporte la cohérence anatomique des facteurs suivants : bipédie, redressement vertébral, libération de la main de toute tâche locomotrice, régression du museau et des crocs, évolution du pharynx permettant la parole articulée, dimorphisme sexuel, longueur de l'enfance du petit d'homme...

fusionner éclectiquement les démarches esthétiques si différentes, mieux : hétérogènes des kantien et des marxistes, on peut et doit constater nombre de *convergences* pratiques, voire théoriques entre ces deux démarches. D'une part, le fin lettré et helléniste qu'était Marx ne s'est jamais montré caricatural en matière esthétique ; par ex. dans sa *Contribution à la critique de l'économie politique*, il rejette l'historicisme simpliste qu'on lui attribue parfois et il observe loyalement que l'art grec classique, architecture, poésie, éloquence ou statuaire, non seulement continue de nous émerveiller (quelle œuvre moderne a-t-elle surclassé l'Odyssée, le Parthénon, *Les Erynnies* d'Eschyle, les *Philippiques* de Démosthène ou la frise des Cariatides ?). Par ailleurs les plus grands artistes et esthéticiens d'inspiration marxiste, les Brecht, Lukács, Lounatcharski, Aragon, Eluard, Maïakovski, Eisenstein, Theodorakis, Neruda, Rivera, Lurçat, Léger, voire Plekhanov ou Gramsci qu'on aurait tort de caricaturer, n'auront pas été moins sensibles que Kant aux questions de la forme esthétique, de l'universalité – ou plutôt de l'universalisation de l'art – et ils auront même été bien plus sensibles que lui – effet d'époque – aux questions de l'innovation artistique en matière formelle. Symétriquement, la réflexion kantienne sur le beau et sur le « sublime » (*das Erhabene*) n'est nullement indifférente aux dimensions morale et politique, au sens large et noble de ces mots, de la production artistique et de la contemplation esthétiques. Kant lui-même explique en effet dans sa *Critique de la faculté de juger* que le spectacle du beau, et plus encore peut-être celui du sublime, induisent en l'homme un puissant effet moral (voire politique ?) de communion avec les autres, d'insertion émerveillée dans le cosmos et d'appartenance au moins possible à une forme de communauté idéale des êtres intelligents et sensibles. Et les admirateurs de Kant le savaient si bien qu'ils ont fait graver sur sa tombe à Königsberg l'expression fameuse

« Le ciel étoilé au-dessus de ma tête, la loi morale au fond de mon cœur ! »

Et cela pas seulement parce que l'art, ou la contemplation esthétique en général sont souvent arrimés bon gré mal gré au culte dominant ou à l'autocélébration du pouvoir en place, mais parce que, par eux-mêmes, en tant que « beautés libres » à jamais insoumises et secrètement irrécupérables, ils propulsent l'homme vers le sentiment de l'universel : sans quoi les autorités civiles et religieuses, et de plus en plus à notre époque, le grand patronat (mécénat d'entreprise, collections, voire « sponsoring »...), n'auraient pas tenté de tous temps de mettre à leur service, voire de dévoyer lourdement l'architecture, la sculpture, la peinture, la musique, la danse, le cinéma, la chanson, le théâtre et la littérature !

Nous signalerons donc brièvement ci-dessous certaines *zones de convergence* possibles entre l'esthétique d'inspiration kantienne et l'esthétique d'inspiration marxiste. Cependant, pour examiner plus au fond les délicates questions d'esthétique, voire de « politique artistique » très brièvement évoquées ici, nous renvoyons par avance au chapitre de *Lumières communes* (T. V, chap. XXIV) consacré à l'esthétique.

Point de vue de classe et universalisme esthétique

Nier le caractère universel de l'art (ou du moins sa *visée* universelle) ou du moins des « chefs-d'œuvre » consacrés par les siècles, dénigrer les spectacles sublimes offerts par la nature (par ex. les aurores boréales, l'arc-en-ciel après l'orage...) ou grandioses (une éclipse de soleil, les éclairs illuminant l'Océan, la chute d'une comète sur Jupiter observée au télescope...) et dont l'admiration s'impose à tous, comme le rappelle Rousseau dans sa *Profession de foi du vicaire savoyard*, n'est simplement pas sérieux. A condition d'*écouter* vraiment, d'arriver à *se taire* cinq minutes, d'*éteindre* une demi-heure son portable et de fermer les yeux 100 secondes d'affilée au tamtam du monde en disposant *enfin* ses oreilles à l'accueil, qui peut ne pas penser (je ne dis pas « *Qui peut ne pas dire ?* » car la parole est le cloaque de la mauvaise foi !), « *Que c'est beau !* » en écoutant Gould interpréter au piano la deuxième suite anglaise de Bach, ou en entendant *I Musici* déployer la caresse de l'Hiver

vivaldien sur fond de *pizzicati* simulant la chute des gouttes de pluie ? Et, s'agissant du sentiment du grandiose, quelle brute épaisse peut ne pas *se dire*, au moins fugitivement, « *chapeau !* » en apprenant que le jeune métallo communiste Jean-Pierre Timbaud fusillé par les nazis à Chateaubriant a eu le front, avant de s'abattre au sol, de jeter à la face des fusilleurs teutons : « *Vive le Parti communiste allemand !* » ?

Académisme contre relativisme : sortir du dilemme

– Notre but étant moins de rapprocher à tout prix Kant du matérialisme dialectique que de voir si cette conjonction pourrait servir de nos jours à régler des questions en débat, il faut rappeler que, depuis le XIX^{ème} siècle, une controverse oppose les tenants de l'*académisme*, pour lesquels l'art vise l'universel auquel on accède en respectant certaines « règles », aux partisans du *relativisme* historique (ou géographique, ou, plus platement encore, pseudo-« personnel ») qui fait de l'art une affaire de « goût » au sens qu'a ce mot dans l'adage selon lequel *des goûts et des couleurs, on ne discute pas* ; bref, préférez-vous un « bon goût » immuable, sédentarisé, canonisé et enseigné une fois pour toutes dans les Académies de musique, d'architecture ou de dessin les mieux cotées, ou bien un *marché de l'art* toujours fluctuant auquel les artistes, comble de « liberté », doivent s'adapter sans fin au gré de leurs « performances » de plus en plus nomades et éphémères ? Eh bien en un sens, Kant répond à ces questions : est beau, précise-t-il, « *ce qui plait universellement sans concept* ». Sans concept, cela signifie quant au fond que l'on ne peut pas fixer les règles du goût *a priori*, que la production d'un chef-d'œuvre n'est pas déductible, contrairement à ce que l'on a quelque temps feint de croire à l'Âge classique, de l'application servile de telles ou telles « règles » empruntées sans esprit critique à la *Poétique* d'Aristote. Déjà au XVII^{ème} siècle, les *nouveaux* classiques eux-mêmes, et qui ne se savaient pas encore tels, répondaient en substance, avec Molière, Corneille ou Racine, que « *la première des règles est de plaire* »... Et chacun garde en tête la manière dont les Impressionnistes durent s'affranchir du Salon des peintres officiels et mettre en place un *Salon des refusés* pour faire connaître du public leur nouvelle manière de peindre destinée à capter la lumière et la couleur « sur le motif » au lieu de produire en série des scènes de batailles théâtralisées ou des nus blafards incitant plus à la sieste qu'au déduit... *Pour autant*, le beau est, précise Kant, ce qui « *plait universellement* » : ce qui signifie que lorsque je dis « *C'est beau !* », parfois en me surprenant moi-même dans la mesure où cette déclaration vient inopinément contraindre cette paresse d'apprendre que chacun baptise trop souvent « mes goûts », je ne prétends pas seulement que le spectacle que je vois, et *que je conseillerai désormais à tout autre*, m'est « agréable », comme je dirais que je préfère le Riesling au Chablis ou la couleur jaune à la couleur verte : je sous-entends alors que tout homme qui fera vraiment l'effort de **regarder** *La laitière* de Vermeer, d'**écouter** la chanson *Lily* de Pierre Perret ou d'aviser l'élégante ligne sinueuse du siège du PCF à Paris (signée Niemeyer et Chemetov) sera comme moi forcé de convenir, même s'il a horreur du lait et du communisme, que « *eh oui, c'est beau !* », comme on peut convenir par ex., pour faire image, que Marlène Dietrich était belle même si l'on se sait préférer ordinairement les brunes pimpantes et potelées aux minces blondes nordiques aux airs alanguis. Et j'ajoute après Kant que ce sentiment du beau ne résulte pas d'un syllogisme me permettant de ranger par avance, à la limite sans les avoir vus, *Les bourgeois de Calais* de Rodin ou le buste *Pourquoi naître esclave ?* de Carpeaux dans la case « chefs-d'œuvre de la sculpture » comme je puis *démonstrativement* ranger Socrate dans le tiroir « êtres mortels » après qu'on m'aura dûment informé que « Socrate est un homme » et m'être alors souvenu que « tout homme est mortel » ! Bref, je pourrai tenter d'*expliquer* à autrui pourquoi je trouve que rien n'est plus beau musicalement que la *Cantate* BWV 140 de Bach, dite *du Veilleur*, moi qui ne suis pourtant pas luthérien, ou que le *Fantasia* de Disney est le comble de la féerie (moi qui ne serai jamais, comme le fut Disney, un admirateur d'Hitler !), et je ne pourrai faire autrement que tenter de m'en expliquer ; car *l'universel, dont je sens bien qu'il ne m'appartient pas, aspire irrésistiblement à se partager avec autrui* : telle est du reste la mission délicate du *critique d'art* qui se démène pour expliquer, persuader et « faire sentir », bien qu'il soit hors d'état de prouver, que tel film boudé par les propriétaires de salle est un chef-d'œuvre alors que tel autre, massivement promu par la presse, n'est qu'un « nanar ». Pourtant, ce *jugement de goût* énonçant le beau, je l'aurai formulé par devers moi et sans avoir effectué aucune « déduction » de

nature théorique bien avant de tenter de convaincre mes amis, qui n'ont pas encore visionné *Le Premier Maître* de Kontchalovsky, ou *Full Metal Jacket* de Kubrick, de « courir voir ça » toutes affaires cessantes !

Face à de tels arguments, la contre-offensive relativiste, historiciste et pseudo-marxiste ne tardera guère. Déjà Voltaire, champion des affirmations péremptoires... et des jugements superficiels, affirmait la relativité radicale du goût en rappelant finement que « *ce qui plaît à un crapaud, c'est sa crapaude* »... et il ne croyait pas du reste si bien dire car, encensées à son époque, les tragédies de Voltaire sont depuis longtemps devenues illisibles et injouables. A notre époque, le sociologue Pierre Bourdieu s'est employé à relativiser drastiquement le « bon goût » en en faisant, à côté du capital économique des bons bourgeois (la propriété privée des moyens de production, ce cœur de la domination de classe qu'il ne faut surtout pas relativiser et minimiser !), le centre de ce « capital culturel » et de cet « héritage immatériel » par lequel les dominants d'une société donnée se « reconnaissent » entre eux et se distinguent du même coup des « gens de mauvais goût », autrement dit, de cette plèbe ignare qui n'a qu'à travailler dur en se repaissant des « blockbusters » made in Hollywood ou en touchant quelque argent de l'Etat pour s'offrir le dernier manga ; une plèbe à laquelle du reste, la fraction des dominants qui intervient sur ce créneau juteux, *amuseurs publics*, « humoristes » *bas de gamme*, *impresarios de top-models devenues chanteuses*, *joueurs de piano à la Zelensky*, vend en permanence des « produits culturels » au ras du caniveau destinés à maintenir la « populace » dans son ignorance des sommets de l'art, de la science et de la philosophie. De fait, qui pourrait contester, au vu de la dégradante sous-culture qu'épandent en continu dans les têtes les égoutiers du capital, que l'analyse bourdieusienne ne comportât pas une large part de vérité ? De Louis XIV à notre époque, le « bon goût » et la « bienséance » ont toujours charrié leur charge de « distinction » permettant aux dominants de reproduire invisiblement, au fil de la « vie quotidienne » et des loisirs en apparence les moins politiques et les plus anodins, les stratifications de castes inhérentes aux sociétés de classes. Prenant appui sur ces réalités, une certaine « gauche » démagogique à la Jack Lang se lancera même dans l'éloge *indiscriminé* de l'ainsi-dite « culture populaire » (comme si cette dernière n'était pas en grande partie concoctée, contrôlée et rentabilisée par les dominants !) sans distinguer ce qui est création populaire véritable de ce qui n'est qu'importation affadée de la culture urbaine made in USA. Ainsi prospérera, au cours des trompeuses années Mitterrand, l'entreprise démagogique attaché au nom de Lang, l'Anti-Malraux et l'Anti-Vilar absolu, consistant à mettre au même niveau qualitatif la prétendue « culture-populaire » que la culture classique *devenue bien plus inaccessible à la jeunesse populaire qu'elle ne l'était à l'époque où Gérard Philippe interprétait Le Cid à Avignon* ; ainsi sera décrété « bourgeois » l'apprentissage scolaire exigeant de la langue française, de la démonstration mathématique, du dessin, des langues anciennes ou de l'histoire de France ; et l'on fera même croire à certains dominés, avec l'aide de pitoyables enseignants se croyant « de gauche », voire « pédagoges » (pauvre Célestin Freinet !) que, puisque « nous sommes tous égaux » (même si certains le sont moins que d'autres !), M. Joe Star est l'égal de Molière, Lou Reed est le plus grand musicien de tous les temps, le hip-hop vaut le *Lac des cygnes* et Céline Dion chante bien mieux que Callas... Quant aux dominants, *ils ne seront pas dupes et riront sous cape*... : après tout, les faiseurs d'opinion social-démocrates des années Mitterrand ont bien réussi à faire gober au populaire, pour le détacher à la fois du patriotisme gaullien et du communisme prolétarien, que l'Abbé Pierre, Bernard Tapie, Lady Di ou Coluche étaient de plus grands personnages que ne furent Georges Politzer, Marcel Paul, Simone Weil (avec un « W », s.v.p. !) et qu'Irène et Frédéric Joliot-Curie, dont pas un jeune Français actuel sur dix mille ne connaît seulement les noms !

Or la critique relativiste du goût est à côté de la question car elle ne vaut en réalité que *de facto* et nullement *de jure*. A toute époque, la masse des gens prend pour vérité les préjugés qu'on lui a inculqués dès l'enfance, qu'on lui récite à longueur d'antenne ou que colportent jour et nuit les réseaux dits sociaux : est-ce à dire que l'exigence de vérité universelle, sans laquelle la science s'effondrerait tout entière, est chimérique et que sa quête n'est qu'aberration ? Du fait que la « justice » de classe nationale ou internationale condamne à la chaîne des héros du mouvement ouvrier pendant qu'elle blanchit des criminels génocidaires adoués par l'Oncle Sam, s'ensuit-il qu'il soit

absurde de s'engager pour l'équité ? Kant ne dit nullement que le beau est ce que tout le monde juge tel par conformisme ou par habitude, pas plus qu'il ne déclare moral ce que tout le monde fait (parce que c'est « ce qui se fait » !), en un mot il ne confond pas l'universel en droit, c'est-à-dire *ce que tout le monde devrait faire* parce que la maxime de l'action projetée est objectivement universalisable, avec l'universel *de fait* qui ne séduit, à toute époque, que les moutons de Panurge ! En réalité, la critique relativiste se trompe à ce point de cible qu'elle ne détruit l'académisme ancien, tout en ciblant de biais l'universalisme esthétique, qu'en instituant un inattaquable académisme nouveau, inaperçu comme tel, celui de la culture consumériste « djeun' », extra-plate, super-conformiste, anti-ouvrière, anticommuniste, euro-gaga, archi-américanisée et hyper-anglicisée, fière d'être sans passé (croit-elle !), « performante », « connectée » et immédiatement jetable, tout en s'accompagnant d'un énorme tapage (le « buzz ») qu'a parfaitement anticipé le sociologue français Michel Clouscard dans *Le capitalisme de la séduction*. Lénine avait déjà fortement critiqué ce nihilisme artistique, fût-il paré des couleurs de la « gauche » et, à son époque, des fastes écarlates de la « révolution culturelle prolétarienne » en rappelant, de manière quelque peu rébarbative certes, que la véritable révolution culturelle prolétarienne consiste, pour le prolétariat transcendé par ses éléments d'avant-garde, à s'approprier toute la haute culture artistique, technique et scientifique créée par les sociétés de classe⁶⁵, à dépasser dans un sens universaliste tout ce que cette culture comporte d'étroitesse liées à ses conditions de production, et surtout, à se cultiver en appliquant le principe suivant :

« En quoi consiste principalement le travail de l'Union communiste de la jeunesse (*Komsomol*) dans notre Russie ouvrière et paysanne ? Premièrement à s'instruire ; deuxièmement à s'instruire encore ; troisièmement, à s'instruire encore et toujours ! ».

Car si l'on demeure fermement sur le terrain des principes, il n'y a aucune contradiction logique à opposer la quête du beau universel (et moins encore celle du sublime immédiatement accessible à toute personne n'attisant pas dans son cœur la haine du genre humain, donc la haine de soi) à l'engagement prolétarien, pourvu que ce dernier ne sombre pas dans l'ouvriérisme et qu'il continue de tendre vers le but final lumineusement universel des communistes : l'émancipation de tous les individus et l'égalité de tous les peuples de manière à permettre le développement solidaire et plénier de tous les humains. Déjà dans cet esprit, le dramaturge antifasciste Bertolt Brecht, engageait le combat sur deux fronts à la fois dans ses *Ecrits sur le réalisme*, ou encore dans ses *Ecrits sur la radio* (le média de pointe de sa jeunesse !)..

- *Contre l'académisme*, et même contre un certain académisme « marxiste » pointant son nez dans l'esthétique ultra-classiciste de Lukács, Brecht demandait aux artistes communistes et progressistes, qu'ils soient dramaturges, cinéastes, musiciens, romanciers ou poètes, de travailler et retravailler sans cesse audacieusement la forme de leurs œuvres afin de représenter artistiquement les tendances révolutionnaires de notre temps, par ex. en introduisant dans le théâtre nouveau le procédé réflexif de la « distanciation ». Non pas que Brecht entendît renier le réalisme dont les marxistes d'alors partageaient *grosso modo* le projet, mais parce qu'un artiste communiste moderne ne peut traduire esthétiquement la geste prolétarienne du XXème siècle dans les formes qu'utilisaient Balzac ou Stendhal pour dépeindre le « mouvement ascensionnel de l'argent » de la bourgeoisie du XIXème ou pour décrire le carriérisme décomplexé d'un Julien Sorel. Pour *porter un contenu nouveau, il faut au contraire*, expliquait Brecht, *inventer et ajuster des formes artistiques nouvelles*. Bref, ce n'est pas trahir le « réalisme socialiste » que de refuser qu'une avant-garde communiste s'ossifiant peu à peu sous la forme d'un « parti-guide » omniscient, transforme le réalisme socialiste en un académisme plus destiné à plaire aux masses populaires et à rassurer leurs dirigeants qu'à élever les membres du peuple travailleur pour en faire des communistes critiques et inventifs *esthétiquement et politiquement* ;

- *Contre le Proletkult*, ce groupe gauchiste et petit-bourgeois animé par le bolchevik Bodganov qui, dans la foulée d'Octobre 1917, opposait démagogiquement la vieille « culture bourgeoise »

⁶⁵ Le contraire direct de ce qu'a fait la prétendue Révolution culturelle prolétarienne maoïste en persécutant les savants et les universitaires « bourgeois ». C'est à se demander si Mao avait vraiment lu Lénine et Marx, ces deux grands amis des Lumières, des sciences et de leur partage universel !

réputée inutile, à une jeune « culture prolétarienne » sortie du néant, Lénine avait déjà durement croisé le fer ; dans sa lignée idéologique et de manière plus générale, Brecht dénonçait le *pseudo-démocratisme* qui décrie en son principe même la « culture bourgeoise intrinsèquement élitaire », et il conseillait plutôt aux communistes allemands de transformer peu à peu le « *petit cercle des connaisseurs (bourgeois) en un grand cercle des connaisseurs (prolétariens)* ». Donc à réduire asymptotiquement l'écart entre l'universel *de fait* (les productions culturelles qu'aiment et « comprennent » les masses à un certain moment) et l'universel *en droit*, auquel les chefs-d'œuvre du passé, comme les œuvres d'avant-garde du présent, offrent un accès possible. Pour cela, il faut propager les œuvres classiques dans des formes neuves, mais jamais dégradantes, qui soient telles que les travailleurs puissent se les approprier, et il faut d'autre part *éduquer le goût des travailleurs*, leur fournir les éléments culturels et contextuels sans lesquels l'intuition du beau, cette pseudo- « donnée immédiate de la conscience » pourchassée par Bergson, est aussi désarmée que ne le serait l'appréhension du sublime par un jeune ouvrier chaussant des lunettes de plage pour contempler la grande Tache rouge de Jupiter, un coucher de soleil sur les monts lunaires ou les anneaux de Saturne ! Et cela signifie aussi, symétriquement, rééduquer (en douceur !) le goût des jeunes bourgeois qui doivent apprendre à voir dans la culture un lumineux outil de partage et d'humanisation et non une arme de « distinction » permettant de reconnaître mesquinement les « sachants » tout en écartant sordidement le « populo ». Ce travail de transmission d'un art de qualité, voire de mise à la disposition de tous du « grand art »⁶⁶, est justement ce qu'entreprirent de faire, chacun à sa manière et pour son pays respectif, Anatoli Lounatcharski, quand il dirigeait le Commissariat soviétique à l'Instruction publique au début des années 1920, et le Français Jean Vilar, secondé par l'acteur communiste Gérard Philippe quand, dans la foulée de la Libération, et en surfant sur les cinq millions d'adhérents de la CGT et sur les 29% des suffrages qu'obtenait alors le PCF, ils créaient le *Théâtre National Populaire* et le *Festival d'Avignon*. André Malraux lui-même, malgré le budget culturel misérable qu'affectaient au ministère de la culture les gouvernements gaullistes successifs de Debré et Pompidou, s'efforçait encore de créer les *Maisons de la culture* et de « décentraliser » l'accès à la haute culture sur tout le territoire national.

Car redisons-le, c'est seulement sous les régimes exploités que le « Beau universel » et que le « beau » admiré *de fait* par les masses tendent à s'opposer structurellement⁶⁷. Dans une société socialiste en marche vers le communisme, c'est-à-dire dans une société en passe de dépasser radicalement, non pas les différences individuelles, ni même les spécificités nationales, mais les sordides divisions de classes et de castes, c'est l'inverse qui se produit : la culture tend à être partagée par tous, elle prend même structurellement pied à l'entreprise comme à Cuba ou en RDA, et à l'inverse, le niveau culturel moyen des masses est sans cesse propulsé vers le haut, non seulement par l'Etat socialiste, mais par les organisations sociales comme le parti, les syndicats, l'Union des femmes, etc. Sans parler de lointains pays étrangers, l'auteur de ces lignes se souvient encore de la « bataille du livre marxiste », voire de la « bataille du livre » tout court que menait encore avec succès dans les années 1970 le PCF avec à sa tête sur ce « front », Elsa Triolet et Louis Aragon. Existaient alors aussi de nombreux clubs de poésie, des Ciné-clubs, des « chœurs parlés » intervenant dans les manifs ou des chorales prolétariennes touchant à tous les genres musicaux. Je n'ai pas davantage oublié que, lors de ma première visite à Cuba en 1979, après avoir sué à vélo entre la plage de Jibacoa et une petite localité voisine, je suis entré reprendre haleine dans la librairie du village (eh oui !), et le premier livre

⁶⁶ Je me souviens, étant enfant, d'avoir assisté à la retransmission en stéréo de la tragédie *Les Perses* par la RTF des grands téléastes d'alors, les communistes Bluwal, Lorenzi et Santelli : tout le quartier, qui n'avait pas encore la télé, était chez nous pour regarder religieusement des acteurs masqués déclamer les vers d'Eschyle ! Merveille du « monopole d'Etat » dont disposait alors la RTF, bien plus démocratique en réalité que ne l'est le faux pluralisme actuel de la TNT où l'on a surtout la « liberté » de « choisir » entre des séries abêtissantes truffées de pubs, ou entre des chaînes d'information continue appartenant toutes à des richards rivalisant de bellicisme !

⁶⁷ A ceci près que, par accident, les masses peuvent valider le Beau idéal quand, par exception, il parvient jusqu'à elles : par ex. quand les masses luthériennes de Leipzig entendaient, puis entonnaient dans l'église, le choral *Jesus bleibet meine Freude* orchestré et dirigé par Bach ; à l'inverse, le « beau universel » encensé par le bourgeois s'adonnant à l' « émotion esthétique » peut n'être rien d'autre, comme l'a vu Bourdieu, que le contentement de soi du dominant dépolitisant et « naturalisant » la supériorité culturelle de son habitus de classe inanalysé !

que j'y ai vu était, traduit en espagnol... le *Traité théologico-politique* de Spinoza ! Qui dit mieux et faut-il vraiment commenter ?

Conclusion d'étape : L'esthétique kantienne peut donc être d'une aide appréciable à la fois contre l'académisme, y compris contre un certain néo-académisme « socialiste », mais aussi contre le *nihilisme esthétique* qui menace gravement l'« art contemporain » dont, bizarrement, d'aucuns font un style, celui des « performances » blasées, de la « mort de la peinture », de la « fin du roman », de l'abandon du dessin, de la diction, etc., alors que cette expression était initialement destinée à ouvrir au maximum l'éventail des recherches stylistiques de l'art vivant...

Dialectiques du « désintéressement » et de l'« engagement », de l'art « reflet » du réel et de l'art en tant que « belle forme »...

On devrait ici discuter en détail d'autres points d'achoppement au moins apparents entre l'esthétique issue du kantisme et l'approche esthétique encore largement informelle qui est issue du marxisme. Par ex., n'y a-t-il pas contradiction radicale entre l'engagement de l'artiste (et du public...) révolutionnaire(s) et la contemplation « désintéressée » du Beau et du Sublime qu'analyse et promeut la *Critique de la faculté de juger* ? De même n'y a-t-il pas opposition complète entre l'approche kantienne qui tend à attribuer une valeur en soi, donc absolue, à l'œuvre d'art, et la conception marxiste-léniniste selon laquelle l'art est un « reflet », voire une forme spécifique, différente de celles que mettent en œuvre la science et la philosophie, de *connaissance* du monde réel aidant à sa transformation ? Sans nous centrer sur Kant, nous avons examiné en détail ce type de problématique dans le chapitre esthétique de *Lumières communes*, et pour ne pas alourdir encore cette déjà trop longue étude, nous nous permettrons ici d'y renvoyer le lecteur. Sans les argumenter l'une et l'autre en profondeur, rappelons ici simplement ce que nous avons appelé la *dialectique de l'engagement et du désintéressement* dans le domaine artistique.

dialectique du désintéressement et de l'engagement de l'artiste

– D'une part, le « désintéressement de l'art » et la contemplation soi-disant apolitique des chefs-d'œuvre⁶⁸ ne sont souvent qu'une apparence pseudo-universaliste dissimulant un comportement de classe marqué par le snobisme et la morgue de caste. Proust montre cela à longueur de roman quand il décrit plaisamment le Salon « bohème » et soi-disant « artiste » des Verdurin. Et que signifie l'« art pour l'art » hypocrite de ces poètes qui célèbrent sans honte, dans leurs sonnets mignards, les papillons, le gazouillis des fontaines et les couleurs pimpantes des fleurettes alors que le sang des ouvriers coule à flots dans leur pays et que le fascisme assassine sous leur nez Neruda, Jara, Desnos, Gramsci ou Lorca ? Quant aux artistes révolutionnaires, *pour qui et pour quoi s'engagent-ils* si ce n'est pour porter la grande espérance que, comme l'écrivit Aragon,

« Un jour pourtant, un jour viendra, couleur d'orange / Un jour de palme, de feuillages au front / Un jour d'épaulé nue où les gens s'aimeront / Un jour comme un oiseau sur la plus haute branche ».

Autrement dit, il s'agit pour eux de rendre possible une société dans laquelle la politique et l'engagement social conçus *stricto sensu* auront gagné le droit d'être enfin désactivés puisque

⁶⁸ Et à la contemplation ravissante de la nature à laquelle se livre Rousseau dans ses *Rêveries*. Or il y a un impensé permanent dans son tête-à-tête quasi fusionnel avec les beautés naturelles de son riant îlot helvète : c'est que Rousseau ne cesse d'opposer ce tête-à-tête qui l'égale à Dieu même en sa félicité, à la misanthropie que le commerce de ses semblables a nourrie chez lui. De même au sujet de sa passion pour la botanique qu'il faudrait, dit-il, n'aimer que pour elle-même et indépendamment de sa supposée utilité pharmaceutique (on trouverait des accents semblables chez Heidegger traquant l'« être » dans les forêts allemandes et opposant la contemplation libre de l'artiste à l'attention servile du forestier observant les arbres dont il a la charge). Mais l'homme social et les pratiques humaines ne s'évanouissent pas pour être niés, ou plutôt, déniés : ils deviennent seulement l'horizon négatif et en creux de la contemplation du monde naturel, ce dernier étant alors manqué dans son ontologie propre puisqu'il devient inconsciemment la projection au négatif de l'humain.

L'exploitation de classe et l'impérialisme auront disparu, et où l'amour, l'amitié, l'art, le « libre jeu des forces humaines » comme dit Marx, pourraient devenir à la fois « *la fin et le moteur du développement social* » : « *Je n'ai jamais compris la lutte autrement que pour mettre fin à la lutte* », disait dialectiquement Pablo Neruda. Ajoutons que l'artiste engagé lorsqu'il crée, ainsi que le public prolétarien – quand il jouit d'une œuvre, le font aussi, et peut-être même... surtout, ici et maintenant, *pour le plaisir* et sans attendre que surviennent les « lendemains qui chantent » ; du reste, lorsque Kant distinguait entre « beauté libre » et « beauté liée », il n'excluait nullement que cette dernière eût produit, elle aussi, de fulgurants chefs-d'œuvre : il suffit de penser aux Pyramides, ces masses énormes de pierres somme toute... gracieuses et élancées, aux cathédrales gothiques et à leurs chatoyants vitraux illustrant l'idée que « Dieu est lumière », à la haletante 7^{ème} Symphonie de Chostakovitch jouée à Léninegrad durant le siège de 1942, ou aux passionnants romans de Hugo qui, tout en enchantant les lecteurs d'hier et d'aujourd'hui, n'en étaient pas moins porteurs, sans manichéisme aucun qui plus est, d'un brûlant « message » social, populaire et républicain !

Dialectique de l'art conçu comme « reflet » et de l'art comme « finalité sans fin »

- Quant à l'opposition entre une forme d'art gratuit et formel, au sens d'insoucieux du contenu, et un art réaliste visant à connaître le réel pour mieux le transformer, elle n'est pas plus consistante que ne l'est la précédente opposition conceptuelle, du moins si l'on envisage les choses de manière, non pas statique et métaphysique, mais dialectique et dynamique : la fresque de Picasso intitulée *Guernica* (1937) peut à la fois dénoncer de manière anticipatrice l'exterminisme profond de la société capitaliste, son essence inhumaine et vectrice de fascisme, afficher sans fard l'épouvante qui saisit bêtes et hommes réduits à l'impuissance et déchiétés par les bombardements fascistes, fixer sur la toile et dans les esprits le lancinant instant exterminateur dans une *intuition unique et partageable* dont l'intérêt central est de *faire hurler une peinture, pourtant par nature réputée muette*, et, par ailleurs, parvenir à un résultat mobilisateur bien plus efficacement que ne l'eût fait un banal reportage effectué au pays basque espagnol au moment des faits. Cela a imposé à Picasso de saisir pour elle-même, sans s'embarrasser de la « ressemblance » superficielle du faux réalisme, la *forme essentielle* de ce spectacle affreux : l'*exterminisme fasciste* et la guerre mondiale qui vient... et va gagner le monde : quel peintre moderne proposera un tel « Gaza » au lieu de fuir le réel dans d'absconses recherches, non pas formelles, mais formalistes n'intéressant plus qu'une poignée de snobs ? Voilà ce qui permet encore aux actuels visiteurs du Prado de se saisir de ce spectacle, avec horreur certes, mais *non pas sans plaisir*, c'est-à-dire en dominant *intuitivement et émotionnellement* l'essence de l'exterminisme fasciste tout en éprouvant, au second degré, une jouissance légitime (car la souffrance seule ne sert à rien, sinon à paralyser) dans sa *maîtrise, non pas imaginaire, mais au moyen de l'imaginaire*. On pense ici à la stimulante analyse de Freud observant un jeune enfant en train d'enrouler et de dérouler sans fin une bobine de fil tout en scandant joyeusement cet exercice des (semi)-mots « *O-A, O-A !* » (Freud comprend que cela signifie « là-bas ! » - *Fort !* en allemand -, « ici ! » - *Da !* en allemand) : par ces mots respectivement couplés aux deux temps de l'exercice d'enroulement-déroulement, l'enfant *modélise* en quelque sorte la présence et l'absence alternées de sa mère, laquelle ne laisse pas d'exister quand il cesse de l'apercevoir, si bien qu'il use avec ravissement du *langage* pour évoquer les choses et pour *prendre mentalement puissance sur elles* en les nommant, en les métaphorisant et en les « stylisant » : le langage est en quelque sorte le « fil rouge » de l'être absent. « *Je dis « Fleur ! » et aussitôt surgit l'absente de tout bouquet* », disait déjà en substance Mallarmé, l'un des poètes français les plus formels qui fussent jamais.

Il n'y a donc pas de muraille étanche entre le *libre jeu* que demeure vitalement l'art, cette virtuosité des techniques et des formes, et le *travail* sur l'être, sur l'être social, mais aussi sur la nature extérieure, qu'il permet d'anticiper par la maîtrise enjouée des formes.

Réflexion générale : du kantisme conçu comme équilibre théorique et pratique instable

Il est donc toujours utile aux progressistes de lire et de relire Kant. Sans tomber pour autant dans l'éclectisme, c'est-à-dire en s'imaginant qu'il faudrait « compléter les déficiences » de Marx et d'Engels en pillant au petit bonheur le puissant penseur de Königsberg, mais bien sur la base d'une approche dia-matérialiste du kantisme et, symétriquement, à partir d'une exploration non moins dia-matérialiste des *ressources universalistes et « formelles » du marxisme*. Sans jamais oublier non plus que *l'histoire de la philosophie n'a rien d'un défilé de modes idéologiques* : comme l'avait compris le philosophe néo-hégélien Jean Hyppolite, il existe une *logique*, certes complexe et enchevêtrée, *du développement historique de la philosophie* ; d'une part en effet, les grands penseurs s'y succédant, comme Kant, Hegel et Marx, ou s'y affrontant, comme Aristote s'est mesuré à Platon ou comme Leibniz a polémique contre Spinoza, doivent se confronter...

- ... comme c'est le cas en mathématiques, à la construction de problématiques de plus en plus générales et abstraites (Gauss-Riemann, Galois, Bourbaki, Grothendieck...) qui permettent de résoudre des problèmes anciens mais qui en font aussi émerger d'autres,

- Comme c'est le cas dans le champ politico-historique, à l'émergence de questions sociopolitiques, voire anthropologiques, que soulève périodiquement le développement tumultueux de l'humanité.

Et, bien sûr, les philosophes doivent aussi, chemin faisant, prendre position sur la « question fondamentale de la philosophie » (Engels) qui force chacun à toute époque à opter, globalement sinon toujours au détail, soit pour l'idéalisme, soit pour le matérialisme, soit – de manière plus subtile – pour le mode de pensée métaphysique soit pour le mode de pensée dialectique, étant entendu – et nous l'avons montré à propos de Kant, mais aussi au sujet d'A. Comte qui prétendra aussi vainement à une position arbitrale – que l'« agnosticisme », qui affirme éluder l'opposition entre idéalisme et matérialisme, n'est pas plus neutre philosophiquement que n'est politiquement « impartial » le centrisme, ce refuge hypocrite des politiciens de droite, voire des théoriciens fascistes affirmant à toute époque leur prétendue aptitude à « transcender » l'antagonisme entre le Capital et le Travail (« *Ni banques ni Soviets !* »).

De l'héritage dia-matérialiste fortement prometteur mais instable du Kant « précritique ».

Tout d'abord, nous ne croyons pas juste de dater la naissance du kantisme de la publication de la *Critique de la raison pure* (1781) donc de l'ainsi-dite « période critique » de Kant comme s'il n'y avait pas eu avant cette date, où Kant n'était déjà plus un jeune homme, de travaux philosophiques kantien de grande qualité et, en lien plus ou moins lâche avec eux, de profonds travaux scientifiques (certains présentant un grand intérêt philosophique !) trop souvent sous-estimés par l'histoire des idées... Il existe du reste aussi des travaux kantien postcritiques qui prolongent de manière souvent heureuse ces travaux antérieurs d'*ontogénie de la nature* qui n'auront jamais cessé d'intéresser l'esprit curieux universel qu'était Kant.

La Théorie kantienne du « Ciel »⁶⁹.

Kant eut le mérite philosophico-scientifique, à une époque où sciences et philosophies étaient plus intriqués qu'aujourd'hui, de prendre appui sur la théorie newtonienne de la gravitation (qu'il enseignait du reste à l'Université en tant que professeur de physique), non seulement pour rendre compte du *fonctionnement* du système solaire à partir de l'attraction universelle, mais pour comprendre en son principe la *genèse de ce système* en étudiant l'hypothèse d'une nébuleuse primitive s'effondrant et se distribuant dans l'espace sous l'effet de la gravitation en générant le Soleil et ses planètes. Or, cette hypothèse géniale que Laplace développera brillamment par la suite, qu'Engels saluera très bas dans sa *Dialectique de la nature*, et dont Lemaître s'inspirera brillamment par la suite (ainsi que de la Relativité générale et des principes becquerelliens de la radioactivité), jouera un rôle stratégique dans la formation de la conception évolutionniste de la nature en voie de constitution. La cosmogonie kantienne dessinait ainsi une forme d'ontologie scientifique *matérialiste, voire dia-matérialiste* (expliquant le devenir de la nature à partir d'une logique purement immanente) au regard de laquelle l'agnosticisme kantien, voire la « métaphysique de la nature » que défendra Kant à l'époque « critique », sont autant de régressions scientifiques... et philosophiques. Ce sera aussi le cas de Hegel quand, dans sa *Philosophie de la nature* (Partie II de *L'Encyclopédie des sciences philosophiques*), le grand dialecticien allemand rejettera, par incapacité à rompre son ancrage idéaliste, l'idée d'une évolution biologique, tant il était obstiné à réserver à l'« Esprit » la capacité d'accéder à l'historicité et à la temporalité effectives.

La Théorie kantienne des grandeurs négatives.

Dans son génial *Essai pour introduire en philosophie le concept de grandeur négative*, le logicien exigeant qu'était Kant s'est approché d'une conception dia-matérialiste du monde et des mathématiques puisque c'est en tous domaines : algèbre, physique (forces d'attraction et de répulsion), géographie, voire psychologie (on trouve dans ce texte les bases logiques, sinon cliniques, d'une théorie de l'inconscient !), mais aussi psychologie, que Kant aura su distinguer entre la simple « privation » logique et la « grandeur négative » proprement dite. Toutefois, Kant n'a pas alors « sauté le pas » d'une véritable dialectique générale du négatif et du positif car l'*opposition matérielle* qu'il décrit n'atteint encore, ni le stade du ressort logique proprement dit, qu'elle atteindra chez Hegel et surtout, chez Engels, ni le stade de la contradiction matérielle véritable ; si bien que dans l'opuscule kantien, opposition matérielle et contradiction logique restent comme extérieures l'une à l'autre. Pour qu'il en allât autrement, il eût fallu, et Hegel y parviendra pour une part ultérieurement, penser la contradiction sous le concept général de *négation de la négation* sans lequel il est impossible d'introduire la négativité, l'auto-dynamisme et l'historicité dans la nature et dans la société, voire dans l'analyse matérialiste de l'« esprit » humain et de sa genèse. Pourtant, on n'est pas sans trouver ici et là chez Kant de magnifiques exemples isolés de la négation de la négation...

⁶⁹ Kant, *Histoire générale de la nature et théorie du ciel*, écrit en 1755 sans nom d'auteur.

Regards kantiens agnostiques sur l'origine du vivant

L'article⁷⁰ de Kant intitulé *Sur l'emploi des principes téléologiques dans la philosophie* n'est certes pas « précritique » puisque sa publication eut lieu durant la décennie où fut par ailleurs éditée puis retravaillée la *Critique de la raison pure*. Dans cet opus, Kant s'est notamment inquiété des origines de la vie et il a refusé d'adopter un point de vue évolutionniste franc (tel qu'il s'était alors quelque peu dessiné chez les matérialistes français, notamment dans les écrits de Buffon, Lamarck ou Diderot) et il déclarera au contraire – nous y reviendrons – qu'il est conceptuellement impossible de passer de la nature inerte et « mécanique » à ce domaine de la nature hautement organisée et finalisée qu'est l'organisme.

Si l'on met en perspective ces différents essais et d'autres, tous brillants mais inaboutis et pas toujours articulés les uns aux autres, on constate une forme de *valse-hésitation générale de Kant devant la pensée du négatif et son lien possible avec la dialectique évolutionniste*. On dirait que Kant a rechigné à prendre à bras le corps une idée générale dont il était pourtant fort proche : celle, que reprendra Hegel, puis surtout Engels, d'une évolution de la nature commandée par une logique immanente du négatif, ce qu'Engels appellera une dialectique de la nature. Alors que le possible fusionnement de l'antagonisme matériel et de la négativité logique « couve » déjà dans la catégorie géométrico-algébrique de *symétrie*, Kant n'aura pu davantage unifier conceptuellement l'opposition matérielle à la logique du négatif. En définitive, Kant n'aura pas, su ou pas *voulu*, tant cela eût nécessité d'audace théorique, voire politique, unifier sa conception du monde encore tâtonnante en proposant une logique globale du développement cosmique, biologique et socioculturel – cette logique matérialiste que les sciences modernes portent désormais puissamment dans ses grandes lignes sous la forme d'un « grand récit » et plus en plus argumenté emboîtant l'histoire sociale dans l'évolution biologique, en emboîtant cette dernière dans l'évolution planétologique à son tour emmanchée dans l'évolution cosmique. Cette valse-hésitation théorico-idéologique débouchera sur le renoncement kantien, mâtiné, nous l'avons vu, de concessions stratégiques au fidéisme, à toute franche ontologie scientifique, et elle se prolongera par le refus agnostique d'une théorie matérialiste-réaliste de la connaissance, par une séparation étanche des sciences (maths, physique-chimie, connaissance du vivant, anthropologie) et par une dissociation tranchée des sciences empiriques et de l'axiologie générale (morale, politique, esthétique). Le pivot stratégique de ce basculement agnosticiste teinté d'idéalisme se trouve, on l'a vu, dans la *Dialectique transcendantale* ; plus précisément dans l'exposé duel des « antinomies de la raison pure » où les principales thèses et antithèses de la métaphysique classique (matérialisme et créationnisme, continuisme et discontinuisme, libre-arbitre et déterminisme, finitisme et infinitisme) sont successivement exposées puis « démontrées » l'une après l'autre, l'impossibilité de les départager par la logique ou par l'expérience validant l'idée que l'agnosticisme « critique » est la seule solution pour éluder le rendez-vous explosif de la raison et de la contradiction, que la science n'autorise qu'à décrire l'interconnexion des phénomènes sans donner accès aux choses mêmes, que la science laisse une place majeure à la « foi rationnelle », que la finalité objective,

⁷⁰ *Conjectures sur le commencement de l'histoire humaine*. Contemporain de la féconde période kantienne qui suivit la parution de la *Critique de la raison pure*, cet opuscule n'est pas « précritique » au sens chronologique du mot mais il n'en fait pas moins partie des nombreux textes de Kant qui relèvent d'une forme d'ontogénie philosophico-scientifique (du système solaire, de la Terre et de la géologie, du vivant, de la culture, etc.). Or l'orientation de cette étude est axialement marquée par l'agnosticisme. On le voit à propos du problème de l'origine physico-mécanique du vivant : « *puisque le concept d'être organisé implique déjà l'existence d'une matière au sein de laquelle tout entretient des rapports réciproques de fin à moyen et que ceci même ne peut être pensé que comme un système de causes finales, c'est-à-dire que ce système pour être possible laisse place uniquement à la méthode d'explication téléologique et nullement physico-mécanique, du moins à l'échelle de la raison humaine ; on ne peut alors demander à la physique l'origine première de toute organisation* » (*La philosophie de l'histoire*, Denoël, p. 155). En cela Kant est plus métaphysicien qu'il ne croit car le fait que le vivant soit autrement structuré que le monde « physico-mécanique » n'implique nullement qu'il ne puisse pas en provenir (idée de saut qualitatif, par ex.).

qu'explorent ou qu'effleurent la critique d'art ou l'étude du vivant, est irréductible aux phénomènes physico-mécaniques, etc. Rappelons que Kant avait déjà écrit à Ch. Grave que la critique de la raison pure est la seule échappatoire logique « *au scandale de la contradiction de la raison avec elle-même* »... En un mot, le seul sauvetage possible de la rationalité philosophique naviguant entre la science empirique et le domaine de l'impératif catégorique.

Du dépassement dialectique du criticisme kantien par Hegel

Or, outre qu'elle obture plusieurs pistes prometteuses objectivement ouvertes à la science empirique, aux mathématiques et à la logique par la pensée kantienne « précritique », cette « solution critique » aux contradictions irrésolues de la période « précritique » dissout bien moins les apories détectées par Kant qu'elle ne finit par les aggraver : elle conduit en effet à saborder la grande exigence qui a fondé la science et la philosophie depuis Thalès, voire depuis Socrate, et qui, jusqu'alors, avait encore permis aux grands matérialistes comme Démocrite, Lucrèce ou Diderot, ainsi qu'aux grands idéalistes comme Platon, Descartes ou Leibniz (Aristote ou Spinoza restant plus inclassables), de chercher de conserve, quitte à se disputer périodiquement, à réconcilier la raison et la réalité : en effet, chez le Kant « critique », la raison théorique manque structurellement la réalité et que la raison pratique fait litière de ses conditions de réalisation en détachant quelque peu les formes morales, éthico-politiques et esthétiques du cours de l'histoire et de la nature, la « foi rationnelle » autorisée par Kant étant chargée de rafistoler le système critique « à la diable ». Réconcilier la logique et les contradictions

Plus globalement, Kant écrit ceci p. 154 : « *Que tout dans la science de la nature doive être expliqué naturellement délimite en même temps ses frontières. Car on est parvenu à sa frontière extrême toutes les fois que l'on recourt au dernier de tous ces principes qui puissent encore être garantis par l'expérience. A partir du moment où ces principes manquent et où l'on doit commencer à imaginer de toutes pièces des forces de la matière obéissant à des lois inconnues qui ne sont susceptibles d'aucune preuve, on est déjà sorti de la science de la nature bien que l'on continue à donner le nom de causes à des phénomènes encore naturels, mais en prêtant à ceux-ci des forces dont l'existence ne peut être garantie par rien et même dont la possibilité n'est que difficilement compatible avec la raison* ». Précepte de prudence épistémologique dira-t-on, à ceci près que ce texte fait comme si ce qui n'est pas aujourd'hui susceptible d'expérience ou d'observation ne pouvait pas le devenir demain. Dans le T. II de *Lumières communes* qui est consacré à la théorie matérialiste de la connaissance, nous avons vu que Karl Popper et d'autres épistémologues « critiques » du XXème siècle (mais pas assez pour être matérialistes !) commettent une erreur analogue à celle de Kant : la confusion entre ce que nous ignorons présentement et ce que nous ignorerons toujours qui est la marque d'une concession faite à l'obscurantisme, y compris chez certains hérauts inconséquents des Lumières. Par ex. il ne suit pas du fait qu'une thèse donnée n'est pas aujourd'hui empiriquement réfutable ou « falsifiable », comme dit Popper, qu'il en sera toujours ainsi et nous avons montré à ce sujet qu'*aucune théorie de l'expérience ne peut en imposer a priori à ce qui finira toujours par l'emporter « au dernier tour » : une expérience de la théorie, y compris une expérience de la théorie de l'expérience*. Comme l'avait en effet compris le très avisé Aristote, « *ce n'est pas parce que nous disons la vérité en disant que tu es blanc que tu es blanc, c'est au contraire parce que tu es blanc qu'en disant que tu l'es nous disons la vérité* ». S'il n'en était pas ainsi, si les frontières entre le réfutable et l'irréfutable empiriquement n'étaient pas mouvantes, il n'y aurait pas aujourd'hui de développement à grande échelle de l'*exobiologie*, laquelle cherche en dernière analyse les origines physico-chimico-cosmiques du vivant, ni même de cosmologie s'interrogeant sur la « première seconde de l'univers », sur le caractère fini ou infini de la matière, de l'espace et du temps, sur l'atomicité ou non de la matière, bref, tout ce que les *Antinomies kantienne de la raison pure* décrétèrent, non pas prudemment mais très imprudemment, définitivement hors de portée de la recherche expérimentale.

motrices du réel est justement la tâche que se fixera Hegel quand il entreprendra d'exposer, dans sa *Grande Logique*, mais aussi dans ses *Leçons sur la philosophie de l'histoire* ou dans ses *Leçons sur l'histoire de la philosophie*, ce « mouvement dialectique » qui, en associant le changement à l'unité des contraires en lutte, bref, en dynamisant l'intelligible tout en rationalisant le sensible, vise avant tout à montrer, contre tout agnosticisme sceptique que, oui, *le réel est rationnel et le rationnel est réel*. Pour cela Hegel devra faire preuve du *cran* théorique dont le trop prudent Kant aurait selon lui manqué quand il s'est mesuré au « *scandale de la raison entrant en contradiction avec elle-même* ». Pour cela il faudra à Hegel,

- *Repenser radicalement les « antinomies de la raison pure »* en refusant toute émoullente « *tendresse pour les choses* » : il faut réimplanter la contradiction au cœur de la vie et du mouvement, alors que la logique ordinaire – en cela idéalisante – extirpe la contradiction du cœur même de l'étant et l'installe avant tout dans l'esprit humain commettant des illogismes ou, plus subtilement chez Kant, dans la raison précritique cherchant à connaître la chose en soi au lieu de s'en tenir aux phénomènes encadrés par les « formes *a priori* de la sensibilité » (censément, l'espace et le temps) et aux catégories de l'entendement qui, comme la causalité, ne touchent pas à la substance même des choses ;

- *Repenser la contradiction logiquement et la logique dynamiquement*, ce qui passera par l'analyse hégélienne des principes de la raison ; elle établira notamment que le principe d'identité, le principe de contradiction, voire le principe de raison cher à Leibniz ne sont pas abolis, mais seulement refondés et dynamisés quand on les passe au filtre de la négation de la négation, autrement dit quand on part du fait qu'une chose n'est elle-même qu'en tant qu'elle se mesure à ce qui n'est pas elle au fil d'une vertigineuse spirale de mort ou d'enrichissement mutuel. Ce n'est pas le lieu d'examiner cela ici, nous l'avons fait dans le cours du tome 1 de *Lumières communes*.

Engels : un penseur de la « théorie du Ciel » et des « grandeurs négatives » qui aurait lu Hegel ?

Toutefois, du fait que son rationalisme dialectique reste captif de l'idéalisme et que Hegel demeurera en outre structurellement un prudent universitaire bourgeois hésitant entre respect des autorités et révolution bourgeoise démocratique, le Maître d'Iéna et de Berlin manquera à son tour, après Kant, du *cran* nécessaire pour *élargir* la pensée dialectique à la conception générale de la nature : même si la philosophie hégélienne de la nature comporte des vues saisissantes, par ex. sur la dialectique cosmique et physique de l'« attraction » et de la « répulsion », Hegel refusera toujours d'arrimer sa nouvelle logique dialectique à l'évolutionnisme matérialiste émergent. Dès lors, malgré de fulgurantes analyses portant sur l'outil, sur le travail, sur la maîtrise et la servitude, la logique hégélienne restera sur le seuil du matérialisme historique et d'une lutte des classes ancrée, non seulement dans les contradictions de la « conscience de soi », mais dans les contradictions *matérielles* du mode de production et de l'extorsion capitaliste de la plus-value.

Faute d'avoir pu aller aussi loin, Hegel ne réalisera pas pleinement son programme de dépassement du criticisme kantien : l'auteur de l'*Encyclopédie des sciences philosophiques* ne « boucle pas la boucle » du rationalisme, si l'on peut dire, car il ne sait pas vraiment intégrer dans une théorisation plus large l'analyse kantienne tendanciellement dia-matérialiste des grandeurs *physiques* négatives, – il le fait à la rigueur pour les grandeurs algébriques (mais elles sont si peu matérielles...) ; par ex., il ne sait que faire de la *cosmogonie dynamique* ébauchée par Kant puisque pour Hegel encore moins que pour Kant, il n'y a d'évolution de la nature ; en effet, le domaine platement spatial de l'« extériorité », des *partes extra partes* comme aurait dit Descartes, est réservé à la nature tandis que l'intériorité temporelle est réservée à l'Esprit. De la sorte, l'historicité générale des phénomènes cosmiques et

biologiques se voit clairement forclos. Comme on le voit, *idéalisme historique et métaphysique de la nature, avec une touche subtile d'agnosticisme gnoséologique pour les arrimer l'un à l'autre, s'avèrent conceptuellement jumeaux...*

Il reviendra donc aux classiques du marxisme, dans *L'idéologie allemande*, puis dans *L'Anti-Dühring* et *Dialectique de la nature*, sans parler de l'abondante correspondance échangée au fil des ans par Marx et Engels sur les sciences de la nature, de jeter les bases de ce que nous avons osé appeler, en pastichant Hegel, une *Grande Logique dia-matérialiste*⁷¹ du négatif en général, de l'évolution naturelle et de l'historicité, Marx se chargeant tout particulièrement d'élaborer la méthodologie dialectique de l'économie et la théorie matérialiste générale de la connaissance dans son *Introduction à la méthode de la science économique*. Par une forme de puissante négation de la négation théorique, la critique marxienne de... la critique hégélienne de Kant permettra de retrouver le meilleur du Kant « pré-critique », notamment la théorie du négatif et l'évolutionnisme cosmique que, malgré la puissance de sa critique dia-réaliste et dia-rationaliste de l'agnosticisme kantien, l'« idéaliste absolu » Hegel n'avait pas réellement les moyens conceptuels, ni le « goût », de recouvrer pleinement. Pour parvenir à leurs fins, les fondateurs du marxisme auront dû démontrer, chemin faisant, que l'histoire humaine sort *logiquement* de l'évolution naturelle puisque, comme nous l'avions rappelé plus haut,

« ... les hommes commencent à se distinguer des animaux dès qu'ils commencent à produire leurs moyens d'existence, pas en avant qui est la conséquence de leur complexion corporelle »,

... si bien que dialectique de la nature et matérialisme historique sont nativement articulés l'une à l'autre par la cheville conceptuelle du *mode de production*. La contradiction, voire l'« antagonisme », distingué par Lénine, puis par Mao, de la contradiction non antagonique, n'étant plus bannis du domaine matériel, on pourra enfin concevoir le mouvement vers le socialisme-communisme non pas comme une utopie, un impératif déconnecté du réel, un « idéal » plus ou moins creux, mais comme l'effet au moins possible et *tendanciel* des contradictions objectives du capitalisme en ancrant l'« *expropriation des expropriateurs* » dans l'antagonisme interne croissant des rapports de production et des forces productives. Sans pour autant que le communisme doive sortir mécaniquement des contradictions du mode de production capitaliste puisque, précisément, celles-ci ne prédéterminent pas une forme de fatalité mécanique mais dessinent plutôt une nécessité dialectique, donc, comme l'a montré Sève, une nécessité de type *disjonctif et non linéaire*, voire buissonnant et, pourquoi pas, quelque peu « chaotique », comme on dirait aujourd'hui. Ce qui laisse toujours aux hommes le choix de s'abandonner (et nous en vivons l'angoissante réalité présente !) à l'exterminisme impérialiste, ou bien de s'engager en faveur d'un socialisme-communisme de nouvelle génération refondant l'humanité sur des bases éthiques *révolutionnaires*. Chose que, somme toute, Kant, premier penseur avec Rousseau de l'anti-exterminisme, a conçue le premier dans les termes nécessairement abstraits de son époque et dont nous avons tenté de montrer qu'il faut, pour les penser pleinement, associer le formalisme prôné par Kant à l'analyse dia-matérialiste issue de Marx au lieu d'opposer ces deux termes stérilement.

Nul ne peut cependant « sauter par-dessus son temps » et Kant, qui vivait l'âge classique des révolutions démocratiques et/ou libérales bourgeoises alors que nous vivons celui, quelque peu effrayant d'une oligarchie bourgeoise devenue contre-révolutionnaire, exterministe et fascisante, ne le pouvait pas davantage que quiconque. Il ne s'est donc nullement agi ici, on l'aura compris, de « reprocher » ceci ou cela à ce géant de la pensée qui fut aussi un honnête homme attachant et courageux, mais bien de reprendre au contraire dans les conditions d'aujourd'hui, et au compte d'une classe bien plus *concrètement* universelle que ne pouvait structurellement l'être la bourgeoisie, fût-elle initialement et momentanément révolutionnaire, le fil rationaliste et démocratique des recherches rigoureuses et de l'engagement éthique et républicain puissants d'Emmanuel Kant.

71 Cf dans mon livre de 2024 *Dialectique de la nature : vers un grand rebond ?*, Delga, l'article intitulé « Pour une grande logique dia-matérialiste ».